LE BOCAGE ROYAL DE P. DE RONSARD,

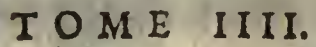
GENTIL-HOMME Vandomois.

DEDIE'

A HENRY III. ROY DE France & de Pologne.

Non quiuis videt immodulata poëmata Iudex.

TOME IIII.





A PARIS,

Chez la veufue Gabriel Buon, au cloz Bruneau, à l'enſeigne S. Claude.

1597.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



Tel fut Ronſard autheur de ceſt ouurage,
Tel fut ſon œil, ſa bouche & ſon viſage,
Portrait au vif de deux crayons diuers:
Icy le corps, & l'eſprit en ſes vers.

Comme vn Seigneur praticq & soigneux du mesnage
Regarde en sa forest ou dedans son bocage
Mille arbres differents de fueilles & de fruict:
L'vn pour l'ouurage est bon, l'autre indocile fuit
La main de l'artizan: l'autre dur de racine
Tantost va veoir la guerre, & tantost la marine:
L'autre est gresle & chancelle, & l'autre spacieux,
Ses bras durs & fueilleus enuoye iusqu'aux Cieux:
Ainsi dans ce Bocage on voit de toutes sortes
D'arguments differents, comme tu les apportes,
O Muse! au laboureur qui sçait bien defricher
Ton domaine, & suant le cercler & becher
Prodiguant tes presens à celuy qui s'employe.
Stace entre les Romains nous en monstra la voye:
Combien qu'il fust sans art, de fureur transporté:
Beaucoup plus empoullé que plein de Maiesté,
Car tous ceux qu'on oyt braire, & heurter à la porte
Des Muses, n'entrent pas en leur Temple, de sorte
Qu'il faut par long trauail se purger & lustrer
De nuict en leur fontaine auant que d'y entrer,
S'initier nouice en leur danse priuée:
» Le labeur assidu force toute cournée.



Voicy du Roy HENRY *troiſieſme l'image,*
Qui meſpriſa ſa vie, ennemis & dangers,
Qui prattiqua les meurs des peuples eſtrãgers,
Prince tout bon, tout ſainct, tout vaillant & tout ſage.



LE BOCAGE ROYAL, CONSACRE' A HENRY III. Roy de France & de Pologne.

PANEGYRIQVE DE LA Renommée, audit Seigneur Roy.

TOut le cœur me debat d'vne frayeur nouuelle:
I'entens dessus Parnasse Apollon qui m'appelle,
I'oy sa Lyre & sõ arc bráler à sõ costé,
Quelque part que mon pied vagabond soit porté,
Ses Lauriers me font place, & sens ma fantasie
Errante entre les Dieux se souler d'Ambrosie.
Fuyez peuple fuyez: des Muses fauory
I'entre sacré Poëte au palais de HENRY.
Pour chanter ses honneurs: afin que dés l'Aurore,
De l'Occident, de l'Ourse & du riuage More
Sa vertu soit cogneuë, & qu'on cognoisse aussi
Qu'vn si grand Prince auoit mes chansons en soucy.
I'ay les yeux esblouys, tout le cerueau me tremble,
I'ay l'estomac panthois, i'auise ce me semble
Sur le haut des citez vne femme debout,
Qui voit tout, qui oyt tout, & qui declare tout.
Elle a cent yeux au front, cent oreilles en teste:
Dans les voutes du Ciel son visage elle arreste,
Et de ses pieds en terre elle presse les monts,

Vne trompette enflant de ses larges poumons.
Ie voy le peuple à foule accourir aupres d'elle,
» Le peuple volontiers se paist d'vne nouuelle.
Elle va commencer il m'en faut approcher:
» Le temps ne se doit perdre, il n'y a rien si cher.
Peuples qui m'escoutez penduz à ma parole,
N'estimez mes propos d'vne femme qui vole:
Mais que chacun y donne aussi ferme credit
Que si les Chesnes vieux d'Epire l'auoient dit.
La Déesse ennemie aux testes trop superbes,
Qui les grandeurs egale à la basseur des herbes,
Qui dédaigne la pompe & le fard des humains,
A chastié l'orgueil des François par leurs mains.
Eux arrogans de voir leurs voiles trop enflées,
Du vent de la Fortune heureusement soufflées,
D'abonder insolens en succez de bon-heur,
D'obscurcir leurs voisins d'Empires & d'honneur,
Geans contre le Ciel d'une audace trop grande
N'auoiēt crainte de Dieu qui aux Sceptres cōmande,
Ains contre sa grandeur obstinant le soucy,
Auoient contre sa main le courage endurcy:
Quand la bonne Adrastie en vengeant telle iniure
Citez contre citez de factions coniure,
Fit le soc & le coutre en armes transformer,
De leurs vaisseaux rompuz pana toute la mer,
Les plaies de leurs os, renuersa leurs murailles,
Et mit leur propre glaiue en leurs propres entrailles:
Si que leur sang vingt ans aux meurtres a fourny,
Et Dauid ne vit onq son peuple si puny.
Maintenant la Déesse incline à leur priere
Douce ne iette plus leurs plaintes en arriere,
Ains pour guarir nos maux, no' fait presēt d'vn Roy,

Qu'en lieu de Iupiter le Ciel voudroit pour soy:
Qui par mille vertus en son ame logées,
Des Rois ses deuanciers les fautes a purgées
Ainsi qu'vne victime expiant le forfaict
Que le peuple a commis, & qu'elle n'a pas fait.
Encor que la Nature en naissant l'ait fait Prince
Monarque d'vne grande & fertile prouince,
Qu'il ait dés son enfance auec le laict sucé
L'honneur qui son renom aux astres a poussé,
Voire & que sa vertu qui la terre enuironne,
Luy mette sur le front vne double Couronne:
Encor qu'en sa ieunesse, auant que son menton
Se frisast de la fleur de son premier cotton,
Ait (chargé du harnois) deux batailles gaignées
Remis sur les autels les Messes dédaignées,
Rendu la reuerence aux Images brisez,
Assemblez en accord ses peuples diuisez,
Et sans bouffir son cœur d'vne noire colere
A tous se soit monstré non pas Prince, mais pere,
Il ne doit se fascher si le publique son
De ma trompe luy chante encore vne chanson.
Le Prince genereux doit les oreilles tendre,
Et d'ire ne s'enfler quand on le veut apprendre.
» Dieu ne se voit iamais par la faute assaillir:
» Le naturel de l'homme est souuent de faillir.
Au retour du pays où va soufflant Borée,
Il trouua sa Couronne en sectes separée,
L'vn tenant cest article, & l'autre cestuy-là:
Mais si tost que son front en France estincela
Rayonnant de vertu, chacun à son exemple
Embrassa nostre Eglise & mesprisa le Temple,
Et des nouueaux prescheurs ne fut plus curieux,

Zelateur de son Prince & de ses bons ayeux.
Si tost le gouuernal ne tourne la nauire
Errante au gré du vent, que le peuple se vire
Vers les mœurs de son Prince, & tasche d'imiter
Le Roy qui va deuant afin de l'imiter.
Ny prison, ny exil, ny la fiere menace
De la corde, ou du feu, ny la loy ny la face
Du Senat empourpré ne poussent tant les cœurs
Du peuple à la vertu, que font les bonnes mœurs
Du Prince venerable, & quand le Sceptre egale
La bonne & iuste vie à la force Royale.
Pour atteindre au sommet d'vne telle equité
Il faut la pieté ioincte à la charité,
Et la religion dont reliez nous sommes,
Tant elle est agreable & aux Dieux & aux hõmes.
La loy (toile d'areigne) est trop foible, & ne peut
Le Prince enuelopper, si luy-mesme ne veut
S'en-rheter de bon cœur, la croyant estre faite
De Dieu, & non de l'homme à plaisir contrefaite,
S'il ne la garentist, si premier ne la suit,
Si luy-mesme & les siens par elle ne conduit.
Quand le ieune Phenix sur son espaule tendre
Porte le lict funebre & l'odoreuse cendre,
Reliques de son pere, & plante en appareil
Le tombeau paternel au temple du Soleil:
Les oiseaux esbahis en quelque part qu'il nage
De ses ailes ramant, admirent son image,
Non pour luy voir le corps de mille couleurs peint,
Non pour le voir si beau, mais pource qu'il est saint
Oiseau religieux aux Manes de son pere,
Tant de la pieté Nature bonne mere
A planté dés le naistre en l'air & dans les eaux.

La viuace semence ez cœurs des animaux!
Donques le peuple suit les traces de son maistre:
Il pend de ses façons, il imite & veut estre
Son disciple, & tousiours pour exemple l'auoir,
Et se former en luy ainsi qu'en vn miroir.
Cela que le soudar aux espaules ferrées,
Que le cheual flanqué de barbes acerées
Ne peut faire par force, Amour le fait seulet
Sans assembler ny camp ny vestir corcelet.
Les vassaux & les Rois de mutuels offices
Se combatent entre-eux, les vassaux par seruices,
Les Rois par la bonté: le peuple desarmé
Aime tousiours son Roy quand il s'en voit aimé.
Il sert d'vn franc vouloir, quand il n'est necessaire
Qu'on le face seruir: plus vn Roy debonnaire
Luy veut lascher la bride & moins il est outré,
Plus luy mesmes la serre & sert de son bon gré,
Se met la teste au ioug sous lequel il s'efforce,
Qu'il secou'roit du col s'on luy mettoit par force.
C'est alors que le Prince en vertus va deuant,
Qu'il monstre le chemin au peuple le suiuant,
Qu'il fait ce qu'il commande & de la loy supréme
Rend la rigueur plus douce obeyssant luy-mesme,
Et tant il est d'honneur & de loüange espoinct,
Que pardonnant à tous ne se pardonne point.
Quel suiet ne seroit deuot & charitable
Sous vn Roy pieteux? quel suiet miserable
Voudroit de ses ayeux consommer les thresors
Pour homme effeminer par delices son corps
D'habits pompeux de soye elabourez à peine,
Quand le Prince n'auroit qu'vn vestement de laine?
Et qu'il retrancheroit par edicts redoutez

Les fertiles moissons des ordes voluptez,
Couppant comme Hercules l'Hydre infame des vices
Par l'honneste sueur des poudreux exercices?
A forcer par les bois vn Cerf au front ramé,
Enferrer vn Sanglier de defenses armé,
Voir léureter le Liéure à la iambe peluë,
Voir pendre les Faucons au milieu de la nuë,
Faire d'vn pied legier poudroyer les sablons,
Voir bondir par les prez l'enflure des ballons,
A porter le harnois, à courir la campaigne,
A domter sous le frein vn beau Genet d'Espaigne,
A saulter, à luitter d'vn bras fort & vouté,
Voilà les ferremens trenchans l'oisiueté.
Mais porter en son ame vne humble modestie,
C'est à mon gré des Rois la meilleure partie.
Le Prince guerroyant doit par tout foudroyer:
Celuy qui se maintient doit bien souuent ployer.
L'vn tient la rame au poing, l'autre espie à la hune:
En l'vn est la prudence, en l'autre est la fortune.
Tousiours l'humilité gaigne le cœur de tous:
Au contraire l'orgueil attize le courrous.
Ne vois-tu ces Rochers rempars de la marine?
Grondant cõtre leurs pieds tousiours le flot les mine,
Et d'vn bruit escumeux à l'entour aboyant,
Forcenant de courroux, en vagues tournoyant
Ne cesse de les battre, & d'obstinez murmures,
S'opposer à l'effort de leurs plantes si dures,
S'irritant de les voir ne ceder à son eau.
Mais quand vn mol sablon par vn petit monceau
Se couche entre les deux, il flechit la rudesse
De la mer, & l'inuite ainsi que son hostesse
A loger en son sein: alors le flot qui voit

Que le bord luy faict place, en glissant se reçoit
Au giron de la terre, appaise son courage,
Et la lechant se ioüe à l'entour du riuage.

La Vigne lentement de ses tendres rameaux
Grimpe s'insinuant aux festes des Ormeaux,
Et se plye à l'entour de l'estrangere escorce
Par amour seulement, & non pas par la force:
Puis mariez ensemble, & les deux n'estant qu'vn
Font à l'herbe voisine vn ombrage commun.

La peste des grans Rois sont les langues flateuses,
Esponges & corbeaux des terres souffreteuses:
Mais le mal le plus grand qu'vn Prince puisse auoir,
C'est quand il hait le liure, & ne veut rien sçauoir.

Le Roy dont ie vous parle & que le Ciel approuue
Iamais en sa maison l'ignorance ne trouue,
Ayant fait rechercher (d'vne belle ame espris)
Par tout en ses pays les hommes mieux appris,
Pres de luy les approche, & les rend venerables,
S'honorant d'honorer les hommes honorables:
De parole il les louë, & de biens auancez
Comme ils le meritoient les a recompensez.

Il a voulu sçauoir ce que peut la Nature,
Et de quel pas marchoit la premiere closture
Du Ciel, qui tournoyant se ressuit en son cours,
Et du Soleil qui faict le sien tout au rebours.

Il a voulu sçauoir des Planetes les dances,
Tours, aspects & vertus, demeures & distances:
Il a voulu sçauoir les cornes du Croissant,
Comme d'vn feu bastard il se va remplissant,
Second Endymion amoureux de la Lune.

Il a voulu sçauoir que c'estoit que Fortune,
Que c'estoit que Destin, si les influxions

Des Astres commandoient à nos complexions.
Puis descendant plus bas sous le second estage
Il a cognu du Feu la nature volage,
Il a pratiqué l'Air combien il est subtil,
Comme il est nourrissier de ce Monde fertil,
Comme il est imprimé de formes differentes.
Il a cognu la Foudre & ses fleches errantes
D'vn grand bruit par le vague, & si le Soleil peint
L'arc au Ciel en substance, ou s'il apparoist feint.
Puis il a faict passer son esprit sous les ondes,
A cognu de Thetis les abysmes profondes,
Et du vieillard Protée a conté les troupeaux:
Il a cognu le flot & le reflot des eaux:
Si la Lune a credit sur l'element humide;
Ou si l'ame de l'Eau d'elle mesme se guide,
Eslançant son esprit des terres à l'entour
Pour ne viure en paresse & cropir en sejour.
Puis venant sur la terre a visité les villes,
Les hommes & leurs mœurs & leurs reigles ciuilles,
Pour sçauoir à son peuple en vertus esclairer,
Pour luy lascher la bride ou pour la luy serrer,
Cognoissant par effect toutes vertus morales.
Puis entrant sous la terre aux caues infernales
A cherché les metaux, & d'esprit diligent
Cognu comme se fait l'or, le plomb & l'argent,
Quelle humeur les engendre és veines de la terre,
Et le cuiure & le fer instrumens de la guerre.
Puis d'vn si haut trauail se voulant soulager,
Et d'vn docte Laurier ses temples ombrager,
Prenant le Luth en main, que dextrement il guide,
Se va seul recréer en l'antre Pieride,
Toutes les fleurs d'Euterpe attachant à son front.

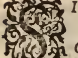
Apollon qui l'escoute & les Muses qui vont
Dansant autour de luy, l'inspirent de leur grace,
Soit qu'il vueille tourner vne chanson d'Horace,
Soit qu'il vueille chanter en accords plus parfaicts
Les gestes martiaux que luy mesmes a faicts
Imitateur d'Achille, alors que l'ire outrée
L'enflammoit en sa nef contre le fils d'Atrée,
Et que le Priamide aiguisant ses soudars
Rompoit d'vn grand caillou la porte des Rempars.
Nul Prince n'eut iamais l'ame si valeureuse,
Ny si doüé du Ciel d'vne memoire heureuse.
De miel en son berceau la Muse l'arrousa,
Pithon en l'allaittant sa bouche composa
D'eloquence nayue, afin de faire croire
Aux soudars ce qu'il veut pour gaigner la victoire,
Ou pour prescher son peuple, & par graues douceurs
Leur tirer de sa voix par l'oreille les cœurs
Comme son deuancier Hercule dont la langue
Enchainoit les Gaulois du fil de sa harangue.
Nul Prince, tant soit grand, n'a le bruit auiourd'huy
De mieux recompenser ses seruiteurs que luy,
Ny faire tant l'honneur à leurs cendres funebres,
Les r'appellant au iour en despit des tenebres:
Roy qui ne peut les siens ny viuans oublier,
Ny quand la mort les vient de leurs corps deslier,
Fauorisant les vns de ses faueurs premieres,
Les autres d'oraisons, de vœux & de prieres.
Quand la Parque ennemie aux Vallois nous rauit
Charles, Astre du Ciel, par toute France on vit
Les Muses se cacher: Phœbus n'osoit rien dire,
Ny le Dieu voyageur inuenteur de la Lyre:

Les Lauriers estoient secs, sec le bord Pimplean,
Le silence effroyoit tout l'antre Cyrrhean:
De limon & de sable, & de bourbe estoupée
Claire ne couroit plus la source Aganippée.
Les Muses maintenant honorans son retour,
Couuertes de bouquets osent reuoir le iour:
Phœbus n'a plus la main ny la voix refroidie,
Et des Lauriers fanis la teste est reuerdie,
Voyant ce grand HENRY *des peuples conquereur*
Les aimer & se plaire en leur doucefureur,
Et d'vne ardeur qui vit d'Apollon toute pleine,
Faire parler Thespie, & sourcer sa fontaine.
Nul Poëte François des Muses seruiteur
Ne presenta iamais ouurage à sa hauteur,
Qu'il n'ait recompensé d'vn present magnifique,
Honorant le bel art que luy-mesmes pratique,
Et ne l'ait caressé d'accolades ou d'yeux,
Inuitant l'artizan à faire encores mieux.
Tels estoient les bons Rois de l'âge plus fleurie,
Numa le Sacerdote instruit par Egerie:
Tel estoit Numitor, & ces peres Romains
Qui auoient du labeur les ampoulles és mains:
Tel Eufrate empalmé de son riuage humide
Vit Salomon regner sur le throne Isacide,
Dont les Sceptres estoient des peuples redoutez
Par la loy que portoient leurs glaiues espointez,
Ayant en lieu du fer la douceur pour leur marque.
Tel fut le Roy François des lettres le Monarque,
Tel est ce bon HENRY, *qui Prince tres-humain*
Porte de ses subiects tous les cœurs en sa main.
Ny corselets ferrez ny targues ny heaume,
Ny cheuaux ny soudars ne gardent son Royaume,

Ny fossez ny remparts, mais la seule vertu
Qui le peuple combat sans estre combatu.
Au contraire Alexandre affamé d'auarice,
Enflé d'ambition qui reduit au seruice
Le Sceptre Persien, & qui fist son harnois
Luire comme vne foudre aux terres des Indois,
Et ces fiers Empereurs de la maistresse Romme
Qui couuroient vn aspic sous la forme d'vn homme,
Estans Princes cruels eurent cruelle fin
Ou par le fer meurtrier, ou par le froid venin
Ont espanché leur vie, & morts sans sepulture
Ont esté des corbeaux & des chiens la pasture,
Sans auoir le loisir que les cheueux grisons
Vinssent blanchir leur teste en leurs propres maisons.
Le bon Prince Trajan & le bon Marc Aurelle
Ont vieillars accompli leur vie naturelle,
Ont veu pour leur trespas la Republique en pleurs,
Et leurs Tombeaux couuerts de cheueux & de fleurs.
Nature qui peut tout, dont le ventre desserre
Le germe d'vn chacun, ne fait naistre sur terre
Rien si parfait qu'vn Roy modeste & moderé,
Au poids de la vertu iustement mesuré.
Seul entre les humains il a peinte au visage
De Dieu la venerable & redoutable image:
Il en est le mirouër : si par vn vilain traict,
De l'image qu'il porte il souille le pourtraict,
Si quelqu'vn le diffame, empoisonne ou massacre,
Dieu ialoux de l'honneur de son saint simulacre,
Punira le forfait sans laisser impuny
D'extremes chastimens ceux qui l'auront honny,
Et ne souffrant en terre vn seul pas de sa trace,
Perdra luy, ses enfans, sa maison & sa race.

Puis moy qui de ma langue annonce verité,
En chanteray l'histoire à la posterité.
Ainsi dist la Déesse, & de sa bouche ronde
Enuoya de HENRY *les honneurs par le Monde.*

A LVY-MESME.


I l'honneur de porter deux Sceptres en la main,
Commander aux François & au peuple Germain,
Qui de l'Ourse Sarmate habite la contrée:
Si des Venitiens la magnifique entrée,
Si auoir tout le front ombragé de Lauriers,
Si auoir pratiqué tant de peuples guerriers,
Tant d'hõmes, tãt de mœurs, tant de façõs estrãges:
Si reuenir chargé de gloire & de loüanges,
Si ia comme vn Cesar conceuoir l'Vniuers,
Vous a fait oublier le chanter de ces vers,
Roy dont l'honneur ne peut amoindrir ny accroistre,
Sans vous dire son nom vous le pourrez cognoistre.
C'est Prince c'est celuy qui d'vn cœur courageux
Grimpa dessus Parnasse en croupes ombrageux,
Importunant pour vous les filles de Memoire,
Quand Dieu pres de Iarnac vous donna la victoire
Quand vostre bras armé fut le iour des François,
Quand la Charãte fleuue au peuple Sainctongeois
Vous veit presque sans barbe, ainsi qu'vn ieune Achille,
Foudroyer l'ennemi sur sa riue fertile,

Remirant en ses eaux vos armes & l'esclair
De vostre morion & de vostre bouclair,
Qui flamboyent tout ainsi que fait vne Comete,
Qui glissant par le Ciel d'vne crineuse traite
Tombe dessus vn camp, & va signant les Cieux
De cheueux rougissans d'vn feu presagieux.
Ce fut quand vostre main à craindre cõme foudre,
De la gent Huguenotte ensanglanta la poudre:
Quãd nos Autels sacrez reurent leurs bons Saincts,
Quand de nos ennemis les estendars depeincts,
Et tous relents de sang, pour immortels exemples,
D'vn long ordre attachez pendirent à nos Temples.
Encore qu'vn tel acte illustre de bon-heur,
Eust deu trouuer à l'heure vn superbe sonneur
Qui d'vn bruit heroïque eust enflé les trompetes:
Si est ce que la voix des plus braues Poëtes
De peur fut enroüée, & le vent de leur sein
Ne sortit pour enfler la trompette d'airain,
Chacun craignant sa vie en saison si douteuse:
Où celuy sans trembler d'vne crainte honteuse
Qui vous escrit ces vers, asseuré vous chanta:
Sur le haut d'Helicon vos trionfes planta:
Et si en combatant vostre lance sceut poindre,
Celebrant vos honneurs sa langue ne fut moindre,
Oeuure si agreable à vous Prince veinqueur,
Que vous loüastes l'Hynne & l'appristes par cœur.
Mais quand toute la France à tromper bien-aisée
D'ardentes factions & de guerre embrasée
Estoit soùs le razoüer, & l'horrible mechef
Soustenu d'vn filet nous pendoit sur le chef,
Et la victoire neutre errant entre les armes
Partizanne esbranloit le cœur de nos gens d'armes,

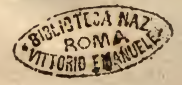
Incertains qui seroit par la faueur des Cieux
Des deux camps si puissans le seul victorieux.
Vous pour sauuer le Sceptre, & nos Saints tutelaires,
Nos Autels, nos maisons, vous-mesmes & vos freres,
Et vostre mere, helas ! qui de peur fremissoit,
Et tout le Ciel pour vous d'oraisons emplissoit:
Vous dy-ie en-orgueilli de forces animées,
Aupres de Montcontour campastes vos armées,
Liurastes la bataille, où Dieu vous regardoit,
Et sa Croix dessus vous IESVS-CHRIST *estendoit.*
Là furent enuoyez par vos mains martiales
Seize mille mutins aux ombres infernales
Victime de Pluton : si que tout Montcontour,
La riuiere de Dine, & les champs d'alentour
Sonnoient dessous vos corps, qui pauerent les places,
Champs, chemins & guerets de puantes carcasses,
Et d'ossemens de morts l'vn sur l'autre arrangez.
Les sillons du pays en furent si chargez,
Voire si engraissez de charongneux carnages,
Et les ventres des chiens & des bestes sauuages
(Tombeau des ennemis) si gras & si refaits,
Qu'on ne peust egaler ce meilleur de vos faits
Au plus grand des Romains, tant merita de gloire
A l'extreme peril vne telle victoire.
Celuy qui la chanta, raui d'esprit alla
Sur les bords de Permesse, aux Muses il parla,
Les entretint de vous, & vous fist vn tel Hymne,
Que Daurat grand sonneur de la Lyre Latine
La daigna bien tourner, à fin qu'vn double vers
Semast vostre renom par ce grand Vniuers.

Vn iour qu'il celebroit le feu Roy vostre frere,
Son Charles son seigneur, Prince tout debonnaire,
Le tançant luy disoit ; N'escriuez point de moy,
Escriuez de mon frere, escriuez de sa foy,
Et comme sa vertu prodigue de prouësse
S'immolant en mon lieu le Sceptre me redresse.
Admirant telle amour qu'au Mōde on ne voit plus
Il bastit de Castor le Temple & de Pollux,
Et vous le dedia pour remarque immortelle
D'vne rare amitié si sainte & fraternelle.
C'est celuy qui pour vous en cent mille façons
Fit Sonnets & discours, Eclogues & chansons,
Mascarades, Tournois, & Chiffres & Deuises,
Et bref qui a chanté toutes vos entreprises.
Mesme à vostre berceau quād encor vous pendiez
Ez bras de la nourrice, & vers elle tendiez
Les mains en vous iouant, il prist la hardiesse
De vous sonner vne Ode en si basse ieunesse,
Et faisiez tout raui, la teste sou-leuant,
Semblant de vostre front, de l'aller approuuant.
Quand vous fustes esleu Monarque de Polongne,
Quand Dieu sur vostre teste en posa la Couronne,
Et qu'il fallut partir d'entre les bras aimez
De vos plus chers parens en larmes consumez :
Qu'il vous fallut laisser le doux air de la France,
Capitaines, soldats, amis & cognoissance,
Que chacun vous suiuoit d'vne humble affection,
Il ne chanta iamais de telle Election,
D'autant qu'elle emportoit des François la lumiere
Pour en pays estrange esclairer la premiere.
Or à vostre retour, qui luist comme vn Soleil
Sortant de l'Ocean en flames nompareil,

Qui donne iour aux siens dissipant les tenebres,
Et de nostre feu Roy les complaintes funebres:
Il a gros d'Apollon celebré ce retour.
Les hommes volontiers honorent plus le iour
Que la nuict tenebreuse, & Vesper n'est si belle
Que l'Aurore au matin qui sort toute nouuelle:
Aussi vostre apparoistre aux François fait sentir
Plus d'allegresse au cœur que vostre departir.
Mais ainsi que le iour descouure toutes choses
Que l'ombre sommeilleuse en ses bras tenoit closes,
Brigandages, larcins, & tout ce que la nuit
Recele de mauuais quand le Soleil ne luit:
Ainsi nous esperons que les guerres ciuiles,
Licences de soldats, saccagemens de villes,
Qui regnoient sans frayeur de vostre Majesté,
S'enfuiront esblouis dauant vostre clairté.
Chacun d'vn œil veillant vos actions contemple:
Vous estes la lumiere assise au front du Temple.
Si elle reluit bien, vostre Sceptre luira:
Si elle reluit mal, le Sceptre perira.
» Il faut bien commencer: celuy qui bien cõmence,
» Son ouurage entrepris de beaucoup il auance.
Sire, commencez bien à vostre aduenement,
De tout acte la fin suit le commencement.
Il faut bien enfourner: car telle qu'est l'entrée,
Volontiers telle fin s'est tousiours rencontrée.
Vous ne venez en France à passer vne mer
Qui soit tranquille & calme & bonasse à ramer:
Elle est du haut en bas de factions enflée,
Et de religions diuersement soufflée:
Elle a le cœur mutin, toutesfois il ne faut
D'vn baston violant corriger son defaut.

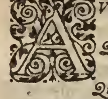


Il faut auec le temps en son sens la reduire:
» D'vn chastiment forcé le meschant deuient pire.
Il faut vn bon timon pour se sçauoir guider,
Bien calfeutrer sa Nef, sa voile bien guinder:
La certaine Boursolle est d'adoucir les tailles,
Estre amateur de paix, & non pas de batailles,
Auoir vn bon Conseil, sa Iustice ordonner,
Payer ses creanciers, iamais ne maçonner,
Estre sobre en habits, estre Prince accointable,
Et n'ouyr ny flateurs ny menteurs à la table.
On espere de vous comme d'vn bon marchand,
Qui vn riche butin aux Indes va cherchant,
Et retourne chargé d'vne opulente proye,
Heureux par le trauail d'vne si longue voye:
Il r'apporte de l'or, & non pas de l'airain.
Aussi vous auriez fait si long voyage en vain,
Veu le Rhin, le Danube, & la grande Allemaigne,
La Polongne que Mars & l'Hyuer accompaigne,
Vienne qui au Ciel se braue de l'honneur
D'auoir sceu repousser le camp du Grand-Seigneur,
Venise mariniere, & Ferrare la forte,
Thurin qui fut François, & Sauoye qui porte
Ainsi que fait Atlas, sur sa teste les Cieux:
En vain vous auriez veu tãt d'hõmes, tant de lieux,
Si vuide de profit en vne barque vaine
Vous retourniez en France apres si longue peine.
Il faut faire, mon Prince, ainsi qu'Vlysse fit,
Qui des peuples cognus sceut faire son profit.
Mais quoy? Prince inueincu, le sort ne m'a fait estre
Si docte que ie puisse enseigner vn tel maistre:
En discours si hautains ie ne doy m'empescher,
Et ne veux faire ici l'office de prescher,



Ma langue se taira : vos Sermons ordinaires,
La complainte du peuple, & vos propres affaires
Vous prescheront assez : ce papier seulement
S'en-va vous saluer & sçauoir humblement
De vostre Maiesté, si vous son nouueau maistre,
Le pourrez par sa Muse encores recognoistre.
Il n'a pas l'Italie en poste trauersé
Sur vn cheual poußif, suant & haraßé,
Qui a cent fois tombé son maistre par la course:
Il n'a vendu son bien à fin d'enfler sa bourse
Pour vous aller trouuer, & pour parler à vous,
Pour vous baiser les mains, embrasser vos genous,
Adorer vostre face : il ne le sçauroit faire,
Son humeur fantastique est aux autres contraires:
Ceux qui n'ôt que le corps sont nez pour tels mestiers,
Ceux qui n'ont que l'esprit ne le font volontiers.
Toutesfois sans courir & sans changer de place
Il est asseuré d'estre en vostre bonne grace:
Encor le desespoir ne l'a pas combatu,
L'honneur aime l'honneur, la vertu la vertu.
S'il vous plaist l'appeller, sans farder vne excuse
Il vous ira trouuer auec la mesme Muse
Dont il chanta Henry, son Charles, & außi
Vous à present son Roy des Muses le souci:
Ou si vostre disgrace à ce coup il essaye,
Il sera cazanier comme vn vieil Morte-paye,
Qui renferme sa vie en quelque vieil chasteau,
Accrochant paresseux ses armes au rasteau,
Au pays inutile, & moisi de paresse
Pres de son vieil harnois confine sa vieillesse.

A LVY-MESME.



Vous race de Rois, Prince de tant de Princes,
Qui tenez dessous vous deux si grandes Prouinces,
Qui par toute l'Europe esclairez tout ainsi
Qu'vn beau Soleil d'Esté de flames esclairci,
Que l'estranger admire, & le suiet honore,
Et dont la Maiesté nostre siecle redore.
A vous qui auez tout, ie ne sçaurois donner
Present, tant soit il grand, qui vous puisse estrener.
La terre est presque vostre, & dãs le Ciel vous mettre
Ie ne suis pas vn Dieu, ie ne puis le promettre,
C'est à faire au flateur: ie vous puis mon mestier
Promettre seulement, de l'encre & du papier.
Ie ne suis Courtizan ny vendeur de fumées,
Ie n'ay d'ambition les veines allumées,
Ie ne sçaurois mentir, ie ne puis embrasser
Genoux, ny baiser mains, ny suiure, ny presser,
Adorer, bonneter, ie suis trop fantastique:
Mon humeur d'Escolier, ma liberté rustique
Me deuroient excuser, si la simplicité
Trouuoit auiourd'huy place entre la vanité.
C'est à vous mon grãd Prince à supporter ma faute,
Et me louër d'auoir l'ame superbe & haute,
Et l'esprit non seruil, comme ayant de Henry
Vostre pere & de vous trente ans esté nourry.
Vn gentil Cheualier qui aime de nature

A nourrir des harats, s'il treuue d'auanture
Vn Coursier genereux qui courant des premiers
Couronne son seigneur de Palme & de Lauriers,
Et couuert de sueur, d'escume & de poussiere
R'apporte à la maison le prix de la carriere:
Quand ses membres sont froids, debiles & perclus,
Que vieillesse l'assaut, que vieil il ne court plus,
N'ayant rien du passé que la monstre honorable,
Son bon maistre le loge au plus haut de l'estable,
Luy donne auoine & foin, soigneux de le penser,
Et d'auoir bien serui le fait recompenser:
L'appelle par son nom, & si quelqu'vn arriue,
Dit: Voyez ce cheual qui d'haleine poussiue
Et d'ahan maintenant bat ses flancs à l'entour,
I'estois monté dessus au camp de Montcontour,
Ie l'auois à Iarnac, mais tout en fin se change:
Et lors le vieil Coursier qui entend sa louange,
Hannissant & frappant la terre se sou-rit
Et benist son seigneur qui si bien le nourrit.
Vous aurez enuers moy (s'il vous plaist) tel courage,
Sinon à vous le blasme, & à moy le dommage:
Ie resue! vostre main me doit faire sentir
Que la maison des Rois ne loge vn repentir.
Mais ie suis importun, la personne importune
Ne rencontre iamais vne bonne fortune:
Laissons faire au Destin qui nous donne la loy,
Le Destin de grand Duc vous a fait vn grand Roy:
Puis il ne faut iamais ou parler à son maistre,
Ou faut de doux propos les oreilles luy paistre.
SIRE, voici le mois où le peuple Romain
Qui tenoit tout le Monde enclos dedans la main,

Donnoit aux seruiteurs par maniere de rire,
Congé de raconter tout ce qu'ils vouloient dire:
Donnez-moy (s'il vous plaist) vn semblable congé.
I'ay la langue de rongne & le palais mangé,
Il faut que ie les frotte, ou il faut que ie meure,
Tant le mal grateleux me demange à toute heure.
La bile abonde en moy, voicy le renouueau,
Il faut contre quelcun descharger mon cerueau.
Fuyez meschans, fuyez. mais sans vostre ayde, Sire,
Ie n'ose enuenimer ma langue à la Satyre.
Si est-ce que la rage & l'vlcere chancreux,
Me tient de composer: le mal est dangereux,
Qui desplaist à chacun: mais si ie vous puis plaire,
Il me plaist, vous plaisant, d'escrire & de desplaire.
Qui, bons Dieux! n'escriroit voyant ce temps ici?
Quand Apollon n'auroit mes chansons en souci,
Quand ma langue seroit de nature mutte,
Encores par despit ie deuiendrois Poete.
C'est trop chanté d'Amour, & en trop de façon,
La France ne cognoist que ce mauuais garçon,
Que ses traits, que ses feux: il faut qu'vne autre voye
Par sentiers incognus sur Parnasse m'enuoye,
Pour me serrer le front d'vn Laurier attaché,
D'autre main que la mienne encores non touché.
Apres que vostre esprit & vos mains diligentes
Seront lasses du faix des affaires vrgentes,
Aux heures de plaisir vous pourrez vostre esprit
Esbastre quelquefois en lisant mon escrit.
S'il y a quelque braue ou mutin qui se fasche,
Et qui entre ses dens des menaces remasche
Pour se voir ou de biens ou de faueur desdit:
Si vn plus qu'il ne doit veut monter en credit,

Si quelqu'vn en faueur de sa faueur abuse,
S'il fait le Courtisan & s'arme d'vne ruse:
Si quelque viloteur aux Princes deuisant
Contrefait le bouffon, le sat, ou le plaisant:
Si nos Prelats de Cour ne vont à leurs Eglises,
Si quelque trafiqueur qui vit de marchandises,
Veut gouuerner l'Estat faisant de l'entendu:
Si quelqu'vn vient crier qu'il a tout despendu
En Poulongne, & qu'il braue enflé d'vn tel voyage,
Et pour le sien accroistre à tous face dommage:
Si plus quelque valet de quelque bas mestier
Veut par force acquerir tous les biens d'vn cartier:
Si plus nos vieux corbeaux gourmandẽt vos Finãces:
Si plus on se destruit d'habits & de despences,
Et si quelque affamé nouuellement venu
Veut manger en vn iour tout vostre reuenu,
Qu'il craigne ma fureur, d'vne encre la plus noire
Ie luy veux engrauer les faits de son histoire
D'vn long trait sur le front: puis aille où il pourra,
Tousiours entre les yeux ce trait luy demourra.
Ie seray comme vn Ours que le peuple aiguillonne
Qui renuerse la tourbe & mord toute personne,
De grand ny de petit ne me donnant souci,
Si l'œuure vous agrée, & qu'il vous plaise ainsi.
I'ya trop long temps suyui le mestier Heroique,
Lyrique, Elegiaq: ie seray Satyrique,
Disoy-ie à vostre frere, à Charles mon Seigneur,
Charles qui fut mon tout, mon bien & mon honneur.
Ce bon Prince en m'oyant se prenoit à sourire,
Me prioit, m'enhortoit, me commandoit d'escrire,
D'estre tout Satyrique instamment me pressoit.
Lors tout enflé d'espoir dont le vent me paissoit,

Armé de sa faueur ie promettois de l'estre:
Ce-pendant i'ay perdu ma Satyre & mon maistre.
Adieu Charles adieu, sommeilles en repos:
Ce-pendant que tu dors ie suiuray mon propos.
Il n'y a ny Rheubarbe, Agaric, ny racine
Qui puisse mieux purger la malade poictrine
De quelque patiant fieureux ou furieux,
Que fait vne Satyre vn cerueau vicieux,
Pourueu qu'on la destrempe à la mode d'Horace,
Et non de Iuuenal qui trop aigrement passe:
Il faut la preparer si douce & si à poinct,
Qu'à l'heure qu'on l'aualle on ne la sente point,
Et que le moqueur soit à moquer si adestre,
Que le moqué s'en rie, & ne pense pas l'estre.
O Prince mon support, heureux & malheureux:
Heureux d'auoir l'esprit si vif & genereux,
Et malheureux d'auoir dés la premiere entrée
Vostre France rebelle en armes rencontrée,
D'ouyr de tous costez resonner les harnois,
Violer la iustice & mespriser les lois,
Et presque tout l'Estat tomber à la renuerse
Par vne destinée à la France peruerse.
Receuez s'il vous plaist, d'vn visage serain,
Et d'vn front deridé mon escrit, que la main
Des Muses a dicté ceste nouuelle année,
Pour en vous estrenant voir leur troupe estrenée.
Ne les mesprisez pas, bien que soyez issu
D'vne race & d'vn sang de tant de Roys conceu,
Et ne fermez aux vers l'oreille inexorable:
Minerue autant que Mars vous rendra venerable.
Homme ne pensez estre heureusement parfaict:
De mesme peau que nous Nature vous a faict:

Dieu tout seul est heureux, nostre nature humaine
Misere sur misere en naissant nous ameine.
Et ne faut s'esbahir si nous auons ici
Pour partage eternel la peine & le souci.
On dit que Promethée en paistrissant l'argile,
Dont il feist des humains l'essence trop fragile
Pour donner origine à nos premiers malheurs,
En lieu d'eau la trempa de sueurs & de pleurs.
Car plus l'homme est heureux, plus Fortune l'espie.
A telle qualité nous trainons nostre vie.
Mais c'est trop babillé, il se faut despescher,
Souuent en voulant plaire on ne fait que fascher.
Quand Hercule ou Atlas ont chargé sur l'eschine
De ce grand Vniuers la pesante machine,
Que de col & de teste & de bras bien nerueux
Se bandent sous le faix lequel tomb'roit sans eux:
Si quelque fascheux sot arriuoit d'auenture,
Qui vinst les amuser d'vne longue escriture,
Ou d'vn maigre discours soit en prose ou en vers,
Offenseroit-il pas contre tout l'Vniuers?
Malin i'offenserois contre toute la France,
Dont vous portez le faix dés vostre ieune enfance,
S'importun i'amusois vostre diuin esprit
(Aux affaires bandé) par vn fascheux escrit.
Dieu ne demande pas (car Dieu rien ne demande),
Qu'on charge ses autels d'vne pesante offrande:
Il n'aime que le cœur, il regarde au vouloir,
La seule volonté l'offrande fait valoir.
Ainsi suiuant de Dieu la diuine nature,
Vous prendrez mon vouloir, & non mon escriture.

SONGE.

A LVY-MESME.

Nos peres abusez pensoient que le songer
Du matin n'estoit point ny faux ny mẽsonger.
Au contraire, mõ Roy, ie pẽse queto⁹ sõges
Sans rien signifier ne sont que des mensonges,
Et que Dieu ne voudroit (Dieu qui ne peut tromper)
De fantosmes confus nostre ame enuelopper,
S'apparoissant à nous, quand le sommeil commande
Au corps ensevely de vin & de viande:
Mais plustost en plein iour, alors qu'il est permis
De veiller & d'auoir les sens non endormis,
Et sçauoir discerner si l'image legere
Qui pousse nostre esprit, est fausse ou mensongere.
Or sans tant discourir, ie vous diray le faict:
„L'ouurage commencé s'en va demy-parfaict.
Ie songeoy l'autre nuict vn peu deuant l'Aurore,
Quand du Soleil naissant les cheuaux sont encore
En la mer, & leurs crins s'espandent par les cieux,
Qu'vn buisson espineux se monstroit à mes yeux,
De ronces remparé, fortifié d'eau viue
Et d'vn large fossé, dont la glissante riue
Me monstroit que du bas iusqu'au plus haut du bord
Le passage estoit clos, tant le parc estoit fort.
Dedans faisoit sa bauge vne beste sauuage,
Qui iamais autre part ne cherchoit son gaignage,

S'aduiandant de glands qui secs se desroboient
Des chesnes en Automne, & à terre tomboient.
Les voisins du pays l'appeloient La merueille.
Sagueulle estoit dentée, effroyable l'oreille,
Ventre large & pansu, la peau rude au toucher,
Et son front se dressoit en poincte de clocher.
Il n'y auoit seigneur, marchant, ny gentil homme,
Qui n'eust couru la beste, ainsi qu'on fait à Rome
Le Bufle par la ville, alors que les Romains
De traicts iettez sur luy se desarment les mains.
Transporté d'vne forte & chaude frenaisie,
Apres tant de coureurs il me print fantaisie,
De les deuancer tous, & comme bon veneur,
Faire bien mon enceinte, & en auoir l'honneur.
Cela ne m'effroya ny ne pallit ma face,
Voyant de mes voysins les chiens morts sur la place,
Et les autres blessez au logis reuenir:
Mais plustost irrita mon couroux à tenir
Fort contre le Sanglier suyuant mon entreprise,
Ou mourir au combat, ou voir la beste prise.
Ie descouplay mes chiens, & for-huant apres
Les nommant par leurs noms, il n'y eut ny forés,
Montagnes ny chemins ny lande inhabitée
Qui ne fissent vn bruit sous ma chasse amutée.
Errant esgratigné de ronce par les bois,
Tantost d'vn tram de trompe, & tantost de la voix
Ie leur donnoy courage, & leur monstroy la voye:
Mais couars sans la mordre ils aboyoient la proye
A gueulle ouuerte, ainsi que de nuict en resuant
Leurs dents mordent en vain les ombres & le vent.
Ie fy sonner pour chiens: la trompe les assemble.
Coulpables de leur faute ils se rendent ensemble

Tous craintifs à mes pieds d'vn visage abaissé,
Puis comme des poltrons ainsi ie les tancé.
Chiens indignes de suiure vne beste à la trace,
Chiens gris qui dementez vostre premiere race,
Dont le bon sainct Hubert par les forets cherchoit
Les Sangliers & leur hure à son huis attachoit:
Rendez moy maintenant, rendez la recompense
Du soin que i'ay de vous, n'espargnant la despence
Ny le bon traitement pour vous faire nourrir
A fin de surpasser les autres à courir.
Ains que le Soleil plonge & nous cache sa teste,
Retournez au logis braues de la conqueste,
Le meufle ensanglanté, le corps nauré de coups,
Où vous serez ce soir le carnage des loups.
Ainsi les menaçant, monstrerent au visage,
Abboyans contre l'air, d'auoir meilleur courage.
Au plus fort du taillis vn gros hallier estoit,
Où pour bien se bauger le Sanglier se mettoit:
Hallier que le Soleil de ses rayons ne perse,
Tant rameaux sur rameaux d'vne obscure trauerse
Ensemble entre-lacez le haut s'espessissoit,
Et le bas plein d'effroy d'ombres se noircissoit.
Au milieu croupissoit vne mare fangeuse:
Là souloit à midi ceste Beste outrageuse
Fouiller, & tout son corps de bourbe reuestir.
Là ie pousse mes chiens pour la faire sortir:
Là l'espieu dans la main courageux ie deuance
Ma chasse de vingt pas, ie la tance & retance,
Ie la presse & la huë allant tout-a-l'entour.
Mais en vain: car plustost ie vy faillir le iour,
Qu'elle osast approcher du Monstre pour le mordre.
Au contraire il s'élance, & les met en desordre,

Massacrant la moitié, puis en les secouant
Du groin les enleuoit, & s'en alloit iouant,
Et morts les estendoit sur le dos de la plaine.
Trois fois recreu d'ahan, trois fois reprins haleine:
Ie retourne au combat de fureur transporté,
Qu'vn sanglier sur mes chiens eust l'honneur emporté.
Il estoit desia nuict, & la Lune premiere
Doroit le haut des bois d'vne blonde lumiere,
Quand regardant son arc nouuellement plié
D'vne corne voutée, ainsi ie la prié:
Lune, l'œil de la nuict, qui reluis à trois faces,
Deesse des veneurs, des chemins, & des chasses,
Tu as courbé trois fois tes voutes en vn rond,
Et trois fois replanté tes cornes à ton front.
Depuis le iour qu'errant par ces bois ie m'amuse
A suiure pour neant vne beste qui ruse:
Guide ma main Deesse, & m'enseigne le lieu
D'ou ie pourray sanglant retirer mon espieu,
Et fais par ta faueur que mon souhait aduienne,
O des astres l'honneur! vierge Latonienne,
Comme ainsi ie prioy, la Lune m'entendit,
Qui soudain de son ciel en terre descendit:
Puis despouillant sont front & sa corne argentine,
Prit la forme & l'habit d'vne mienne voisine,
Qu'on disoit toute nuict parler aux animaux,
Et par charmes tirer les esprits des tombeaux,
Ensorceler les bleds, & faire à contre-course
Les ruisseaux esbais retourner à leur sourse.
En me heurtant du coude ainsi me vint tanser:
Ah malheureux Veneur! tu es sot de penser
Qu'vn monstre si cruel soit né de la nature
Des autres animaux: quitte ton auanture,

Et cherche autre parti: ou bien sois diligent
A trouuer vn limier & des chiens tous d'argent:
La beste ne se prend sinon en telle sorte.
A tant s'esuanouit: l'air venteux qui l'emporte,
Feit vn bruict par la nuict,& tout soudain la peur
Escoutant tel propos me vint glacer le cœur.
Comme ie m'estonnoy de sa response obscure,
Ie vous vi,ce me semble ,en vne clairté pure
Reluire autour de moy,mesme front, mesmes yeux
Que vous auez alors qu'entre les demi-dieux
De vostre sainct conseil administrez iustice,
Honorant la vertu & chastiant le vice.
Puis me distes ainsi: Quel sort te menaçant
Te tient si tard au bois à l'ombre du Croissant,
Quand les hommes lassez, & quand toute autre chose
Oubliant le trauail en son lict se repose?
Conte moy ton meschef: c'est le fait d'vn bon Roy
D'ayder à son suiet en peine,comme toy.
O Prince, mais ô Dieu,dont la celeste face
Ne s'apparut iamais à nostre humaine race,
Sinon pour faire bien,s'il vous plaist me prester
Vostre oreille, en deux mots ie vous le vais conter.
Six mois sont ia passez,que suant sous la peine
Ie pourchasse vn sanglier d'vne esperance vaine.
Vne vieille m'a dit que ie sois diligent
De trouuer vn limier & des chiens tous d'argent.
Si ie veux telle beste en mes toiles surprendre:
Qu'autrement ie m'abuse,& ne faut m'y attendre.
Ie suis tout esbahy des propos qu'elle dit:
A qui la raison mesme & le sens contredit:
Car iamais chiens d'argent ne furent en nature:
C'est tout ce que peut feindre vne vaine peinture.

Vous respondistes lors: Dieu n'est iamais l'appuy
D'vn cœur qui se desie, & ne s'asseure en luy.
Les Princes & les Dieux ont pouuoir de tout faire:
Heretique est celuy qui pense le contraire.
Recouple moy tes chiens, ie te puis asseurer
Que tu voirras bien tost ce miracle auerer.
En me disant tels mots, d'vne blanche houssine
Que vous auiez es mains, vous frappastes l'eschine.
De mes chiens par trois fois, & soudain sans bouger
D'vne place en argent ie les vy tous changer.
Leur voix estoit d'argent, leurs musles, & leur veue,
Les oreilles, le front, les pattes & la queue,
Et n'auez Tresorier tant soit ferme & constant,
Qui ne les eust bien pris pour bon argent contant.
O Prince, si Cerés, si Mars & si Neptune
Me commandoient tous trois, contre la loy commune,
L'vn de faire par l'air des nauires marcher,
L'autre d'ensemencer la poincte d'vn rocher,
Et l'autre sans soudars donner vne bataille,
Ie leur obeyroy: il ne faut que l'homme aille
Contre la Deité, & ne faut point auoir
De doute que les Dieux nous vueillent decevoir.
Ie m'en vais rechercher dessous vostre parole,
Qui iamais sans effect par le vent ne s'envole,
Et sous vostre promesse, en laquelle douter
Ce seroit hors du Ciel les Dieux vouloir oster.
Donques souuenez vous, si la beste me domte,
Qu'à vous seul, non à moy, sera toute la honte.
Vous estes le motif, ie ne suis seulement
Que l'organe qui sert à vostre mandement.
Aussi si ie la prens, tout au plus hault du feste
De voz portaux sacrez i'en appendray la teste,

Pour donner vn exemple à vos peuples François
De ne douter iamais d'obeir à leurs Rois.
Puis i'escriray dessous, Ie celuy qui les songes
N'aguieres n'estimois que fables & mensonges,
Ie les croy maintenant, tant vaut la verité
D'vn miracle en moy faict par vne Deité.



DISCOVRS DE L'EQVITE DES VIEVX GAVLOIS.

A LVY-MESME.

LA victime estoit preste & mise sur l'autel,
Quand ce vaillant Gaulois de renom immortel,
Grand Prince, grand guerrier, grand pasteur des armées,
Qui auoit saccagé les plaines Idumées,
Et foudroyant les champs d'vn armé tourbillon
Auoit espouuanté le rocher d'Apollon,
Commande à Glythymie:(ainsi s'appelloit celle
Qui fut à son mary femme tres-infidele)
Pren le pied de l'aigneau, & fay pour ton renuoy
Aux bons Dieux voyageurs des vœus ainsi que moy.
Elle pour obeir prend le pied de la beste.
Lors en lieu de l'hostie il decolla la teste
De la femme perfide, & le sang qui saillit,
Tout chaud contre le front de son mary iaillit.
Ainsi de son forfait elle tomba victime,

Sans teste dans son sang lauant son propre crime.
Le mary spectateur d'vn acte si piteux,
Eut le sein & les yeux de larmes tous moiteux,
Vne horreur le saisit, il sanglotte son ame,
Et outré de douleur contre terre se pâme:
Puis à soy reuenu renfrongnant le sourci,
D'vne voix effrayée au Gaulois dict ainsi:
Quoy! est-ce là la foy que tu m'auois promise?
Est-ce là ton serment? est-ce la dextre mise
En la mienne, ô periure? apres auoir receu
La rançon pour ma femme ainsi m'as-tu deceu?
Du iour que le harnois sonna sur tes espaules,
Qu'espuisant la ieunesse & la force des Gaules,
Et qu'à ton camp nombreux les ondes des ruisseaux
Ne bastoient à fournir breuuage à tes cheuaux,
Et que l'ambition que rien ne rassasie,
Te faisoit comme vn feu saccager nostre Asie,
Ie preuy mon malheur, & preuy que nos champs
Ne seroient qu'vn tombeau par tes glaiues trechans.
Mais ie le preuy mieux, oyant la renommée
Que ton camp assiegeoit nostre ville enfermée.
Pres les murs de Milet vn temple s'esleuoit,
Où Cerés ses honneurs & ses autels auoit,
Et ce iour de fortune on celebroit ses festes.
Nos femmes couronnans d'espics de bled leurs testes,
Et portans en leurs mains les premices des fruits
Que la Terre nourrice en son sein a produits,
Supplioient la Deesse, & sa Semestre fille,
Leur donner bons maris, & planté de famille,
Santé, beauté, richesse, & la grace des Dieux.
Le parfum de l'encens fumoit iusques aux cieux,
Autour du Temple alloit la dance mesurée,

Quand voici comme Loups à la gorge alterée
Ou du sang des agneaux, ou du sang des brebis,
Venir ton camp vestu de flamboyans habits,
Qui sans crainte du lieu les autels despouillerent,
Et sans respect d'honneur nos femmes violerent,
Autant que l'appetit vainqueur le permettoit,
Et la ieune fureur qui sans raison estoit.
On dit que de Cerés le venerable image
Fremissant & suant abaissa son visage:
Son autel en trembla, sa couleur en mua,
Et trois fois de despit la teste remua.
Soudain la Renommee à l'aile bien agile,
Dessus le mur rampée espouuenta la ville
Annonçant aux maris d'vne effroyable vois,
Que leurs femmes estoient la proye des Gaulois.
Le iour estoit sous l'onde, & la nuict estoilée
Auoit d'vn habit brun la terre emmantelée,
Quand la clameur se feit, & des enfans pleureux,
Et des peres priuez de leurs lits amoureux.
Non autrement de loin s'entendoit la complainte,
Que si desia la ville eust veu l'image peinte
De la mort en ses murs, & les feux indomtez
Riblant par les maisons voler de tous costez.
En fin sur la minuict en la place s'assemblent,
Où de mille conseils les deux meilleurs leur semblent,
De prier l'ennemi, & d'vn soing diligent
Apporter la rançon, & flechir par argent
(Poizon des cœurs humains) l'arrogance barbare,
Qui de son naturel est tyrante & auare.
Le saufconduit venu ayans les pleurs à l'œil,
Et tristement vestus de noirs habits de dueil,
Au premier poinct du iour sortirent de la porte.

Mercure alloit deuant, qui leur seruoit d'escorte,
D'vn air enueloppé. A la fin paruenus
En ton ost, & voyant tes hommes incognus,
Harenguerent ainsi d'vne douce priere,
Pour amollir les cœurs de la troupe guerriere,
Qui braue en son harnois donnoit d'vne autre part
Asseurance aux prians d'vn paisible regard.
Peuples enfans de Mars, heritiers de la guerre:
Qui courez nostre Asie, ainsi que le tonnerre
Court grondant parmi l'air, & à vos Dieux Gaulois
Appendez pour trofée & nous & nos harnois:
Ne vueillez point souiller, magnanimes gend'armes,
Vos honneurs illustrez par la splendeur des armes,
Au sang vil & couard de nos femmes, qui n'ont
Ny corselets au dos ny morions au front
Pour reuancher leur peau, de nature amusées
A filer leur quenouille, & tourner leurs fusées.
Ou bien si mesprisant les Dieux & les humains,
Viuez ainsi que Loups du meurtre de vos mains,
Tournez le fer trenchant en nos masles poitrines,
Et courtois pardonnez aux meres feminines:
Ou si vous craignez Dieu protecteur de la loy,
Et la Fortune humaine inconstante & sans foy
(Croyans que vos voisins peuuent rauir les vostres,
Ainsi qu'en ce pais vous rauissez les nostres,
Vous contre-iniuriant de pareille façon:)
Rendez-les s'il vous plaist, & prenez leur rançon,
A fin que desormais exemptes du seruage,
Libres en nos maisons facent nostre mesnage,
Et sans plus asseruir le reste de leurs ans,
Aillent faire nos lits, & traiter nos enfans.
Ils parlerent ainsi. Tes guerriers de leur teste

Firent signe aux prians d'accorder leur requeste.
,,Il n'est rien qui tant l'homme ameine à la raison,
,,Que l'art persuasif d'vne douce oraison.
Les vnes par argent retournerent troquées:
Les autres qui s'estoient desia domestiquées
En l'amour des Gaulois, les pensans plus gaillards
Aux combats amoureux que leurs maris vieillars,
S'arresterent au camp, mesprisans leurs Penates,
Licts, enfans & maris, pour suiure les Galates.
Ma femme fut rauie. Ambassadeur alors
I'estois loin du pays, pour rompre les efforts
Et l'instante fureur d'vn Martial orage,
Qui desia coniuroit contre nostre riuage.
Si tost qu'à mon retour l'histoire i'entendi,
Le sang gela mon cœur de crainte refroidi:
La honte & le despit me fermerent la bouche,
A terre renuersé comme vne froide souche,
Plourant ma chere espouse, & n'ayant pour confort
Remede en mon malheur que l'espoir de la mort.
En tous lieux que i'allois ou ie l'auois cogneue,
Soit veillante ou dormante, ou soit en robbe, ou nüe,
Au iardin, en la chambre, au cabinet segret,
Tout le cœur me creuoit de dueil & de regret.
D'vn pied mal-asseuré mille fois en vne heure
Ie changeois de logis, de place & de demeure:
Mais en vain: car tous lieux me sembloient odieux,
Et tousiours sa beauté me recouroit aux yeux.
En songe toute nuict me reuenoit ma femme,
Et tout cela de doux qui nous chatouille l'ame,
Et dont le souuenir est plaisant au penser:
Qu'Amour me fait au cœur cent fois le iour passer.
La face qu'elle auoit quand elle fut rauie,

Tousiours me reuenoit: comme elle poursuiuie
Couroit parmi le temple ambrassant les autels
Et les images saincts des hauts Dieux immortels,
Pasmée, escheuelée, & non plus femme viue,
Et s'eschappant de l'vn, de l'autre est receptiue,
N'ayant autre confort en son peril, sinon
M'appeller: & d'auoir en sa bouche mon nom:
Puis tousiours me sembloit qu'elle me venoit tendre
Ses bras croizez en l'air à fin de la defendre.
Deux fils conceus de nous, germes de nostre chair,
Vray gage d'amitié aux deux parens si cher,
Qui du tout resembloit au portraict de leur mere,
Assis sur mes genoux redoubloient ma misere,
Et de leurs tendres mains touchans mon poil grison,
Me prioient de tirer leur mere de prison.
,,Affection d'enfans de nature est si grande,
,,Qu'elle obtient des parens tout ce qu'elle demande.
Pour recouurer ma femme, ainçois plustost mon cœur,
Sans qui ie viuotois en extreme langueur,
Ie vendis tout mon bien. que m'en seruoit l'vsage,
Quand mon meilleur tresor estoit ailleurs en gage?
Tousiours à chasque pas en ma femme resvant,
Chargé de mon auoir ie mis la voile au vent.
Le vent en ma faueur qui pouppier se resueille,
Me poussa de Milet aux riues de Marseille.
Du lieu de ta demeure aux voisins ie m'enquis,
Mais l'honneur de tes faits par les armes acquis
M'enseigna le chemin: car il n'y auoit trace
Qui n'eust ouy tinter le bruict de ta cuirace.
Entrant en ton palais, d'elle ie fus cogneu:
Puis t'enquerant de moy pourquoy i'estois venu,
Ainsi te respondi. L'affection extresme

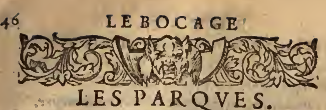
Que ie porte à ma femme, helas! plus qu'à moy-mesme
Les pleurs versez pour elle, & les regrets amers
M'ont fait vendre mon bien & passer tant de mers
Afin de racheter vne si chere chose.
Puis tout soudain du prix auec toy ie compose,
Et le mis en ta main: mais ton cœur genereux,
Plus cent fois de l'honneur que de l'or amoureux,
Forçant ta nation qu'on estime si fiere,
Ne voulut accepter de moy la somme entiere.
Tu mis ceste rançon en quatre lots à part,
Vne quarte à ma femme, & l'autre pour ma part
L'autre pour mes enfans, & l'autre pour toy, Maistre.
Tu me fis vn festin, tu m'asis à ta dextre,
Ie beu dedans ta coupe, & d'vn front adouci
Humainement traité tu m'ostas le souci.
Quand le vin fut versé en l'honneur de Mercure,
Et la Nuict fut venue à la courtine obscure,
Tu me liuras ma femme, & m'en fis approcher,
Puis en vn mesme lict ensemble nous coucher,
Sans plus retenir droit ny pouuoir dessus elle.
Toutefois, ô cruel, ô barbare infidelle,
Apres auoir comme hoste en ton Palais logé,
En ta coupe rebeu, à ta table mangé,
Apres mon or baillé, apres ta foy promise,
Tu l'as deuant mes yeux cruellement occise.
Le Prince qui long temps ce discours entendit,
D'vn magnanime cœur luy contreresppondit.
Citoyen de Milet, estranger & mon hoste,
A fin que hors du cœur l'impresion ie t'oste
Qui pourroit à bon droit t'irriter contre moy,
Entens toute l'histoire, & l'emporte chez toy.
Aussi tost que l'Aurore au matin fut venue,

Ta femme toute nuict entre tes bras tenue,
Qui t'appelloit son sang, son cœur, & sõ souci,
Embrassant mes genoux me fit sa plainte ainsi.
„ On ne sçauroit tromper vne douteuse amante.
Elle ayant comme femme vne ame desfiante
Et vn cœur sompçonneux (cela leur est fatal)
Auant qu'il fust venu, coniectura son mal.
Apres que par le fer tu m'as tienne rauie,
Que par terre & par mer tes armes i'ay suyuie
Compagne de ton lict: apres t'auoir aimé,
Apres t'auoir cent fois en te baisant armé,
Baillé ton morion, ta lance & ta Rondache,
Et planté sur ton tymbre vn menaçant pennache:
Puis venu du combat, du trauail ennuyé,
Apres t'auoir cent fois tout le corps essuyé
Salle d'vne poussiere honneste & genereuse,
Et tes playes succé de ma leure amoureuse:
Apres auoir traité de mes mains tes cheuaux,
Tes coursiers compagnons de tes nobles trauaux,
Les nommant par leur nom, qui souloient recognestre
Ma voix encor plustost que celle de leur maistre:
Peux-tu bien maintenant tes delices hair,
Et pour vn peu de gain perfide me trahir?
Hà! ce n'est pas la foy ny la dextre fidelle
Mise en la mienne, helas! quand tremblante & rebelle
I'embrassois les autels de Cerés, appellant
Les Dieux à mon secours contre toy me volant.
A la fin adioustant la priere à l'audace,
Par force & par amour ie t'accorday ma grace,
Pourueu que tu serois d'vne inuincible foy,
Tousiours mon defenseur sans te fascher de moy.
Mais ie voy (desmentant ta promesse heroique)

Qu'autant comme ton cœur ta parole est Gothique.
Pourrois-ie bien souffrir absente de tes yeux
Encore vne autre fois vn seruage ennuieux?
Le premier m'estoit doux, & le second en l'ame
Me seroit vne mort dont le penser me pasme.
Tu estois mon pays, mon pere, & mon espous,
Et tous perdus en toy ie les retrouuois tous:
Seul tu estois mon tout, & pour vne parole
Maintenant dans le vent ta promesse s'en-vole.
Ne crains-tu poit les Dieux? ne crains tu que les bois,
Les rochers entournez de naturels effrois,
Les deserts remparez de longue solitude
Ne content aux passans ta fiere ingratitude?
Tu me deuois tuer quand ta main me rauit,
Et non trahir mon cœur qui forcé te suiuit.
Le mourir de ta main valloit mieux que la vie,
Et rauie en ce poinct ie n'eusse esté rauie.
En tous lieux où le nom des hommes i'entendray,
Plustost par les forests aux loups ie me rendray,
Qu'en leurs meschantes mains, croyant par coniecture
Qu'ils sont tous comme toy de meschante nature.
Or puis que mon malheur ne se peut reuancher
De toy, cruel ingrat, que par le reprocher,
Ie te reprocheray ta semence germée,
Que tu as par amour en mon ventre semée:
Tu deuois pour le moins auant que me chasser,
Souffrir que ton enfant peust ton col embrasser,
Te rebaiser les mains, & t'appeler son pere.
Les larmes de l'enfant eussent sauué la mere.
Baille moy ton poignard pour nous tuer tous deux:
Ie te seray defuncte vn fantosme hideux,
Ie rompray ton sommeil, & contre toy marrie

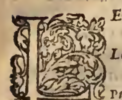
Ie te suiuray tousiours importune Furie,
Te donnant à manger ton fils pour ton repas:
Ainsi doux (me vangeant) me sera le trespas.
Que di-ie? mon amour ne merite vn supplice.
Viuons donc à tes pieds pour te faire seruice,
Et perdons, mon mary, ce causeur effronté,
Qui de tout nostre bien qu'il auoit apporté,
T'a baillé seullement la moitié de la somme,
Vray acte de larron, & non pas de preud'homme.
Elle me dit ainsi. Le sang froid s'assembla
Tout au-tour de mon cœur qui soudain me troubla
Douteux si ie deuois l'enuoyer tout à l'heure
En ces lieux tenebreux où le trespas demeure:
Ou bien si ie deuois mon courroux retarder,
Et te conter le faict à fin de te garder.
I'ay feint ce sacrifice, & feint de te conduire
Pour immoler ta femme, & aussi pour te dire
Que vous estes deceus de blasmer les Gaulois,
Vous autres Asiens, comme peuple sans lois,
Barbares & cruels, transportez par le vice,
Ennemis d'equité, de droict & de iustice.
Dessous la loy escripte enseignez vous viuez,
Et doctes en papier le papier vous suiuez:
Nous autres nous n'auons que la Loy naturelle
Escrite dans nos cœurs par vne encre eternelle,
Que nous suiuons tousiours sans besoin d'autre escrit,
Comme portans nos loix en nostre propre esprit.
Entombe si tu veux, ou donne aux chiens ta femme,
Ou la iette en la mer, ou la baille à la flame:
Vn corps tronqué de teste est vn fardeau pesant,
Ne remporte en ta ville vn si vilain present.
Or quant à la rançon que i'ay receu pour elle,

Et au reste du bien que ta dextre me celle,
Prens tout, ie n'en veux rien, à fin qu'en ton pays
Tu faces au retour tes voisins esbahis,
Leur contant nos vertus: va chercher ta demeure.
A dieu, donne la main, va-ten à la bonne heure.
HENRY, dont le renom n'est seullement allé
Aux peuples estendus sous le Pole gelé,
Mais de l'Europe entiere a rempli tout l'Espace,
Tu ne tiens seulement en la Gaule la place
Que tenoit ce guerrier, mais aussi l'equité,
Les vertus, les honneurs & la fidelité.
Ie voudrois que ton peuple en armes redoutable
Se monstrast envers toy ou autant equitable
Aussi fidelle & bon que tu luy es bon Roy,
Que tu es envers luy, ou qu'il fust envers toy,
Les guerres tous les ans ne seroyent attendues,
Les villes sous ta main seroyent desia rendues,
Les harnois ne seroyent vn faix à nostre dos,
Et tes sujets viuroyent en paisible repos.
Cependant il te plaist en telle deffiance
Vaincre non par le fer, mais par la patience.
Vy heureux ceste année & cent autres encor,
Et en regnant vieillis autant que fit Nestor,
Et m'estreine, grand Roy, ainsi que ie t'estreine.
Du labeur profitable agreable est la peine.



LES PARQVES.

A LVY-MESME.



Es Parques, qui leur chef de chesne couronnerent,
Le iour que tu nacquis, ton corps enuironnerent,
Puis en filant ta vie autour de leur fuseau,
Et perfumant d'odeurs ton lict & ton berceau,
Te chanterent ces vers que les Dieux approuuerent,
Et pour estre gardez au ciel les engrauerent.

Enfant, en qui le ciel renuerse son bon-heur,
Te remplissant autant de vertus & d'honneur
Qu'Hercule en fut remply le iour de sa naissance,
Crois pour te faire vn iour l'ornement de la France.
Crois donc, & deuiens grand, & d'vn bras enfantin
Riant dés le maillot embrasse ton destin.

Comme Alcide qui fut d'vne force indomtee,
Souffrit mille trauaulx soubs son frere Eurystee,
Tu dois dessous le tien mille peines souffrir,
Et d'vn cœur genereux aux batailles t'offrir,
Et faire craqueter dés ta ieunesse tendre,
Le harnois sur ton dos pour son sceptre defendre.

Nous voyons la Charente, & les bords d'alentour
Desia rougir de sang, & l'air de Moncontour
S'infecter de corps morts, & ses plaines semees
D'os porter à regret les mutines armees.

Desia nous te voyons au milieu des trauaux,
Renuerser à tes pieds cheualiers & cheuaux,
Et pendre sur ton front pour eternelle gloire

L'honneur & le bon-heur, la force & la victoire.
C'est lors que tu rendras aux François leurs autels,
Et les temples sacrez de leurs saincts immortels
Que la main Huguenote aura ruez par terre.
Mais cõme on void les Pins foudroyez du tonnerre,
Tu foudroiras leur camp infidelle & felon,
Ainsi que Brenne fut par les traicts d'Apollon.
Pour rendre sa vertu dauantage honoree,
Hercule alla courir la terre Hyperboree:
Et tu dois commander en ceste part, où droict
Le Pole Boreal roidist tousiours de froit.
De là passant Vienne, & le fleuue qui baigne
D'vn cours large & profõd la plus haute Allemaigne,
Tu voirás l'Italie, & Venise en la mer,
Qui ne veult d'autres murs que de flots s'enfermer:
Et trauersant le Pò, tu dois voir dans les nues
Les rempars monstrueux des grands Alpes chenues,
Dont les cheueux tousiours de neige sont vestus,
Et les pieds de torrents rauagez & batus.
Puis tu voiras la terre, applaudi de la race
De tes peuples François: si qu'il n'y aura place,
Chemin ni carrefour, qui en te benissant
N'aille de ieux, de ioye & de bruit fremissant.
Par les temples sacrez, sainctes maisons des villes,
Les ieunes & les vieux, les meres & les filles
D'vn long ordre en chantant, soit de nuict, soit de iour
Rendront graces à Dieu pour ton heureux retour.
Lyon doit le premier reuoir ton sainct visage,
Et son fleuue sauter de ioye en son riuage.
Apres que la vertu, qui suit ta Maiesté,
Aura dessous tes pieds ton ennemy domté,
Et la longueur du temps ioincte à l'experience

T'auront appris de vaincre auec la patience,
Par elle te faisant des Monstres le vainqueur.
Esleue apres au ciel le courage & le cœur:
Estime tes suiets, corrige ta Iustice:
Fay que les armes soient des Nobles l'exercice:
Honore la science, honore les guerriers:
Les vieillards au conseil soient tousiours les premiers,
Reuere leur vieillesse, & tes peres les nomme.
Puis venu par vieillesse en l'âge où se consomme
La vie & la chaleur, tu monteras aux cieux,
Et boiras du Nectar à la table des Dieux,
Comme le preux Hercule, espousant la Ieunesse,
Et Castor & Pollux, Deitez que la Grece
Mist au ciel, & leur nom sema par l'Vniuers,
Tant vallent les vertus, les Muses & les vers.
Ainsi pres de ton lict les trois Parques parlerent,
Et baisans ton berceau dedans l'air s'en-volerent.

DIALOGVE



DIALOGVE ENTRE LES MVSES DESLOGEES, & Ronſard.

A LVY-MESME.

LEuant les yeux au ciel & contemplant les nues,
I'auiſay l'autre iour vne troupe de Grues,
Qui d'vn ordre arrengé & d'vn vol (bien ſerré
Repreſentoient en l'air vn bataillon carré,
D'auirons emplumez & de roides ſecouſſes,
Cherchans en autre part autres terres plus douces,
Où touſiours le Soleil du rayon de ſes yeux
Rend la terre plus graſſe & les champs plus ioyeux.
Ces oiſeaux rebatans les plaines rencontrées
De l'air, à grands coups d'aile alloient en leurs cõtrées
Quittans noſtre pais & nos froides ſaiſons,
Pour refaire leur race & reuoir leurs maiſons.
Les regardant voler, ie diſois en moy-meſme:
Ie voudrois bien, oiſeaux, pouuoir faire de meſme:
Et voir de ma maiſon la flam e voltiger
Deſur ma cheminée, & iamais n'en bouger,
Maintenant que ie porte iniurié par l'age,
Mes cheueux auſsi gris comme eſt voſtre plumage.
Adieu peuples ailez, hoſtes Strymoniens,

Qui volant de la Thrace aux Æthiopiens,
Sur le bord de la mer encontre les Pygmées
Menez, combat leger, vos plumeuses armées:
Allez en vos maisons. Ie voudrois faire ainsi.
„Vn homme sans foyer vit tousiours en soucy.
Mais en vain ie parlois à l'escadron qui vole:
Car le vent emportoit comme luy ma parole,
Remplissant de grands cris tout le ciel d'alentour,
Ioyeux de retourner au lieu de son seiour.
De l'air abaissant l'œil le long d'vne valee,
Ie regarday venir vne troupe haslée
Lasse de long trauail, qui par mauuais destin
Auoit fait (ce sembloit) vn penible chemin.
Elle estoit mal-en-conche & pauurement vestue:
Son habit attaché d'vne espine poinctue
Luy pendoit à l'espaule, & son poil dédaigné
Erroit salle & poudreux, crasseux, & mal peigné.
Toutefois de visage elle estoit assez belle:
Sa contenance estoit d'vne ieune pucelle,
Vne honte agreable estoit dessus son front,
Et son œil esclairoit comme les Astres font:
Quelque part qu'en marchant elle tournast la face,
La vertu la suyuoit, l'eloquence & la grace,
Monstrant en cent façons dés son premier regard,
Que sa race venoit d'vne royale part,
Si bien qu'en la voyant, toute ame genereuse,
Se rechaufant d'amour, en estoit amoureuse.
Deuant la troupe alloit vn ieune iouuenceau,
Qui portoit en Courrier des ailes au chapeau,
Vne housine en main de serpens tortillée,
Et dessous pauure habit vne face esueillée:
Et monstroit à son port quel sang le conceuoit,

Tant la garbe de Prince au visage il auoit.
Tout furieux d'esprit ie marchay vers la bande,
Ie luy baise la main, puis ainsi luy demande
(Car l'ardeur me poussoit de son mal consoler,
M'enquerir de son nom, & de l'ouyr parler.)

Ronsard.

Quel est vostre pays, vostre nom, & la ville
Qui se vante de vous? L'vne la plus habille
De la bande respond.

Muses.

Si tu-as iamais veu
Ce dieu qui de son char tout rayonné de feu
Brise l'air en grondant, tu-as veu nostre pere:
Grece est nostre pais, Memoire est nostre mere.
Au temps que les mortels craignoient les Deitez,
Ils bastirent pour nous & temples & citez:
Montaignes & rochers, & fontaines, & prées,
Et grottes & forests nous furent consacrées.
Nostre mestier estoit d'honorer les grands Rois,
De rendre venerable & le peuple & les lois,
Faire que la vertu du monde fust aimée:
Et forcer le trespas par longue renommée:
D'vne flame diuine allumer les esprits,
Auoir d'vn cœur hautin le vulgaire à mespris,
Ne priser que l'honneur & la gloire cherchée,
Et tousiours dans le Ciel auoir l'ame attachée.
Nous eusmes autrefois des habits precieux,
Mais le barbare Turc de tout victorieux,
Ayant vaincu l'Asie & l'Afrique, & d'Europe
La meilleure parti' a chassé nostre trope
De la Grece natale, & fuyant ses prisons
Errons, comme tu vois, sans biens & sans maisons,

Mercure alloit deuant, qui leur seruoit d'escorte,
D'vn air enueloppé. A la fin paruenus
En ton ost, & voyant tes hommes incognus,
Harenguerent ainsi d'vne douce priere,
Pour amollir les cœurs de la troupe guerriere,
Qui braue en son harnois donnoit d'vne autre part
Asseurance aux prians d'vn paisible regard.
Peuples enfans de Mars, heritiers de la guerre:
Qui courez nostre Asie, ainsi que le tonnerre
Court grondant parmi l'air, & à vos Dieux Gaulois
Appendez pour trofée & nous & nos harnois:
Ne vueillez point souiller, magnanimes gend'armes,
Vos honneurs illustrez par la splendeur des armes,
Au sang vil & couard de nos femmes, qui n'ont
Ny corselets au dos ny morions au front
Pour reuancher leur peau, de nature amusées
A filer leur quenouille, & tourner leurs fusées.
Ou bien si mesprisant les Dieux & les humains,
Viuez ainsi que Loups du meurtre de vos mains,
Tournez le fer trenchant en nos masles poitrines,
Et courtois pardonnez aux meres feminines:
Ou si vous craignez Dieu protecteur de la loy,
Et la Fortune humaine inconstante & sans foy
(Croyans que vos voisins peuuent rauir les vostres,
Ainsi qu'en ce païs vous rauissez les nostres,
Vous contre-iniuriant de pareille façon:)
Rendez-les s'il vous plaist, & prenez leur rançon,
A fin que desormais exemptes du seruage,
Libres en nos maisons facent nostre mesnage,
Et sans plus asseruir le reste de leurs ans,
Aillent faire nos lits, & traiter nos enfans.
Ils parlerent ainsi. Tes guerriers de leur teste

Firent signe aux prians d'accorder leur requeste.
,,Il n'est rien qui tant l'homme ameine à la raison,
,,Que l'art persuasif d'vne douce oraison.
Les vnes par argent retournerent troquées:
Les autres qui s'estoient desia domestiquées
En l'amour des Gaulois, les pensans plus gaillards
Aux combats amoureux que leurs maris vieillars,
S'arresterent au camp, mesprisans leurs Penates,
Licts, enfans & maris, pour suiure les Galates.
Ma femme fut rauie. Ambassadeur alors
I'estois loin du pays, pour rompre les effors
Et l'instante fureur d'vn Martial orage,
Qui desia coniuroit contre nostre riuage.
Si tost qu'à mon retour l'histoire i'entendi,
Le sang gela mon cœur de crainte refroidi:
La honte & le despit me fermerent la bouche,
A terre renuersé comme vne froide souche,
Plourant ma chere espouse, & n'ayant pour confort
Remede en mon malheur quel'espoir de la mort.
En tous lieux que i'allois ou ie l'auois cogneue,
Soit veillante ou dormante, ou soit en robbe, ou nue,
Au iardin, en la chambre, au cabinet segret,
Tout le cœur me creuoit de dueil & de regret.
D'vn pied mal-asseuré mille fois en vne heure
Ie changeois de logis, de place & de demeure:
Mais en vain: car tous lieux me sembloient odieux,
Et tousiours sa beauté me recouroit aux yeux.
En songe toute nuict me reuenoit ma femme,
Et tout cela de doux qui nous chatouille l'ame,
Et dont le souuenir est plaisant au penser
Qu'Amour me fait au cœur cent fois le iour passer.
La face qu'elle auoit quand elle fut rauie,

Tousiours me reuenoit: comme elle poursuiuie
Couroit parmi le temple ambrassant les autels
Et les images saincts des hauts Dieux immortels,
Pasmée, escheuelée, & non plus femme viue,
Et s'eschappant de l'vn, de l'autre est receptiue,
N'ayant autre confort en son peril, sinon
M'appeller: & d'auoir en sa bouche mon nom:
Puis tousiours me sembloit qu'elle me venoit tendre
Ses bras croizez en l'air à fin de la defendre.
Deux fils conceus de nous, germes de nostre chair,
Vray gage d'amitié aux deux parens si cher,
Qui du tout resembloit au portraict de leur mere,
Assis sur mes genoux redoubloient ma misere,
Et de leurs tendres mains touchans mon poil grison,
Me prioient de tirer leur mere de prison.
,,Affection d'enfans de nature est si grande,
,,Qu'elle obtient des parens tout ce qu'elle demande.
Pour recouurer ma femme, ainçois plustost mon cœur,
Sans qui ie viuotois en extreme langueur,
Ie vendis tout mon bien. que m'en seruoit l'vsage,
Quand mon meilleur tresor estoit ailleurs en gage?
Tousiours à chasque pas en ma femme resvant,
Chargé de mon auoir ie mis la voile au vent.
Le vent en ma faueur qui pouppier se resueille,
Me poussa de Milet aux riues de Marseille.
Du lieu de ta demeure aux voisins ie m'enquis,
Mais l'honneur de tes faits par les armes acquis
M'enseigna le chemin: car il n'y auoit trace
Qui n'eust ouy tinter le bruict de ta cuirace.
Entrant en ton palais, d'elle ie fus cogneu:
Puis t'enquerant de moy pourquoy i'estois venu,
Ainsi te respondi. L'affection extresme

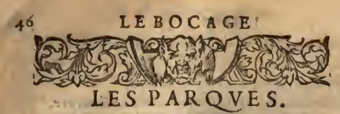
Que ie porte à ma femme, helas! plus qu'à moy-mesme
Les pleurs versez pour elle, & les regrets amers
M'ont fait vendre mon bien & passer tant de mers
Afin de racheter vne si chere chose.
Puis tout soudain du prix auec toy ie compose,
Et le mis en ta main: mais ton cœur genereux,
Plus cent fois de l'honneur que de l'or amoureux,
Forçant ta nation qu'on estime si fiere,
Ne voulut accepter de moy la somme entiere.
Tu mis ceste rançon en quatre lots à part,
Vne quarte à ma femme, & l'autre pour ma part
L'autre pour mes enfans, & l'autre pour toy, Maistre.
Tu me fis vn festin, tu m'assis à ta dextre,
Ie beu dedans ta coupe, & d'vn front adouci
Humainement traité tu m'ostas le souci.
Quand le vin fut versé en l'honneur de Mercure,
Et la Nuict fut venue à la courtine obscure,
Tu me liuras ma femme, & m'en fis approcher,
Puis en vn mesme lict ensemble nous coucher,
Sans plus retenir droit ny pouuoir dessus elle.
Toutefois, ô cruel, ô barbare infidelle,
Apres auoir comme hoste en ton Palais logé,
En ta coupe rebeu, à ta table mangé,
Apres mon or baillé, apres ta foy promise,
Tu l'as deuant mes yeux cruellement occise.
Le Prince qui long temps ce discours entendit,
D'vn magnanime cœur luy contrerespondit.
Citoyen de Milet, estranger & mon hoste,
A fin que hors du cœur l'impression ie t'oste
Qui pourroit à bon droit t'irriter contre moy,
Entens toute l'histoire, & l'emporte chez toy.
Aussi tost que l'Aurore au matin fut venue,

Ta femme toute nuict entre tes bras tenue,
Qui t'appelloit son sang, son cœur, & sõ souci,
Embrassant mes genoux me fit sa plainte ainsi.
„ On ne sçauroit tromper vne douteuse amante.
Elle ayant comme femme vne ame desfiante
Et vn cœur sompçonneux (cela leur est fatal)
Auant qu'il fust venu, coniectura son mal.
Apres que par le fer tu m'as tienne rauie,
Que par terre & par mer tes armes i'ay suyuie
Compagne de ton lict: apres t'auoir aimé,
Apres t'auoir cent fois en te baisant armé,
Baillé ton morion, ta lance & ta Rondache,
Et planté sur ton tymbre vn menaçant pennache:
Puis venu du combat, du trauail ennuyé,
Apres t'auoir cent fois tout le corps essuyé
Salle d'vne poussiere honneste & genereuse,
Et tes playes succé de ma leure amoureuse:
Apres auoir traité de mes mains tes cheuaux,
Tes coursiers compagnons de tes nobles trauaux,
Les nommant par leur nom, qui souloient recognestre
Ma voix encor plustost que celle de leur maistre:
Peux-tu bien maintenant tes delices hair,
Et pour vn peu de gain perfide me trahir?
Hà! ce n'est pas la foy ny la dextre fidelle
Mise en la mienne, helas! quand tremblante & rebelle
I'embrassois les autels de Cerés, appellant
Les Dieux à mon secours contre toy me volant.
A la fin adioustant la priere à l'audace,
Par force & par amour ie t'accorday ma grace,
Pourueu que tu serois d'vne inuincible foy,
Tousiours mon defenseur sans te fascher de moy.
Mais ie voy (desmentant ta promesse heroique)

Qu'autant comme ton cœur ta parole est Gothique.
Pourrois-ie bien souffrir absente de tes yeux
Encore vne autre fois vn seruage enuieux?
Le premier m'estoit doux, & le second en l'ame
Me seroit vne mort dont le penser me pasme.
Tu estois mon pays, mon pere, & mon espous,
Et tous perdus en toy ie les retrouuois tous:
Seul tu estois mon tout, & pour vne parole
Maintenant dans le vent ta promesse s'en-vole.
Ne crains-tu poīt les Dieux? ne crains tu que les bois,
Les rochers entournez de naturels effrois,
Les deserts remparez de longue solitude
Ne content aux passans ta fiere ingratitude?
Tu me deuois tuer quand ta main me rauit,
Et non trahir mon cœur qui forcé te suiuit.
Le mourir de ta main valloit mieux que la vie,
Et rauie en ce poinct ie n'eusse esté rauie.
En tous lieux où le nom des hommes s'entendray,
Plustost par les forests aux loups ie me rendray,
Qu'en leurs meschantes mains, croyant par coniecture
Qu'ils sont tous comme toy de meschante nature.
Or puis que mon malheur ne se peut reuancher
De toy, cruel ingrat, que par le reprocher,
Ie te reprocheray ta semence germée,
Que tu as par amour en mon ventre semée:
Tu deuois pour le moins auant que me chasser,
Souffrir que ton enfant peust ton col embrasser,
Te rebaiser les mains, & t'appeler son pere.
Les larmes de l'enfant eussent sauué la mere.
Baille moy ton poignard pour nous tuer tous deux:
Ie te seray defuncte vn fantosme hideux,
Ie rompray ton sommeil, & contre toy marrie

Ie te ſuiuray touſiours importune Furie,
Te donnant à manger ton fils pour ton repas:
Ainſi doux(me vangeant) me ſera le treſpas.
Que dis-ie? mon amour ne merite vn ſupplice.
Viuons donc à tes pieds pour te faire ſeruice,
Et perdons, mon mary, ce cauſeur effronté,
Qui de tout noſtre bien qu'il auoit apporté,
T'a baillé ſeullement la moitié de la ſomme,
Vray acte de larron, & non pas de preud'homme.
Elle me dit ainſi. Le ſang froid s'aſſembla
Tout au-tour de mon cœur qui ſoudain me troubla
Douteux ſi ie deuois l'enuoyer tout à l'heure
En ces lieux tenebreux où le treſpas demeure:
Ou bien ſi ie deuois mon courroux retarder,
Et te conter le faict à fin de te garder.
I'ay feint ce ſacrifice, & feint de te conduire
Pour immoler ta femme, & auſſi pour te dire
Que vous eſtes deceus de blaſmer les Gaulois,
Vous autres Aſiens, comme peuple ſans lois,
Barbares & cruels, tranſportez par le vice,
Ennemis d'equité, de droict & de iuſtice.
Deſſous la loy eſcripte enſeignez vous viuez,
Et doctes en papier le papier vous ſuiuez:
Nous autres nous n'auons que la Loy naturelle
Eſcrite dans nos cœurs par vne encre eternelle,
Que nous ſuiuons touſiours ſans beſoin d'autre eſcrit,
Comme portans nos loix en noſtre propre eſprit.
Entombe ſi tu veux, ou donne aux chiens ta femme,
Ou la iette en la mer, ou la baille à la flame:
Vn corps tronqué de teſte eſt vn fardeau peſant,
Ne remporte en ta ville vn ſi vilain preſent.
Or quant à la rançon que i'ay receu pour elle,

Et au reste du bien que ta dextre me celle,
Prens tout, ie n'en veux rien, à fin qu'en ton pays
Tu faces au retour tes voisins esbahis,
Leur contant nos vertus: va chercher ta demeure.
A dieu, donne la main, va-t'en à la bonne heure.
HENRY, dont le renom n'est seullement allé
Aux peuples estendus sous le Pole gelé,
Mais de l'Europe entiere a rempli tout l'Espace,
Tu ne tiens seulement en la Gaule la place
Que tenoit ce guerrier, mais aussi l'equité,
Les vertus, les honneurs & la fidelité.
Ie voudrois que ton peuple en armes redoutable
Se monstrast envers toy ou autant equitable
Aussi fidelle & bon que tu luy es bon Roy,
Que tu es envers luy, ou qu'il fust envers toy,
Les guerres tous les ans ne seroyent attendues,
Les villes sous ta main seroyent desia rendues,
Les harnois ne seroyent vn faix à nostre dos,
Et tes sujets viuroyent en paisible repos.
Cependant il te plaist en telle deffiance
Vaincre non par le fer, mais par la patience.
Vy heureux ceste année & cent autres encor,
Et en regnant vieillis autant que fit Nestor,
Et m'estreine, grand Roy, ainsi que ie t'estreine.
Du labeur profitable agreable est la peine.



LES PARQVES.

A LVY MESME.

Les Parques, qui leur chef de chesne couronnerent,
Le iour que tu nacquis, ton corps enuironnerent,
Puis en filant ta vie autour de leur fuseau,
Et perfumant d'odeurs ton lict & ton berceau,
Te chanterent ces vers que les Dieux approuuerent,
Et pour estre gardez au ciel les engrauerent.
Enfant, en qui le ciel renuerse son bon-heur,
Te remplissant autant de vertus & d'honneur
Qu'Hercule en fut remply le iour de sa naissance,
Crois pour te faire vn iour l'ornement de la France.
Crois donc, & deuiens grand, & d'vn bras enfantin
Riant dés le maillot embrasse ton destin.
Comme Alcide qui fut d'vne force indomtee,
Souffrit mille trauaulx soubs son frere Eurystee,
Tu dois dessous le tien mille peines souffrir,
Et d'vn cœur genereux aux batailles t'offrir,
Et faire craqueter dés ta ieunesse tendre,
Le harnois sur ton dos pour son sceptre desendre.
Nous voyons la Charente, & les bords d'alentour
Desia rougir de sang, & l'air de Moncontour
S'infecter de corps morts, & ses plaines semees
D'os porter à regret les mutines armees.
Desia nous te voyons au milieu des trauaux,
Renuerser à tes pieds cheualiers & cheuaux,
Et pendre sur ton front pour eternelle gloire

L'honneur & le bon-heur, la force & la victoire.
C'est lors que tu rendras aux François leurs autels,
Et les temples sacrez de leurs saincts immortels
Que la main Huguenote aura ruez par terre.
Mais cõme on void les Pins foudroyez du tonnerre,
Tu foudroiras leur camp infidelle & felon,
Ainsi que Brenne fut par les traicts d'Apollon.
Pour rendre sa vertu dauantage honoree,
Hercule alla courir la terre Hyperboree:
Et tu dois commander en ceste part, où droict
Le Pole Boreal roidist tousiours de froit.
De là passant Vienne, & le fleuue qui baigne
D'vn cours large& profõd la plus haute Allemaigne,
Tu voiras l'Italie, & Venise en la mer,
Qui ne veult d'autres murs que de flots s'enfermer:
Et trauersant le Pò, tu dois voir dans les nues
Les rempars monstrueux des grands Alpes chenues,
Dont les cheueux tousiours de neige sont vestus,
Et les pieds de torrents rauagez & batus.
Puis tu voiras la terre, applaudi de la race
De tes peuples François: si qu'il n'y aura place,
Chemin ni carrefour, qui en te benissant
N'aille de ieux, de ioye & de bruit fremissant.
Par les temples sacrez, sainctes maisons des villes,
Les ieunes & les vieux, les meres & les filles
D'vn long ordre en chantant, soit de nuict, soit de iour
Rendront graces à Dieu pour ton heureux retour.
Lyon doit le premier reuoir ton sainct visage,
Et son fleuue sauter de ioye en son riuage.
Apres que la vertu, qui suit ta Maiesté,
Aura dessous tes pieds ton ennemy domté,
Et la longueur du temps ioincte à l'experience

T'auront appris de vaincre auec la patience,
Par elle te faisant des Monstres le vainqueur.
Esleue apres au ciel le courage & le cœur:
Estime tes suiets, corrige ta Iustice:
Fay que les armes soient des Nobles l'exercice:
Honore la science, honore les guerriers:
Les vieillards au conseil soient tousiours les premiers,
Reuere leur vieillesse, & tes peres les nomme.
Puis venu par vieillesse en l'âge où se consomme
La vie & la chaleur, tu monteras aux cieux,
Et boiras du Nectar à la table des Dieux,
Comme le preux Hercule, espousant la Ieunesse,
Et Castor & Pollux, Deitez que la Grece
Mist au ciel, & leur nom sema par l'Vniuers,
Tant vallent les vertus, les Muses & les vers.
Ainsi pres de ton lict les trois Parques parlerent,
Et baisans ton berceau dedans l'air s'en-volerent.

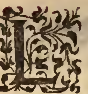
DIALOGVE





DIALOGVE ENTRE LES MVSES DESLOGEES, & Ronsard.

A LVY-MESME.



Euant les yeux au ciel & contemplant les nues,
I'auisay l'autre iour vne troupe de Grues,
Qui d'vn ordre arrengé & d'vn vol (bien serré
Representoient en l'air vn bataillon carré,
D'auirons emplumez & de roides secousses,
Cherchans en autre part autres terres plus douces,
Où tousiours le Soleil du rayon de ses yeux
Rend la terre plus grasse & les champs plus ioyeux.
Ces oiseaux rebatans les plaines rencontrées
De l'air, à grands coups d'aile alloient en leurs cõtrées
Quittans nostre pais & nos froides saisons,
Pour refaire leur race & reuoir leurs maisons.
Les regardant voler, ie disois en moy-mesme:
Ie voudrois bien, oiseaux, pouuoir faire de mesme:
Et voir de ma maison la flam e voltiger
Desur ma cheminée, & iamais n'en bouger,
Maintenant que ie porte iniurié par l'age,
Mes cheueux aussi gris comme est vostre plumage.
Adieu peuples ailez, hostes Strymoniens,

Tant la garbe de Prince au visage il auoit.
Tout furieux d'esprit ie marchay vers la bande,
Ie luy baise la main, puis ainsi luy demande
(Car l'ardeur me poussoit de son mal consoler,
M'enquerir de son nom, & de l'ouyr parler.)

Ronsard.

Quel est vostre pays, vostre nom, & la ville
Qui se vante de vous? L'vne la plus habille
De la bande respond.

Muses.

Si tu-as iamais veu
Ce dieu qui de son char tout rayonné de feu
Brise l'air en grondant, tu-as veu nostre pere:
Grece est nostre pais, Memoire est nostre mere.
Au temps que les mortels craignoient les Deitez,
Ils bastirent pour nous & temples & citez:
Montaignes & rochers, & fontaines, & prées,
Et grottes & forests nous furent consacrées.
Nostre mestier estoit d'honorer les grands Rois,
De rendre venerable & le peuple & les lois,
Faire que la vertu du monde fust aimée:
Et forcer le trespas par longue renommée:
D'vne flame diuine allumer les esprits,
Auoir d'vn cœur hautin le vulgaire à mespris,
Ne priser que l'honneur & la gloire cherchée,
Et tousiours dans le Ciel auoir l'ame attachée.
Nous eusmes autrefois des habits precieux,
Mais le barbare Turc de tout victorieux,
Ayant vaincu l'Asie & l'Afrique, & d'Europe
La meilleure parti' a chassé nostre trope
De la Grece natale, & fuyant ses prisons
Errons, comme tu vois, sans biens & sans maisons,

Où le pied nous conduit, pour voir si sans excuses
Les peuples & les Rois auront pitié des Muses.

Ronsard.

Des Muses? di-ie lors. Estes vous celles-là
Que iadis Helicon les neuf Sœurs appella?
Que Cyrrhe & que Phocide auouoiët leurs maistresses?
Des vers & des chansons les sçauantes Déesses?
Vous regardant marcher nuds pieds & mal-enpoinct,
I'ay le cœur de merueille & de frayeur espoint,
Et me repens d'auoir vostre danse suiuie,
Vsant à vos mestiers le meilleur de ma vie.
Ie pensois qu'Amalthée eust mis entre vos mains
L'abondance, & l'argent, l'autre ame des humains:
Maintenant ie cognois, vous voyant affamées,
Qu'en esprit vous paissez seulement de fumées,
Et d'vn titre venteux antiquaire & moisi,
Que pour vn bien solide en vain auez choisi.
Pour suiure vos fureurs miserables nous sommes.
Certes vous resemblez aux pauures Gentils-hommes:
Lors que tout est vendu, leuans la teste aux cieux,
N'ont plus autre recours qu'à vanter leurs ayeulx.
Que vous sert Iupiter dont vous estes les filles?
Que seruent vos chansons, vos Temples & vos villes?
Ce n'est qu'vne parade, vn honneur contrefaict,
Riche de fantasie, & non pas en effect.
Vertu, tu m'as trompé, te pensant quelque chose.
Ie cognois maintenant que le malheur dispose
De toy qui n'es que vent, puisque tu n'as pouuoir
De conseruer les tiens qui errent sans auoir
Ny faueurs ny amis, vagabons d'heure en heure
Sans feu, sans lieu, sans bien, sans place, ny demeure.

Muſes.

Hà que tu es ingrat de nous blaſmer ainſi!
Que fuſſes-tu ſans nous, qu'vn eſprit endurcy,
Conſumant, caſanier, le plus beau de ton age
En ta pauure maiſon, ou dans vn froid vilage,
Incogneu d'vn chacun? où t'ayant abreuué
De Nectar, & l'eſprit dans le Ciel eſleué,
T'auons faict deſireux d'honneur & de louanges,
Et ſemé ton renom par les terres eſtranges,
De tes Rois eſtimé, de ton peuple chery,
Ainſi que noſtre enfant en noſtre ſein nourry.
Dieu punit les ingrats: à tous coups que la foudre
Trebuchera de l'air, tu auras peur qu'en poudre
Tu ne ſentes ton corps & ta teſte briſer
Pour la punition d'ainſi nous meſpriſer.
Pource adiouſte creance à qui bien te conſeille:
Ayde nous maintenant, & nous rens la pareille.

Ronſard.

Que voulez vous de moy? L'vne des Sœurs alors
Qui la bande paſſoit de la moitié du corps,
Me contre-reſpondit.

Muſes.

Nous auons ouy dire
Que le Prince qui tient maintenant voſtre Empire,
Et qui d'vn double Sceptre honore ſa grandeur,
Eſt deſſus tous les Roys des lettres amateur,
Careſſe les ſçauans, & des liures fait conte,
Eſtimant l'ignorance eſtre vne grande honte:
Dy luy de noſtre part qu'il luy plaiſe changer
En mieux noſtre fortune, & nous donne à loger.

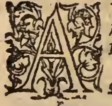
Ronſard.

Vous m'impoſez au dos vne charge inegale:

I'ay peu de cognoiſſance à ſa grandeur royale,
C'eſt vn Prince qui n'aime vn vulgaire propos,
Et qui ne veut ſouffrir qu'on trouble ſon repos,
Empeſché tous les iours aux choſes d'importance,
Souſtenant preſque ſeul tout le faix de ſa France,
Meditant comme il doit ſon peuple gouuerner,
Et faire deſſous luy l'âge d'or retourner,
Honorer les Vertus & chaſtier le vice,
Defenſeur de la Loy, protecteur de Iuſtice.
Ie n'oze l'aborder, ie crains ſa Maieſté,
Tant ie ſuis ebloüy des raiz de ſa clairté:
Pource cherchez ailleurs vn autre qui vous meine,
Adieu troupe ſçauante, adieu belle Neuuaine.
Prince qui nous ſeruez de phare & de flambeau,
Ne laiſſez point errer ſans logis ce troupeau,
Troupeau de ſang illuſtre & d'ancienne race,
Pauure, mais de bon cœur, digne de voſtre grace.
Iupiter le conceut lequel vous a conceu.
Ainſi de meſme pere enſemble auez receu
L'eſtre & l'affinité: Vous comme le plus riche,
A vos pauures parens ne deuez eſtre chiche.



AV ROY CHARLES IX.



V grand Hercule animé de courage
Vous ressemblez : il auoit son lignage
Du fils de Rhee, & le vostre est d'vn Roy,
Qui comme vn Dieu tient la Frãce sous soy.
Dés le berceau de sa main enfantine
Il estouffa la race serpentine:
Vous dés l'enfance à la mort auez mis
La plus grand' part de vos fiers ennemis.
Vn puissant Roy contraignoit sa prouesse:
Necessité, qui est grande Deesse,
Vous a contraint : il eut pour son confort
Vn ieune frere, & vous Prince tresfort,
En auez deux qui donnent esperance
D'estre sous vous les lumieres de France.
Hercule auoit pour habit le plus beau
Le rude cuyr de l'effroiable peau
D'vn grand Lion, monstrant par vn tel signe
Qu'vn riche habit des Princes n'est pas digne,
Mais la vertu, qui iamais ne se pert,
Et qui de robbe en tout âge leur sert.
Vous comme luy, bien que soyez grand Prince,
Et riche Roy de si grande prouince,
Ayant vertu pour vostre habillement,
Allez tousiours accoustré simplement,
Blasmant l'orgueil des grands Rois d'Assyrie,
Qui tous chargez de riche orfeuerie

D'argent & d'or, demy-Dieux se monstroient
Enflez de pompe à ceux qu'ils rencontroient,
Faisans estat de robbe somptueuse,
Et non d'auoir vne ame vertueuse:
Ainsi masquez reluisoient pardeuant,
Mais audedans ce n'estoit que du vent.
Or cest Hercule à tous labeurs adextre
Vne massue auoit dedans la dextre,
Dont il frappoit les hommes deprauez:
Dedans la main le Sceptre vous auez
Dont vous domtez l'impudente malice,
Gouuernant tout d'vne egale police.
Hercule alloit la terre tournoyant,
De tous costez les Monstres guerroyant:
Et vous tournez vostre royaume, Sire,
Pour sainctement nettoyer vostre Empire
De tout erreur & des Monstres qui vont
Sans plus auoir la honte sur le front.
Hercule aimoit & l'arc & les sagettes:
Pour passe-temps si bon archer vous estes,
Et si certain, que le trait eslancé
Frappe le but par vos yeux menacé.
Sa sœur Pallas Déesse forte & sage
Le conduisoit bien-heurant son voyage:
Et vous auez vostre mere qui fait
Vostre voyage heureusement parfait.
Apres sa mort Hercule magnanime
Au ciel monta de soy-mesme victime,
Estant purgé sur le mont OEtéen:
Vous despouillé du manteau terréen
Irez au ciel à la gloire eternelle.
Et c'est pourquoy, Sire, ie vous appelle

Nostre Herculin, qui serez vne fois
Par vos vertus l'Hercule des François:
Car c'est à vous à qui le Ciel ordonne
Du monde entier le Sceptre & la Couronne.
Ainsi de vous l'a promis le Destin
Inexorable, au fuseau aimantin,
Dur, aceré, d'inuincible puissance:
C'est que seriez en vostre adolescence,
Estant bien ieune orphelin demeuré,
Vn peu troublé: car rien n'est asseuré.
Mais aussi tost que la blonde ieunesse
Aura doré d'vne toison espesse
Vostre menton, & qu'aux guerres dispos
Le fort harnois bruira sur vostre dos,
Branlant au poing le hampe d'vne hache,
Et remuant les crestes du panache
D'vn morion reluisant tout ainsi
Qu'vn beau Soleil de flames esclarci,
Irez vainqueur des Prouinces loingtaines,
Où conduisant vos batailles certaines,
Et vos soldats sous le fer fremissans,
Et vos cheuaux au combat hannissans,
Le lis François planterez sur la riue
Où du Soleil le chariot arriue,
Quand vers le soir lassé de ses trauaux
Dans l'Ocean abreuue ses cheuaux
Fumans, suans, & souflans des narines
Le iour tombé dans les ondes marines,
Et sur le bord où il sort hors de l'eau
Frais, gaillard, ieune, ainsi qu'vn iouuenceau
Qui pour l'amour de sa belle guerriere
Monte à cheual & passe vne carriere,

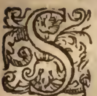
En ces deux mers le Ciel fera lauer
De vos harnois les poudres, & grauer
Du bout tranchant de vostre forte lance
Le nom sacré de Charles & de France,
Et de Henry, & de tous vos ayeũx
Qui sont au Ciel à la table des Dieux.
Or ce Destin qui tel bien vous desire,
N'a seulement designé vostre Empire,
Faicts vertueux, triomphes de bon-heur,
Villes, chasteaux, dont vous serez Seigneur,
Terres & mers: mais il a d'auantage
Depeint vos mœurs, vos yeux, vostre visage,
Et vostre taille, à fin qu'estant venu
Fussiez de tous par vos signes cogneu:
Et pour remarque il a bien voulu mettre
De vostre nom la capitale lettre,
Vn C. fatal, lettre qui par neuf fois
A commencé le beau nom de nos Rois.
Ce Roy qui doit (ce dit la Destinée)
Tenir sous soy la terre dominée,
Aura le teint comme entre noir & blond,
Palle-vermeil, le visage vn peu long,
Les yeux chastains, la taille droitte & belle,
Posé maintien, la grace naturelle,
Vne voix douce, vn parler sage & pront,
Belle la gréue, & la main & le front,
Ayant au corps vne ame genereuse,
Et la ieunesse actiue & rigoureuse.
Au reste humain, non trompeur, non moqueur,
Non renfrongné, non remply de bas cœur,
Non abuseur, non controuueur de ruses,
Et par-sur tout grand hostelier des Muses:

Qui de la main en laquelle il aura
L'estoc sanglant en sa tente escrira,
Comme vn Cesar des liures dont la gloire
Des ans vainqueurs combatront la victoire,
Portant au front deux replis de Laurier,
Pour estre ensemble & sçauant & guerrier:
Car pour bien faire il faut qu'vn Roy se serue
De l'vne & l'autre excellente Minerue.
Or en voyant tous ces signes en vous,
Ie suis certain (ainsi le croyons tous)
Qu'estes ce Roy de qui la Parque sage
A tant rendu par escrit tesmoignage,
Vous ordonnant tout ce grand Vniuers:
Et c'est pourquoy ie vous offre mes vers
Auec l'ouurier qui bouillonne d'enuie
D'vser pour vous ses plumes & sa vie.
Doncq aussi tost que la viue vertu
Vous armera du fort glaiue pointu,
Et qu'on oyra pour l'honneur de vos Gaules
Le corselet sonner sur vos espaules,
Ayant la fleur de la ieunesse attaint,
Des ennemis comme vne foudre craint:
Allez combatre, allez à la bonne heure
Conquerir tout sous fortune meilleure,
Et fait vainqueur r'apportez à foison
Mille Lauriers dedans vostre maison:
Moy plus armé de plumes que d'espée,
Suiuray du camp la victoire trempée
Au sang vaincu. Si quelque Cheualier
Fait vn beau coup entourné d'vn millier
Des ennemis, ie feray sous ma plume
Sonner son coup comme vn fer sur l'enclume,

Oyez mes vœux : il seroit bien saison
Qu'eussiez esgard à mon cheueul grison,
Sur qui desia l'autonnale tempeste
A fait gresler quarante ans sur la teste.
Bien tost semblable au bon cheual guerrier
Qui souloit estre au combat le premier,
Et tout couuert d'vne belle poussiere
Gaingnoit vainqueur le pris de la carriere
Le chef orné de roses, maintenant
Languit poussif à l'estable prenant
Sans nul soucy de fleurs ny de bataille
Le peu de foin que son maistre luy baille.
Doncq' s'il vous plaist, Sire, n'attendez plus
Que ie sois vieil, impotent & perclus,
Fascheux, hargneux, ayant l'ame estourdie,
Et tout le corps, de longue maladie.
Mais or que i'ay tout l'esprit vigoureux,
Le genou fort & le sang genereux,
Commandez moy, & m'aimez tout ensemble,
Et m'honorez : ces trois poincts (ce me semble)
Font le Poete heureux & glorieux,
Le font gaillard, le poussent iusqu'aux cieux.
Car sans honneur la Muse consommée
De long trauail s'allambique en fumée,
Et l'escriuain qui n'a le plus souuent
Qu'vne promesse aussi froide que vent,
Deuient poussif & restif à l'ouurage.
Le seul honneur luy hausse le courage
Quand il se void d'vn Prince bien traité,
Comme ie suis de vostre Maiesté.



A LVY-MESME.



I les souhaits des hommes auoient lieu,
Et si les miens estoient ouys de Dieu,
Ie luy ferois vne requeste, Sire,
De vous dõner nõ vn meilleur Empire,
Non plus de grace ou plus grãde beauté
Non plus de force ou plus de Royauté,
Ou plus d'honneur pour illustrer vostre áge,
Mais vous donner six bons ans d'auantage.
D'où vient cela qu'au retour des beaux mois
On void les fleurs, les herbes & les bois
Croistre soudain, & les Rois de la terre,
Qui dessous Dieu ont le second tonnerre,
Qui doiuent tant de Prouinces tenir,
Mettre en croissant si long temps à venir?
Alors qu'vn Prince a pleine cognoissance
De ses suiects, il n'a plus de puissance.
Quand Iupiter dedans Crete habitoit,
Et qu'Amalthée en l'antre l'allaitoit,
Et que petit auecque sa compagne
Ne de rampoit sur Ide la montaigne,
Il n'estoit craint, bien que sa maiesté
Desia monstrast mainte viue clairté.
Mais aussi tost qu'il dressa le trophée
Du fort Briare & du geant Typhée,
Et qu'il eut mis la foudre entre ses mains,
Lors il fut craint des Dieux & des humains.
Charles, c'est vous à qui le Destin donne

Non seulement la superbe Couronne
Que vos ayeux desur le chef portoient,
Et de leur bruit les peuples surmontoient:
Le ciel amy de vos vertus appelle
Vostre ieunesse à victoire plus belle.
Incontinent que vostre beau menton
Sera doré d'vn iaunissant cotton,
Comme Alexandre aurez l'ame animée
Du chaud desir de conduire vne armée
Outre l'Europe, & d'assauts vehemens,
Oster le Sceptre aux puissans Ottomans
Qui sous leurs mains, par armes ont saisie
Tout le meilleur d'Europe & de l'Asie,
Lesquels hardis d'hommes & de vaisseaux
Ont d'auirons ia couuertes les eaux
Qu'on void flotter dessus la mer Tyrrhene:
Ont ia campé leurs soldats sur l'arene
De la Sicile & de Calabre, afin
Que nostre loy par le Turc prenne fin:
S'il ne vous plaist d'vn valeureux courage
Vostre puissance opposer à leur rage.
Et bien qu'ils soient hautains & glorieux
De tant de Rois les Rois victorieux,
Et que d'enflure ils ay'nt l'ame grossie,
Si craignent-ils pourtant la Prophetie.
C'est qu'vn grand Roy da France doit vn iour,
En les dontant & chassant du seiour
Que Constantin esleut pour sa demeure,
Rompre leur Sceptre, & d'vne foy meilleure
Gaigner les cœurs des peuples Asiens,
De Circoncis en faire des Chrestiens,
François d'habits, de meurs, & de langage,

Ie me promects par signe & par presage
Et par augure & par sort, que c'est vous
Qui les deux abbatre à vos genous,
Et que vous seul en aurez la victoire,
Et de Mahom effacerez la gloire.
I'enten desia vos soldats fremissans,
Et les cheuaux sautans & hannissans
Dessous le faix de voz braues gend'armes:
Ie voy l'esclair du bel acier des armes
Sous le Soleil s'esclater iusqu'aux cieux:
Ie voy vostre Ost conduit par les bons Dieux,
Sans que la peine ou la peur le surmonte,
Desia campé sur le bord d'Hellesponte.
Courage Prince, encor n'estes-vous pas
Le premier Roy de France qui les pas
Aura planté sur la terre Payenne
Pour le soustien de nostre foy Chrestienne.
Vn Roy Louis endossé du harnois
Y a dressé les honneurs des François.
Ce Godefroy ieune Duc de Lorraine,
D'hommes croisez couurit toute leur plaine,
Print Cormoran le grand Gean, & fit
Si vaillamment qu'apres il desconfit
Tous les payens par la gent baptisée:
Cassa leur sceptre, & leur gloire brisée
Dessous ses pieds en triumphe foulla,
Et combatant se fit Seigneur delà.
Vous plus grand Roy deuez bien vous promettre
Les faicts qu'vn duc à fin a bien sceu mettre,
Pauure de biens, & riche de bon-heur,
Qui par vertu s'acquit si grand honneur.
Là vous voirrez tant de villes hautaines,

Fieres du nom de ces vieux Capitaines,
Alexandrie, Antioche, & aussi
Celle qui riche esleue le sourci
Du nom d'Auguste, & celle qui la gloire
Retient encor d'vne heureuse victoire.
Là vous voirrez mille peuples diuers
D'habits, de mœurs, de langage, couuerts
L'vn de Laurier, l'autre vestu d'hyerre
Vous saluer le Seigneur de leur terre,
Et remarquans en vous cent Deitez,
Vous presenter leurs cœurs & leurs citez.
De l'autre part la Grece qui est telle
Qu'onque en beauté terre ne fut plus belle,
Qui a conceu tant de peuples guerriers,
Et tant de fronts couronnez de Lauriers,
Mere des Arts, des Philosophes mere,
Dont l'ame viue ingenieuse & clere
Abandonna la terre (pesant lieu)
Et d'vn grand cœur s'en-vollant iusqu'à Dieu,
Le voulut voir, le cognoistre & l'apprendre:
Puis se laissant par les Astres descendre,
Leur fit des noms, & cognut leur vertu,
Vid le Soleil de flames reuestu,
D'argent moiteux vid la Lune accoustrée,
Et son char brun qui conduit la Serée:
Cognut leurs tours, distances & retours,
Cognut les ans, les heures & les iours:
Sceut le Destin, & ce qu'on dit Fortune:
Cognut le haut & le bas de la Lune,
L'vn immortel, l'autre amy du trespas:
Sceut la raison pourquoy tombent çà bas
Flames, esclairs, & foudres, & tonnerres:

Cognut de l'air les acords & les guerres:
Cognut la pluye & la neige & le vent.
Puis tels secrets hautement escriuant
De main en main les fit à l'homme apprendre,
Et tout le ciel en terre fit descendre,
Ne laissant rien en la voute des cieux
Dont son labeur ne fust victorieux.
Bref ceste Grece, œil du monde habitable,
Qui n'eut iamais ny n'aura de semblable,
Demande, helas! vostre bras tres-Chrestien,
Pour de son col desserrer le lien,
Lien Barbare impitoiable & rude,
Qui tout son corps geinne de seruitude
Sous ce grand Turc, qui presque de l'esprit
Du peuple Grec a chassé Iesus-Christ,
Et luy pillant ses enfans & ses villes
Le rend esclaue à choses tres-seruiles.
Or si la Foy vous esmeut à pitié,
Si aux captifs portez quelque amitié,
Vous deuez, Sire, armer vos mains fidelles
Pour rachepter tant d'ames immortelles
Qui sous Mahom s'en vont desia perir,
S'il ne vous plaist bien tost les secourir.
Ah! si ie puis iusqu'à tel âge viure
Que vos combats ma plume puisse suiure,
Tout au milieu de vos assauts diuers,
Fifres, tabours, ie chanteray mes vers
A l'enuy d'eux, si bien qu'on pourra dire
Que vos canons feront place à ma Lyre.
Alors d'Aurat qu'Apollon a nourry,
Belleau des Sœurs le nourrisson chery,
Ne me vaincront, non pas Apollon mesme:

Car plein d'ardeur & d'vne enuie extreme
De bien chanter comme tout furieux
Voſtre beau nom i'enuoiray iuſqu'aux Dieux:
Tandis la paix en voz terres floriſſe:
La paix le peuple & les Princes nourriſſe:
Floriſſe auſſi la iuſtice & les lois
Iuſques au iour que le puiſſant harnois
Pour le ſouſtien de vos fertiles Gaules,
Face vn grand bruict ſur vos ieunes eſpaules:
Et que tenant les armes en la main
Soyez l'honneur de tout le genre humain,
Faiſant marcher deuant vous la iuſtice,
Pour corriger les meſchans & le vice.
Lors voſtre Sceptre opulent & puiſſant
De iour en iour ſe voirra floriſſant,
Et ſerez dit comme le bon Auguſte,
Non pas vn Roy, mais vn pere tres-iuſte.



A TRES-HAVTE ET TRES-ILLVSTRE ET TRES-vertueuſe Princeſſe, Elizabeth, Royne d'Angleterre.

MON cœur eſmeu de merueilles ſe ſerre
Voyant venir vn Frãcois d'Angleterre,
Lors qu'il diſcourt combien voſtre beauté
Donne de luſtre à voſtre Royauté.
Alors ie dy, ſi ceſte Royne Angloiſe
Eſt en beauté pareille à l'Eſcoſſoiſe,
On void enſemble en lumiere pareils
Dedans vne Iſle eſclairer deux Soleils.
Ou bien on void deux flames eſclairantes
De meſme feu, mais de ſort differantes.
On dit qu'au temps que les dieux viſitoient
La bonne terre, & les peuples hantoient,
Que l'Iſle voſtre alloit libre ſur l'onde,
Comme Delos errante & vagabonde,
Et que ſon pied par vn nouueau deſtin
N'eſtoit ſerré d'vn lien aimantin,
Mais ſans tenir à nulle chaiſne dure
Flot deſur flot erroit à l'auanture.
Souuentefois le nocher Hirlandois
L'a rencontree au riuage Flandrois
Pres de ſa nef ſur la vague eſleuee,
Puis au retour bien loin l'a retrouuee.

Aucunefois ſautant comme vn mouton
S'alloit iouer au riuage Breton,
Puis en flottant où ſon pied luy commande,
Se blanchiſſoit de l'eſcume Normande.
Aucunefois s'en-venoit balloyer
Le flot qui vient à Boulongne ondoyer,
Puis tout ſoudain ſauteloit à la riue
Où l'Ocean à Graueline arriue:
Puis alloit voir les Orcades, apres
D'vn long chemin retournoit vers Calais.
Vn iour eſtant vers Calais arreſtée,
Voicy venir le Dieu marin Protée,
Qui de ſon gré vagabond s'abſentoit
Bien loin d'Egypte où Prophete habitoit,
Ayant laiſſé ſa demeure fertille
Trop irrité contre ſa propre fille,
Qui par preſent l'auoit mis dans les lacz
(Comme il dormoit) du Prince Menelas.
Or il auoit par vn long nauigage
Deſia paſſé d'Hercule le bornage,
Touché Marſeille, & ia voyoit la mer
Contre les bords de Gaſcongne eſcumer:
Deſia plus bas à la riue voiſine
Voyoit flotter la vague Poiteuine,
Suiuant touſiours en nouant plus auant
Le flot qui va la Bretagne lauant.
Comme il eſtoit à la riue qui baigne
Le port Icin d'vne ondeuſe campaigne,
Il veit voſtre Iſle, & ſi toſt qu'il la veit
Flottant ſur l'eau, ſa beauté le rauit.
Lors abaiſſant contre la mer ſa teſte
Feit à Neptune vne telle requeſte.

Pere Neptune, à qui le flot chenu,
Tiers lot du monde, en partage est venu,
Lors que vous trois, Saturnien lignage,
De ce grand Tout diuisiez l'heritage,
Aux autres Dieux ne laissans rien sinon
Que la frayeur de vostre sacré nom:
O Pousse-terre, Embrasse-terre, ô Pere
Dont le sourcy la marine tempere,
Si de ton sang Prince ie suis sorty,
Et que vers toy ma Mere n'ait menty,
Donne à ma peine vne pause meilleure,
Et me permets ceste Isle pour demeure.
A peine eut dit que Neptune l'ouyt,
Et de la voix de son fils s'esiouyt:
Puis fendant l'eau de son eschine blue
Mit sur la mer sa teste cheuelue,
Et luy respond: Ce n'est pas toy mon fils
Qu'on doit nier, à qui pere ie fis
Don des troupeaux qui ronflent sur l'arene
Dormans aux bords d'Egypte & de Palene:
Entre en ceste Isle, & en don la reçoy,
Qui est, mon fils, assez riche pour toy.
Disant ainsi de toute la puissance
De son Trident frappa le bord de France,
Et tellement son bras il estendit,
Qu'en le frappant en deux parts le fendit:
Puis desliant de la racine entorse
Le fondement, le pousse à toute force
Et le tirant en arrache vn morceau
Qu'il fist rouller bond à bond desur l'eau
Iusques à l'Isle, & les vnist ensemble:
Comme vn maçon qui de sa chaux assemble

Pierre à la pierre, & à coups de marteau
De deux rochers ne fait qu'vn seul château.
Puis en plongeant dessous l'Isle qui erre
Encor' sous l'eau, la lia contre terre
D'vn estroit nœud, comme vn Tisseran fait
Quand en ouurant sa trame se desfait:
Adonc il prend des deux trames ensemble
Les bouts rompus, & d'vn nœud les assemble,
Fil contre fil, puis d'vn filet entier
Ourdist parfaicte vne toile au mestier.
Adonc Proté ioyeux en son courage
D'vn tel present gaigne le bord à nage:
Baiza la riue, & la terre accolla,
Puis vray Prophete à l'Isle ainsi parla.
Isle qui fus solitaire & deserte,
D'aspres buissons & d'espines couuerte,
Haute maison des Sangliers escumeux,
Et des grands Cerfs au large front rameux
Qui n'eux iamais la poitrine ferue
Du soc aigu de la croche charue,
Vn temps viendra (& le voici venir)
Qu'on te doit voir triomphante tenir
Le premier rang entre toutes les Isles
Qui sont en biens & en peup les fertiles.
Et quand Neptun de la mer gouuerneur
Appellera les Isles par honneur,
Tu marcheras deuant l'Isle de Crete,
Bien qu'elle soit la nourrice secrete
De Iupiter: & marcheras aussi
Deuant Samos de Iunon le souci,
Et deuant Rhode ingenieuse encore
Que le Soleil sur toutes elle adore.

Loin te suiuant les Orcades viendront
Apres ta queue, & seruantes tiendront
Rang apres toy, estant Princesse telle,
Que de ton sein à la large mamelle
Allaicteras mille vaillans Artus,
Grands Rois armez de fer & de vertus:
Du sang Tyran les mains auront trempées,
Et des grands coups de leurs grandes espées,
En combattant pour l'honneur de l'Amour
Feront sonner les forests d'alentour.
De tels guerriers courra par tout le monde
L'honneur fameux & de leur Table ronde,
Grands Palladins de prouesse animez,
Qui aux combats armez & desarmez
Pour le secours des paures Damoiselles
Hardis feront des emprises si belles
Que le vieil temps n'en sera le vainqueur,
Tant vaut l'Amour espris en vn bon cœur.
De là viendront les Preux & les Gendarmes,
De là viendront les escolles des armes,
Combats, assauts, barrieres, & tournois,
Et de briser le fer sur le harnois.
Entre ces Preux doit regner vn Prophete,
Que vif & sain vne femme parfaicte
En art magiq' enfermera dedans
Vn froid tombeau pour y finer ses ans.
En ce tombeau l'ame sera viuante,
Et dedans l'ame vne voix resonnante
Entre les os, qui dira les destins
Et les dangers aux nobles Palladins,
Oyant l'oracle en mainte & mainte sorte
De la despouille ensemble viue & morte.

De tous

De tous les Dieux tu seras en honneur:
Mesmes Iunon respandra le bon-heur
Dessus tes champs de sa mammelle pleine:
Vn seul Bacchus doit se bouffer de haine
Contre ton Isle, & comme à tes voisins
N'enrichira tes coutaux de raisins.
Mais quelque iour Ceres la vagabonde
Ayant tourné les quatre parts du monde,
Cherchant sa fille au trauers des humains,
Tenant deux Pins allumez en ces mains
Doit arriuer lassée à ton riuage,
Qui pour du vin te doit faire vn breuuage
Non corrosif ny violent ny fort,
Trouble-cerueau, ministre de la mort,
Mais innocent à la prouince Angloise:
Et de Ceres sera nommé Ceruoise,
Qui se pourra si gracieux trouuer
Que tes voisins s'en voudront abreuuer.
Bien tost verras ta terre fructueuse
Estre en Palais superbe & somptueuse,
Et en citez & en ports spatieux,
Dont les sommets voisineront les cieux.
Alors Ceres d'Amalthé la compaigne,
Fera iaunir de froment ta campaigne,
Et tous tes champs auront le ventre plein,
De mines d'or & d'argent & d'estain,
Qu'au plus profond de tes plus riches veines
Le grand troupeau des Nymphes souterraines
Iront cherchant, choisissant, affinant,
Lauant, cuisant, & d'vn marteau sonnant
Desur l'enclume à la fournaise neuue
Feront d'argent ondoyer vn gand fleuue

Qui doit seruir de monnoye à chacun:
Car à chacun l'argent sera commun.
D'autre costé le long de tes riuages,
Entre les fleurs au milieu des herbages,
Ou sur les monts aux verdoyans coupeaux,
Verras errer mille & mille troupeaux
Blancs comme laict, dont la Lune amoureuse
De leurs toisons seroit bien desireuse:
Car comme on dit, la Lune eut le cœur pris
D'vne toison blanche de riche pris.
Ainsi qu'on void desur l'arene blonde
De la grand mer, vne onde suiure vne onde,
Puis sur vne autre vne autre s'esleuer:
Ainsi verras à l'estable arriuer
Deuers le soir ou à midy soubs l'ombre,
De grands troupeaux vne foulle sans nombre,
L'vn apres l'autre, & marchant en auant
D'vn ordre espais iront s'entre-suiuant
Troupe sur troupe emplissant les estables.
Les vns seront d'âge & de poil samblables,
Les vns cornus, & les autres laineus,
Dont les toisons crespes de mille nœuds
Perdans par art leur premiere nature
Se changeront en diuerse teinture,
Que les grands Rois tourneront en habits
Ornez du don de tes riches brebis.
Bien tost verra la Tamise superbe
Maint Cygne blanc, les hostes de son herbe,
Chantant en l'air d'vn son melodieux,
Tourner ses bords, & resiouyr les cieux,
Oiseaux sacrez à Phebus pour predire
Que les neuf Sœurs, & l'autheur de la Lyre,

Changeant la Grece, y feront quelque iour
Comme en Parnase vn desiré seiour,
Pour enuoyer aux nations estranges
Des Roys Anglois les fameuses louanges.
Puis se tournant deuers le pied mangé
D'vn chesne creux, aduise vn camp logé
De blonds fourmis, qui dedans leur tasniere
Brilloient counerts de paille & de fougere.
Change, Neptune, en peuple (ce dit-il)
Tout ce monceau diligent & subtil
A trauailler, & à mettre en reserue
D'vn prudent soin le bien qui nous conserue,
Pour estre actifs & soigneux tout ainsi
Qu'est le fourmy au labeur endurcy.
A peine eut dit, que le chesne remue
Sans aucun vent sa perruque menue,
Et en branlant ses rameaux accorda
Ce que Protée en priant demanda.
Lors ces fourmis en hommes se trouuerent:
Vn plus grand corps sur deux pieds esleuerent:
Aux deux costez des espaules leur pend
Comme rameaux des grands bras: & plus grand
Deuint leur chef, & plus grande leur bouche:
Et pour le creux d'vne sauuage souche
Vont par les champs de rang comme ils souloyent
Aller l'esté quand les champs ils pilloient,
Lors qu'ils chargeoint sur leur dos porte-proye
Les grains de bled par vne estroitte voye.
Ces animaux de nouueau transformez,
De grands outils se virent tous armez:
L'vn plante aux champs vne forte charrue,
L'autre en ses mains porte vne bisague,

L'vn tient vn van, l'autre tient vn orateau,
L'autre vne fourche, & l'autre vn grand couteau:
Mais la plus-part branloit armes guerrieres,
Haches, poignards, piques, lances fresnieres,
Arcs voutez d'If, fleches, traicts, & carquois,
Et sur le dos leur sonnoit le harnois,
Race de gens vaillante & magnanime,
Aspre au combat, & qui guerriere estime
L'homme estre heureux & comblé de bon-heur
Quand par la vie il achete l'honneur.
Adonc Proté voyant tant de gensdarmes
Qui desiroient de nature les armes,
Pareils en âge, en force, & en vigueur:
De tel propos leur mollissoit le cœur.
Contentez vous, enfans, de vostre terre,
Et si ardans ne courez à la guerre:
Comme amoureux du sang ne bataillez,
Et vos voisins par armes n'assaillez:
Par vous ne soient en poignantes espees
Ny vos rateaux ny vos faulx detrampees,
Et ne creusez vos sapins en vaisseaux,
Et pour le gain ne tourmentez les eaux.
Soient vos esprits amoureux de science
Du cours du Ciel, ayez experience
Des Arts humains qui font l'homme courtois:
Vos grand's Citez ornez de belles Lois,
Ne les changeant quand elles sont receues
Pour autres Loix nouuellement conceues:
Aimez les bons, chastiez les meschants,
Et bien-heureux viuez parmy vos champs.
Las i'ay grand peur que ce morceau de terre
Qui de la France est ioinct à l'Angleterre,

Cause ne soit de malheur auenir.
Comme estranger ne se pourra tenir
De retourner au lieu de sa naissance,
Et vous apres aueq sorte puissance
Pour le r'auoir franchirez vostre bord,
Mettant sans fin vos terres en discord.
N'offensez point par armes ny par noise,
Si m'en croyez la prouince Gauloise:
Car bien qu'il fust destiné par les Cieux
Qu'vn temps seriez d'elle victorieux,
Le mesme Ciel pour elle a voulu faire
Autre destin au vostre tout contraire.
Le Gaulois semble au Saule verdissant.
Plus on le coupe, & plus il est naissant,
Et re-iettonne en branches dauantage,
Prenant vigueur de son propre dommage:
Pource viuez comme amiables Sœurs:
,, Par les combats les Sceptres ne sont seurs.
Quand vous serez ensemble bien-vnies,
L'Amour, la Foy, deux belles compagnies,
Viendront çà bas le cœur vous eschaufer:
Puis sans harnois, sans armes & sans fer,
Et sans le doz d'vn corselet vous ceindre,
Ferez vos noms par toute Europe craindre:
Et l'âge d'or verra de toutes pars
Fleurir les Lis entre les Leopars.
Tu ne seras, Isle bien-accomplie,
Claire d'honneur & de vertu remplie,
Sinon au iour qu'vne Royne naistra,
Qui comme vn Astre icy apparoistra:
Elle aura nom Elizabet, si belle
Qu'autre beauté ne sera rien pres d'elle.

Ceste Princesse au cœur Royal & haut,
Pleine d'vn sang tout magnanime & chaud,
Ieune de face, & vieille de prudence,
Par grande ardeur sera la guerre en France,
Couurant le doz de Neptune venteux
De Caracons & de vaisseaux ventreux,
Qui de leurs creux sur l'arene semée
Feront espandre vne moisson armée
D'hommes chargez de harnois fremissans,
Et de cheuaux aux combats hennissans.
Mais rencontrant vne Royne prudente
Qui des François sera sage regente,
Viue d'esprit & meure de conseil,
Doit retirer soudain son appareil,
Apres auoir sa gloire accompagnée
Au premier bord d'vne ville gaignée.
Puis sans auoir de Mars trop de souci,
Elle estant Royne, & l'autre Royne aussi,
Estimeront les Martiales flames
Duire plustost aux gendarmes qu'aux femmes,
Qui de nature ont le sexe plus doux,
Enclin à paix, ennemy du courroux.
Pource on verra bien tost fleurir entre elles
Des amitiez pour iamais eternelles,
Qui les feront plus craindre que les Rois
Qui sur le dos ont tousiours le harnois,
D'autant qu'en void la paix estre meilleure
Que le discord qui sans amis demeure.
A tant se teut le Dieu marin Proté,
Qui du riuage en la mer est sauté:
La mer l'enferme, & l'eau qui pirouette,
Fit mille tours sur le chef du Prophete.

A TRES-ILLVSTRE ET VERTVEVX PRINCE PHILIBERT Duc de Sauoye, Prince de Piedmont.



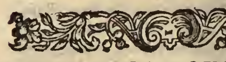
Ous Empereurs, vous Princes & vous Rois,
Vous qui tenez le peuple sous vos lois,
Oyés icy de quelle prouidence
Dieu regit tout par sa haute prudence.
Vous apprendrez tant soyés vous appris:
Puis vous aurez vous mesmes à mespris,
Et cognoistrez par preuue manifeste
,, Que tout se fait par le vouloir celeste.
Qui oseroit accuser vn potier
De n'estre expert en l'art de son mestier,
Pour auoir fait d'vne masse semblable
Vn pot d'honneur, l'autre moins honnorable?
D'en faire vn grand, l'autre plus estreci,
Plomber celuy, & dorer cestui-ci?
Qui voudroit donc accuser d'iniustice
Le Tout-puissant comme autheur de malice,
Si d'vne masse il fait vn Empereur,
Et de la mesme vn pauure Labourcur?
Il est matiere, & nous sommes la forme,
Qui à son gré nous change & nous transforme.
Il ne faut point pour ma cause approuuer,
Vn tesmoignage és histoires trouuer,

Ny rechercher les histoires antiques
Ny des Romains ny des hommes antiques.
Toy Philibert Duc des Sauoisiens,
M'enfourniras plus que les anciens.
Donques à toy ma parole i'adresse,
Mettant à part les histoires de Grece.
Quand par fortune ou par le vueil des Cieux
Le pere tien eut veu deuant ses yeux
Tout son pais reduit sous la puissance
De son neueu vn puissant Roy de France:
Et d'autre-part qu'vn Empereur plus fort
Le maistrisoit sous ombre de support,
Et qu'en ta terre en ce poinct occupée
Ne te restoit que la cape & l'espée,
Simple Seigneur, ayant de ta maison
Perdu le bien contre droit & raison,
Tousiours en doute espiant la fortune
Qui ne te fut qu'à regret opportune:
„(Car volontiers le sort impetueux
„Rompt le dessein de l'homme vertueux.)
Qui eust pensé qu'apres tant de trauerses,
Que les beaux faits de tes guerres diuerses
En ton pais grand Duc t'eusse remis,
Estant ami de tous tes ennemis,
Comme celuy que Mauors accompagne
Sous la faueur du Monarque d'Espagne?
Or tu n'as pas comme par vn destin
Mis seulement ton entreprise à fin,
En regagnant tes terres detenues
Qui sous ta main volontiers sont venues,
Où tes ayeux vn peu moindres que Rois,
Par si long temps auoient donné leurs lois.

Tu as aussi comme par destinée
La Sœur du Roy pour espouse emmenée,
La Marguerite en qui toute bonté,
Honneur, vertu, douceur, & maiesté,
Toute noblesse & toute courtoisie
Ont dans son cœur leur demeure choisie.
Et bien que mille & mille grands Seigneurs,
Riches de biens, de peuples & d'honneurs,
La Marguerite en femme eussent requise,
La destinee à toy l'auoit promise
Pour iouyr seul de ce bien desiré,
Pour qui maint Prince auoit tant souspiré.
Or ceste vierge en vertus consommée,
D'vn cœur treshaut desdaignoit d'estre aimée,
Et comme vn roc qui repousse la mer,
Hors de son cœur poussoit le feu d'aimer.
Ainsi qu'on void vne belle genice,
A qui le col n'est pressé du seruice,
Loing des toreaux par les champs se iouant,
Aller du pié l'arene secouant,
Hausser le front & marcher sans seruage
Où son pied libre a guidé son courage,
Sans point encore auoir tout à l'entour
Du cœur senti les aiguillons d'amour:
Ainsi marchoit & ieune & toute belle
Et toute à soy la Royale Pucelle,
Comme vne Nymphe errante par les bois,
Qui suit Diane, & porte son carquois.
Aucunefois auec ses Damoiselles,
Comme vne fleur assise au milieu d'elles,
Guidoit l'aiguille, & d'vn art curieux
Ioignoit la soye à l'or industrieux.

Dessur la toile ou sur la gaze peinte
De fil en fil pressoit la laine teinte,
Et d'vn tel soin son ouurage agençoit,
Que d'Arachné le mestier effaçoit.
Mais plus son cœur elle addonnoit au liure,
A la science, à ce qui fait reuiure
L'homme au tombeau, & les doctes mestiers
De Calliope exerçoit volontiers,
En attendant que Fortune propice
Eust ramené toy son futur Vlysse:
Seule en sa chambre au logis t'attendoit,
Et des amans chaste se defendoit.
Mais quand tu vis sauteler la fumée
De ton pays, elle inaccoustumée
Du feu d'aimer par vn trait tout nouueau:
Receut d'amour tout le premier flambeau,
Qui deglaça sa froidure endormie,
Et de farouche en fit ta bonne amie,
Flechit son cœur, lequel auoit appris
D'auoir Venus & ses ieux à mespris.
Et comme on void vne glace endurcie
Sous vn Printemps s'escouler addoucie:
Ainsi le froid de son cœur s'escoula,
Et en sa place vn Amour y vola:
Voyant celuy auquel ains qu'estre née,
Pour femme estoit par destin ordonnée.
Or viuez donc heureusement, viuez,
Et deuant l'an vn enfant conceuez
Qui soit à pere & à mere semblable,
D'vn beau pourtrait à tous deux agreable:
Viuez ensemble, & d'vn estroit lien
Ioignez tous deux le sang Sauoisien.

Et de Valois en parfaite alliance:
Si qu'à iamais soupçon & desfiance
Soit loin de vous, & en toutes saisons
La paix fleurisse entre vos deux maisons
De ligne en ligne, & sur les fils qui d'elle
Naistront apres d'vne race eternelle.



A TRES-ILLVSTRE PRINCE CHARLES CARDINAL de Lorraine.

I'Ay procés intenté contre vostre grandeur,
Vous estes defendeur, & ie suis demandeur:
I'ay pour mon aduocat Calliope, & pour iuge
Phebus qui vous cognoist, & qui est mon refuge:
Et pour vostre aduocat vous auez seulement
Il me plaist, ie le veux, c'est mon commandement.
Or deuant que plaider il ne faut penser estre
Prince ny Cardinal, Mon seigneur ny mon maistre,
Issu de Charlemagne, & de ce Godefroy
Qui par armes se fit de Palestine Roy,
Ny oncle de la Royne, ou celuy qui la gloire
Remporta sur Luther d'vne saincte victoire:
Ou celuy qui ce regne a purgé des mutins,
Acte plus grand que ceux des Empereurs Latins.

A vous faire seruice, & vous a quant au reste
En tous lieux honoré, comme chose celeste:
Puis quand les aiguillons d'Apollon, & l'erreur
Dont s'eschauffent les cœurs le mirent en fureur,
Et que la Muse Grecque & la Muse Latine
Luy eurent viuement enflamé la poitrine,
Il conceut vos honneurs, & en toute saison
N'a cessé de chanter vous & vostre maison.
Quand vostre frere aisné par superbe entreprise
Engarda que de Mets la cité ne fust prise,
Et que Cesar enflé de vengeance & d'orgueil
Vid en lieu d'vn trophée vn horrible cercueil
De ses hommes tuez, qui plus ne remporterent
L'Aigle que pour enseigne és fossez ils planterent:
Il chanta les desfaite, & si hault il vola,
Que son vers genereux la victoire egalla:
Et s'il eut par sa lance vne belle victoire,
Ce Ronsard n'eut pas moins par sa plume de gloire.
Puis quand par la vertu que l'heur accompagna,
Vostre frere à Renti la bataille gaigna,
Et que tous les Flamens & les peuples d'Espaigne,
A son bras foudroyant quitterent la campaigne,
Il celebra sa gloire, & par son vers fut mis
La honte doublement au front des ennemis
Puis quand les chiquaneurs se tourmentoient d'enuie
Dequoy vous refermiez les procés & leur vie,
Sās craindre leur fureur, leur fraude & leur courrous,
Vous sacra la Iustice & la mit dedans vous:
A Rome vous l'enuoye, où point ne fut deceue;
Car elle fut de vous benignement receue,
Comme en vn cœur gentil de vertus remparé,
Qui luy estoit du Ciel pour logis preparé.

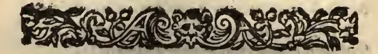
Puis quand vostre parent le grand Duc d'Austrasie
Eut la fille du Roy pour espouse choisie,
Et que le Palais veuf de procés & de plaids
Vid, en lieu d'aduocats, diuers peuples espais
Crier Hymen Hymen, & les fueilles sacrées
Orner de ses posteaux les superbes entrées:
Pasteur mena sa Muse au chasteau de Meudon,
Il celebra la Grotte, & vous en fit vn don.
Tout Meudon tressauta sous les vers qui sonnerent
Le beau Chant nuptial, les forests l'entonnerent,
Echo les rechanta, & plus de mille fois
Vostre nom fut appris aux antres & aux bois:
Tant vault le gentil son d'vne Muse sacrée,
Quand par vn bon destin aux Princes elle agrée.
Lors qu'il fallut changer & tourner le discord,
Discord Hydre testu, en vn paisible accord,
Vous fustes enuoyé comme vn sage Mercure
A chasteau Cambresis pour en prendre la cure,
Et vous faire apparoistre au milieu du Flamant,
De l'Anglois, de l'Ibere, vn diuin truchemant:
Il composa vostre Hymne, & comme vne pucelle
Qui va parmi les prez en la saison nouuelle
Pour charger son panier & son giron de fleurs
Qui bigarrent les champs de diuerses couleurs:
Elle ne laisse fleur ny petite ny grande
Sans en faire vn bouquet, puis va trouuer sa bande
Qui l'attend sur la riue, & versant son giron
Monstre toutes les fleurs des iardins d'enuiron:
Ainsin il ne laissa ny grande ny petite
Vertu qui fust en vous, qu'elle ne fust descrite.
Il en ourdit vn Hymne, & sortant de ses mains
Vous en fit vn present, à fin que les Germains,

L'Espaignol, & l'Anglois, & toute l'assemblée
(Qui de diuisions erroit toute troublée)
Apprinssent vos vertus, & qu'il eust ce bon-heur
D'estre aux peuples lointains chantre de vostre hõneur.
Quand les François mutins, ains pestes de la France,
Armerent contre vous l'erreur & l'ignorance:
Quand le peuple incertain errant deçà-delà
Tenoit l'vn ceste foy, & l'autre ceste-là:
Et que mille placarts diffamoient vostre race,
Il opposa sa Muse à leur felonne audace
Les desfiant tout seul, & hardi tant osa;
Que sa poitrine nue à leurs coups opposa,
Bien peu se souciant de leur rage animée,
Pourueu qu'il fust fauteur de vostre renommée,
Vn chacun se taisant: car on ne sçauoit lors
Qui des deux camps auroit les destins les plus forts:
Il resueilla Baif pour repousser l'iniure
Qu'on vous faisoit à tort par sa docte escriture:
Des-Autels & Belleau & mille autres esprits
Furent par son conseil de vos vertus espris.
Il n'escriuit iamais qu'il n'eust la bouche pleine
Des illustres vertus de Charles de Lorraine,
Que mille & mille fois en mille & mille lieux
Esparses il sema comme estoiles aux Cieux.
Quand il auroit serui le plus cruel barbare,
Encore son seruice & sa plume assez rare
Eschaufferoit vn Scythe, & benin le voudroit
Fauoriser sur tous luy gardant son droit.
Adioustez d'autre part qu'il ne vous importune,
Et soit bien ou soit mal, il souffre sa fortune,
Se confiant en vous sans talonner vos pas,
Sans vous suiure au Chasteau, à la chambre, au repas,

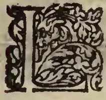
Comme ce vieil Prelat, las! qui ne se contente
De voir en sa maison cent mille francs de rente,
Miserable Prelat! ny son chef tout grison,
Ny le repos aimable en la vieille saison,
Ne l'ont peu retirer que serf il ne se rende,
Et au vouloir d'autruy sa liberté ne vende.
Celuy pour qui ie plaide est d'autre naturel,
Bien peu se souciant de ce bien temporel,
Qui s'enfuit comme vent, & n'estoit la contrainte,
Il ne feroit ici par ma bouche sa plainte.
Il a le cœur si hault qu'il aime mieux mourir
Sans support & sans biens, que se les acquerir
Par importunité, comme ceux qui vous pressent,
Et iamais en repos vos oreilles ne laissent.
Et toutesfois, Seigneur, apres que ce Ronsard
A despendu pour vous son labeur & son art
A vous rendre immortel, pour toute recompance
Vn autre a pris le fruit de sa vaine esperance,
Vous ne l'ignorant point: car par vostre moyen
(L'ayant mis en oubly) vn autre a pris son bien:
Il vous en aduertit, & vous en fit requeste:
Il tendit les filets, vn autre prit la queste.
Mais fortune & faueur qui ont la plus grand part
Du monde & de la Cour, n'y eurent pas esgard.
» Ainsi les gros toreaux vont labourant la plaine,
» Ainsi les gras moutons au dos portent la laine,
» Ainsi la mousche à miel en son petit estuy
» Trauaille en se tuant pour le profit d'autruy.
Hà! que vous fustes fols, pauures peres, de faire
Apprendre à vos enfans le mestier literaire:
Mieux vaudroit leur apprendre vn publique mestier,
Vigneron, laboureur, maçon, ou charpentier,

Que celuy d'Apollon, ou celuy qui amuse
Les plus gentils esprits des bayes de la Muse,
Titres ambicieux, qui sans estre auancez
Les fait estimer fols, furieux, insensez.
Sainct Gelais qui estoit l'ornement de nostre age,
Qui premier des François nous enseigna l'vsage
De sçauoir chatouiller les oreilles des Rois
Par sa Lyre accordante aux douceurs de la vois,
Qui au Ciel egaloit sa diuine harmonie,
Vid (mal-heureux mestier!) vne tourbe infinie
De poltrons auancez, & peu luy profitoit
Son luth, qui le premier des mieux appris estoit.
Du Bellay qui auoit grimpé dessus Parnase,
Qui auoit espuisé toute l'eau de Pegase,
Et dedans mesme grotte aueeques moy dancé,
Ne fut, siecle de fer! d'vn seul bien auancé.
O cruauté du Ciel! ô maligne contrée,
Où iamais la vertu qu'en fard ne s'est monstrée!
Puis que les fols, les sots, les ieunes courtisans
Sont poussez en credit deuant les mieux disans!
Il faut donner les biens à ceux qui les meritent,
Bien qu'ils soyẽt loin du Prince: ainsi les biẽs profitẽt
Quand ils sont peu cherchez: de là vient le bon-heur,
Et par là se cognoist le vouloir du Seigneur.
Ie pensois, ô Prelat, qui n'as point de semblable,
De qui l'esprit est vif, ardent, & admirable,
Que vous seriez fauteur de ce troupeau diuin:
Mais Phebus en cela me fut mauuais deuin,
Puis qu'en vostre presence & deuant vostre veue
Ceste innocente troupe est par vous despourueue
De faueur & de biens, l'autre ame des humains,
Que vous peuuez donner sans apauurir vos mains.

Ainsi dit Calliope, & Phebus vous fit taire
De peur d'estre vainqueur, puis consultant l'affaire
Auec le bon Nestor Cardinal de Tournon,
Et le docte Hospital immortel de renom,
Apres auoir tous trois la matiere espluchée,
Et d'vne & d'autre part la raison recherchée,
Vous fustes condamné à l'amande vers moy,
A payer mes despens, mon Prelat, & ie croy
Que vous acquiterez bien tost de vostre debte
Pour n'encourir l'aigreur d'vn mesdisant Poete.



A TRES-VERTVEVX SEIGNEVR FRANCOIS DE MONTMORENCI, Mareschal de France.



E petit Aigle apres auoir esté
Sans plume au nid tout le long de l'Esté,
Incontinent que la faim & la mere
Le vont chassant, la naisue colere
Le fait sortir hors de l'aire & s'enfuit,
Où le sang chaud & le cœur le conduit,
Faire la guerre aux Cygnes de Meandre,
Ou aux Canars, lesquels n'osent attendre
La ieune ardeur de ce guerrier nouueau,
Ains froids de peur se mussent dessous l'eau.
Le beau Poulain yssu de bonne race,
Brusque, & gaillard, laissant dessus la face

Et sur le col pendre ses longs cheueux,
En desnouant ses arrets bien nerueux,
Court de luy-mesme, & brusque en sa furie
Fait mille bonds le long d'vne prairie,
Se façonnant pour deuenir guerrier,
Et d'vn grand cœur s'eslancer le premier
Sur l'ennemy, portant entre les armes
La barde aux flancs, & au dos l'homme d'armes:
Rendant son maistre & soy-mesmes appris,
Pour du Laurier ensemble auoir le prix.
Car le Cheual qui la victoire appreste
A son seigneur, veut part à la conqueste.
Ainsi mon Duc, d'vn sage pere yssu,
De pareil germe auez esté conceu:
Vous auez pris de luy la preuoyance,
Le iugement, le conseil, la prudence,
Le meur aduis, la sagesse & l'honneur,
Et qui plus est, la trace & le bon-heur:
Ayant de luy la matiere assez ample
Pour vous former au paternel exemple,
Patron nayf, qui de luy mesme fait
Pour ses enfans vn exemple parfait.
Ainsi Chiron nourrit le ieune Achille,
Nourrit Iason: l'vn renuersa la ville
Du vieil Priam, l'autre coupa les flots
Pour gagner l'or qu'eut le Belier au dos:
L'vn grand guerrier autheur de la Galée,
De grands cueillers frappa l'onde salée,
Faisant fremir les Nymphes de la mer
De voir ainsi des soliueaux ramer
Desur leurs eaux aux hommes incognues,
Et de tourner tant d'escumes chenues.

Comme ces deux bien-appris & bien-nez,
Vn rang d'honneur pres du Roy vous tenez,
Grand gouuerneur de sa ville peuplée,
Qui sous vos lois est conduite & reglée.
C'est toy Paris admirable cité,
Grand ornement de ce monde habité,
De tes voisins la crainte & la merueille,
A qui le Ciel n'a donné de pareille,
Mere d'vn peuple abondant & puissant,
Heureux en bien, en lettres florissant.
Dedans le Ciel tu mets ta teste fiere,
Tu as le doz fendu d'vne riuiere
Au large cours, aux grands ports fructueux:
Tu as le front superbe & simptueux,
Qui des voyans estonne les courages.
Ton ventre est plein d'artizans & d'ouurages
Où Pallas tient ses deux mestiers ouuers.
Second Athene, honneur de l'vniuers,
Ie te salue, & celuy qui te guide,
Laschant, serrant, comme il te faut la bride.
Quand vn maçon, vn peintre, vn charpentier,
Vn menuisier, vn orfeure, vn potier
Font vne erreur, pource la Republicque
Ne se perd pas, ny l'Estat politique:
Si vne veine ou vn muscle ne fait
Office au corps, le corps n'est pas desfait.
Mais quand le chef où la raison repose,
Sans y penser faut en la moindre chose,
Le peché marche, & la faute descend
Sur tout le corps, qui tout soudain se sent
Morne ou perclus, ou tombe en lethargie,
Et tout d'vn coup perd la force & la vie:

Car par le chef le corps vit seulement,
Et du cerueau le corps a mouuement.
Ie m'esbahis des paroles subtiles
Du grand Platon, qui veut regir les villes
Par vn papier, & non par action.
C'est vne belle & docte inuention,
Qui toutefois ne sçauroit satisfaire:
Elle est oisiue, il faut venir au faire.
Ainsi que vous qui sçauez contenter
Par l'action, & non par l'inuenter,
Tenant Paris dessous vos loix prudentes
Pleine d'humeurs & d'ames differentes,
D'hommes diuers: l'vn est fier, l'autre est doux,
L'vn est benin, l'autre plein de courroux:
L'vn qui veut tout, l'autre rien ne demande,
Et si à tous la seule loy commande.
Comme vn Pilote à son tillac assis
Craignant l'escueil, d'vn sens froid & rassis
Guide sa nef parmi les vagues perses,
Bien qu'elle soit de cent pieces diuerses,
De voiles, masts, de cordages diuers,
L'vn va tout droict, l'autre va de trauers,
Et toutesfois l'aduis d'vn homme sage
Tout seul par art conduit tout ce mesnage.
Tant par-sur tous on doit l'homme estimer
Qui est prudent en terre & sur la mer,
Dont le souci bien moderé tempere
Sous luy le peuple à la guise d'vn pere,
Non d'vn tyran de fureur allumé:
Craint de chacun, & de personne aimé:
Car en tous lieux la douce courtoisie
Du peuple accort gaigne la fantaisie,

L'ame, le cœur, le courage & la main.
La cruauté engendre le desdain,
Et le desdain la haine qui bouillonne
D'vne fureur fantastique & felonne.
Pource vn Tyran ne vit iamais bien seur.
„ Le vray bouclier d'vn Prince est la douceur.



A MONSIEVR DE FOIX.



On bon conseil, ta prudence & ta vie
Seront chantez du docte Outhennouie,
A qui la Muse a mis dedans la main
L'outil pour faire vn vers Grec & Romain.
Il est bien vray que seul tu deurois dire
Ta vertu propre, & toy mesme t'escrire.
Car la Nature excellente t'a fait
En ce mestier artizan tres-parfait:
Mais le labeur de ta charge publique
Où ton esprit soigneusement s'applique,
Ne peut souffrir que tu penses à toy,
Du tout pensif aux honneurs de ton Roy.
Puis que ta peine autre soucy demande,
En lieu de toy mon deuoir me commande
De te louer, & d'vn mal-plaisant son
Chanter ta gloire en si basse chanson.
Hà que les Glis sont heureux qui sommeillent
Six mois en l'an, & point ne se resueillent!

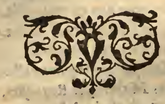
Helas, de Foix, ie voudrois volontiers
Auoir dormi trois bons ans tous entiers.
Ie n'eusse veu, ô Megere enragée
Par ses enfans la France saccagée:
Ie n'eusse veu le tort bien debatu
Se desguiser du masque de vertu:
Ie n'eusse veu violer l'innocence,
Et toute chose aller par impudence:
Ie n'eusse veu les hommes transportez
De paßions faillir des deux costez,
Sans plus auoir la raison pour leur guide:
Comme vn cheual qui gallope sans bride.
Ie n'eusse veu nos peuples estonnez
De cœur, de sens, d'esprit abandonnez,
Tous esperdus comme attains de l'orage,
Trembler de peur sans force ny courage.
Ie n'eusse veu les ministres souflez
D'vn nouueau vent, & faire tous enflez
De l'Euangile vne chiquanerie,
Poussans le peuple en ardente furie,
Plus mitouins auiourd'huy que ne sont
Nos Mendians fenestrez par le front.
Ie n'eusse veu nos terres desolées
De laboureurs, ny nos citez volées,
Nos bourgs deserts, las! & si n'eusse veu
Ny rauager ny flamboyer le feu
Sur le sommet des maisons embrazées,
Ny nos autels profanez de risées,
Où nos ayeux en la bonne saison
Souloient à Dieu faire leur oraison.
Mais sommeillant sous la terre poudreuse
I'eusse dormi d'vne posade heureuse,

Et en ma part ie n'eusse point senti
Le mal venu d'vn siecle peruerti.
Hà! quantes fois ay-ie desiré d'estre
Dedans vn bois vn gros chesne champestre,
Ou vn rocher pendu desur la mer,
Pour n'ouyr point ce vieil siecle nommer,
Siecle de fer qui la vertu consomme:
Le hayssant il me faschoit d'estre homme,
Et maudissois ma raison qui faisoit
Que le malheur si vif me desplaisoit.
Or le malheur d'vn si fascheux esclandre
S'est en tous lieux si loin laissé respandre,
Que toy qui fus en Ambassade absent,
As enduré autant comme present,
Ayant souffert dedans ceste Isle Angloise
Beaucoup de mal pour la guerre Françoise,
Rigueurs, prisons: aussi est-ce, de Foix,
Bien la raison qu'vn parent de nos Rois,
Comme tu es, coure mesme fortune,
Et qu'à la leur la tienne soit commune.
„ Le plus souuent par vn mesme meschef
„ Les membres ont la peine qu'a le chef.
Ie suis marri qu'vn si cruel naufrage
Vienne s'espandre au milieu de nostre âge,
Lors qu'on voyoit de maint homme sçauant
Et le labeur & le nom en auant,
Et la ieunesse assez dextrement née
Estre du tout aux lettres addonnée:
Bien que tousiours les Monarques sceptrez
Soyent soupçonneux des peuples trop lettrez.
On dit bien vray, que lors qu'vn populaire
Est trop sçauant, que prompt il delibere

Vn fait hautain pour du col secouër
Le ioug seruil qui trop le vient nouër,
Et pour le rompre il se bande & inuente
Mille moyens d'acheuer son attente.
Ce sont ceux-là qu'il faut craindre, & non ceux
Qui ont l'esprit grossier & paresseux,
Masse de plomb au Ciel non eleuée,
Et vrais chartiers à porter la couruée :
Toy bien ruzé aux affaires, sçais bien
Lisant ces vers si ie di mal ou bien.
Or il est temps que ce propos ie change
Pour re-viser au blanc de ta loüange,
Dont ie m'estois en tirant separé,
Plein de courroux qui m'auoit esgaré.
Toy le premier yssu de haute race,
Abandonnant du vulgaire la trace,
As embrassé rempli d'authorité,
La Loy qui rend à chacun equité,
Fait Senateur de ceste Cour suprême,
Qui en sçauoir n'a pareil qu'elle mesme,
Où tu luisois en vertu tout ainsi
Qu'vn beau Soleil de rayons esclarci,
Quand balançant d'vne main equitable
Le droit douteux, iuge non corrompable,
Faisois Iustice, & sans esgard d'aucun
Rendois la loy droituriere à chacun.
Puis te haussant par merites honnestes,
De Conseiller fus Maistre des Requestes,
Puis enuoyé en Ambassade, à fin
Que ton esprit prompt & gaillard & fin
Ne se roüillast sans manier affaires
Qui sont au peuple & aux Rois necessaires.

L'esprit oisif se roüille tout ainsi
Que fait le corps qui n'a point de souci.
Quand vne terre est de nature bonne,
Elle produit le froment qu'on luy donne
Pleine d'vsure : aussi tu as produit
A double grain fertilement le fruit,
Dont tu auois ensemencé ton âge
Par les leçons d'Aristot e le sage,
Et de Platon, qui te seruent de fort
Contre le heur du Destin & du Sort.
Car en puisant de leur claire fontaine
Tant de sçauoir, tu en as l'ame pleine,
Qui se desborde, & monstre par effect
Que le sçauoir rend vn homme parfait
,, Conioinct au bien. Toute vertu commune
,, N'est rien que vent sans la bonne Fortune :
,, Et la Fortune heureuse ne peut rien
,, Si la vertu ne luy sert de soustien :
Biens que le Ciel en peu d'hommes assemble,
Et que tout seul tu possedes ensemble.

Fin du premier Bocage Royal.





SECONDE PARTIE DV BOCAGE ROYAL.

A TRES-ILLVSTRE ET TRES VERTVEVSE PRINcesse, la Royne Catherine de Medicis mere de trois Roys.



Oyne, qui de vertus passes Artemisie,
Et Porcie & Lucrece, à qui la Poësie,
Et l'outil immortel des bons Historiens
Ont fait rauir l'honneur des siecles anciens,
Et femme surpasser les hommes de leur âge
En puissance & conseil, en prudence, en courage,
Monstrant à leurs suiets de parole & de fait
La vertu de leur sexe inuincible & parfait.
Si à plus hauts discours ton esprit ne s'en vole,
Preste moy ton aureille & entends ma parole,
Pour me plaindre de toy & du bien mal donné,
Qui fut au temps passé des peres ordonné,
Non pour recompenser les enfans ny les femmes,
Mais les hommes sçauans ministres de nos ames.
L'autre iour que i'estois (comme tousiours ie suis)
Solitaire & pensif (car forcer ie ne puis

Mon Saturne ennemi) si loin ie me promeine
Que seul ie m'esgaray desur les bords de Seine,
Vn peu dessous le Louure où les Bons-hommes sont
Enclos estroittement de la riue & du mont.
Là comme hors de moy i'accusois la Fortune,
La mere des flateurs, la marastre importune
Des hommes vertueux, en viuant condamnez
A souffrir le malheur des Astres mal-tournez:
Ie blasmois Apollon, les Graces, & la Muse,
Et le sage mestier qui ma folie amuse:
Puis pensant d'vne part combien i'ay fait d'escris,
Et voyant d'autre part vieillir mes cheueux gris
Apres trente & sept ans, sans que la destinée
Se soit en ma faueur d'vn seul poinct enclinée,
Ie hayssois ma vie, & confessois aussi
Que l'antique vertu n'habitoit plus ici.
Ie pleurois du Bellay qui estoit de mon âge,
De mon art, de mes mœurs, & de mon parentage,
Lequel apres auoir d'vne si docte vois
Tant de fois rechanté les Princes & les Rois,
Est mort pauure chetif, sans nulle recompense,
Sinon du fameux bruit que luy garde la France.
Et lors tout desdaigneux & tout remply d'esmoy,
Regardant vers le Ciel, ie disois à par-moy:
Quand nous aurions serui quelque Roy de Scythie,
Vn Roy Got ou Gelon, en la froide partie
Où le large Danube est le plus englacé,
Nostre gentil labeur seroit recompensé.
Ainsi uersant de l'œil des fontaines ameres,
Dedans mon cerueau creux ie peignois des Chimeres,
Quand ie vy arriuer vn Deuin qui auoit
La face de Rembure à l'heure qu'il viuoit:

Son front estoit ridé, sa barbe mal-rongnée,
Sa perruque à gros poil ny courte ny peignée,
Ses ongles tout crasseux, lequel me regarda
Des pieds iusqu'à la teste, & puis me demanda:
D'où es-tu, où vas-tu, d'où viens-tu à ceste heure?
De quels parens es-tu? & où est ta demeure?
Ie luy respons ainsi: Ie suis de Vendomois,
Ie n'ay iamais serui autre maistre que Rois,
I'ay long temps voyagé en ma tendre ieunesse,
Desireux de louange, ennemi de paresse.
A la fin Apollon & ses Sœurs volontiers
En l'Antre Thespien m'apprindrent leurs mestiers,
A bien faire des vers, à bien pousser la lyre,
A sçauoir fredonner, à sçauoir dessus dire
Les louanges des Rois, & en mille façons
A sçauoir marier les cordes aux chansons:
Ils me firent dormir en leur grotte secrette,
Me lauerent trois fois, & me firent Poëte,
M'enflammerent l'esprit de furieuse ardeur,
Et m'emplirent le cœur d'audace & de grandeur.
Lors ie n'eu pour sujet les vulgaires personnes,
Mais hardi ie me pris aux Roys porte-couronnes.
(O docte Roy François, si tu eusses vescu,
I'eusse par ta faueur mon noir destin vaincu!)
Ie celebray Henry & ses œuures guerrieres,
Voire en tant de façons & en tant de manieres,
Que les plus nobles Preux qui viuent auiourd'huy
Par l'encre, ne sont pas tant celebrez que luy.
Que me vaudroit icy ses loüanges redire,
Puis qu'en mille papiers vn chacun les peut lire?
Apres ie celebray en mille chants diuers
La Royne son espouse, honneur de l'Vniuers,

Et fis de tous costez aux nations estranges
Par le vol de ma plume espandre ses louanges.
Ie chantay la grandeur de ses nobles ayeux,
Et de terre eleuez ie les mis dans les cieux:
Ie chantay les eaux d'Arne, & Florence sa fille,
Comme le beau Phœbus nomma la Tusque ville
Du nom de la pucelle apres auoir esté
Ardentement raui des rais de sa beauté,
Et comme Arne predit du milieu de son onde
Que Royne elle seroit la plus grande du monde,
Et que le nom de femme autrefois à mespris,
Par elle emporteroit sur les hommes le pris.
Mais ainsi que Vesper la Cyprienne estoille
De plus larges esclairs illumine le voile
De la nuit tenebreuse, & sur tous les flambeaux
Dont le Ciel est ardent, les siens sont les plus beaux:
Ainsin & la vertu, la grace & le merite
De la sainte & diuine & chaste Marguerite,
Fille du Roy François & la sœur de Henry,
Et du Duc d'Orleans qui ieune m'a nourri,
Me semblerent aux yeux sur les autres reluire.
Pource ie la choisi le suiet de ma Lyre,
Laquelle ayant l'esprit de son pere, eut à gré
Le labeur que i'auois à ses pieds consacré:
Et comme vertueuse & d'honneur toute pleine,
S'opposant à mon mal, charitable mit peine
D'auancer ma fortune, & fille & sœur d'vn Roy
Daigna bien, ô bonté! se souuenir de moy:
Mais en perdant, helas! sa clarté coustumiere,
Comme aueugle ie suis demeuré sans lumiere.
Tousiours en sa faueur, soit Hyuer, soit au temps
De la chaude moisson, puisse naistre vn Printemps,

Sur les monts de Sauoye, & quelque part qu'elle aille,
Tousiours dessous ses pieds vn pré de fleurs s'esmaille:
Dedans sa bouche naisse vne manne de miel,
Et luy soit pour iamais fauorable le Ciel.
Fleur & perle de pris Marguerite parfaite,
Apres que la bonté de nature t'eut faite,
Assemblant pour t'orner vne confection
De ce qui est plus rare en la perfection,
Elle en rompit le moulle, à fin que sans pareille
Tu fusses icy bas du monde la merueille.
Que te diray-ie plus? apres auoir vsé
Cordes & Luth & fust, ie me suis abusé
A chanter les Seigneurs: aussi ie n'en rapporte
En lieu de son loyer qu'vne esperance morte.
» Si est-ce que les vers ont aux hommes mortels
» Iadis fait eriger & temples & autels.
Cerés n'a pas esté Déesse renommée
Pour auoir de son bled nostre terre semée,
Ny Pallas pour auoir monstré l'art de filer,
Escarder les toisons, ou l'huile distiler:
Les liures seulement de mortelles Princesses
(Et non pas leurs mestiers) les ont faites Déesses.
Les liures ont à Mars les armes fait porter,
Le trident à Neptun, la foudre à Iupiter,
Les ailes à Mercure, & leur belle memoire
Sans les vers periroit au fond de l'onde noire.
L'autre iour que i'estois au temple à sainct Denis,
Regardant tant de Rois en leurs cachottes mis,
Qui n'agueres faisoient trembler toute la France,
Qui tous enflez d'orgueil, de pompe & d'esperance
Menoient vn camp armé, tuoient & cõmandoient,
Et de leur peuple auoient les biens qu'ils demandoient,

Et les voyant couchez, n'ayans plus que l'escorce,
Comme buches de bois sans puissance ny force,
» Ie disois à par-moy : Ce n'est rien que des Rois :
D'vn nombre que voicy, à peine ou deux ou trois
Viuent apres leur mort, pour n'auoir esté chiches
Vers les bons escriuans, & les auoir fait riches.
Puis me tournant, helas ! vers le corps de Henry,
Ie disois, O mon Roy, qui viuant as chery
Les Muses, qui sont sœurs des armes valeureuses,
Ton ame puisse viure entre les bien-heureuses :
Au haut de ton cercueil soient tousiours fleurissans
Les beaux œillets pourprez & les liz blanchissans,
Et leur souaue odeur iusqu'au ciel à toy monte,
Puis que de ton Ronsard tu as fait tant de conte !
Ie porterois mon mal beaucoup plus aisément,
Si en fraudant les bons, le sort incessamment
N'auançoit les meschans: mais quand en mō courage,
Ie voy tout aller mal, de dueil presque i'enrage.
Ie me fasche de voir les hommes estrangers,
Changeurs, postes, plaisans, vsuriers, mensongers,
Qui n'ont ny la vertu ny la science apprise,
Posseder auiourd'huy tous les biens de l'Eglise.
De là sont procedez tant d'abus infinis,
Et tu les vois, ô Dieu, & tu ne les punis !
Et nous sacré troupeau des Muses, qui ne sommes
Vsuriers, ny trompeurs ny assaßineurs d'hommes,
Qui portons Iesus-Christ dans le cœur arresté,
Ne sommes auancez sinon de pauureté :
Lambin, Daurat, Turneb, lumieres de nostre âge,
Doctes & bien-viuans en donnent tesmoignage.
Que vous estes trompez de vos intentions
O pauures trespassez ! qui par deuotions

En fraudant vos parens fondástes de vos rentes
A nos riches Prelats les mitres opulentes!
Mieux eust vallu ietter vostre argent en la mer,
Que pour telle despense en vain le consumer.
Tels biens ne sont fondez pour estre recompense
De ceux qui en la guerre ont fait trop de despense,
Pour en pouruoir leurs fils: ou les donner à ceux
Qui sont aux Cours des Rois des pilliers paresseux.
Tels biens ne faut donner par faueur ny priere,
Ny à ceux qui plustost font voler la poussiere
Sous les cheuaux de poste, & haletant bien-fort
Apportent les premiers nouuelles de la mort.
Mais à ceux que l'on iuge estre de bonne vie,
A ceux qui dés enfance ont la vertu suyuie,
Et à ceux qui pourront viuement empescher
De ramper l'heresie à force de prescher.
Vn nombre bien petit esloigné d'auarice
Accomplit auiourd'huy sainement son office,
Presche, prie, admoneste, & prompt à son deuoir
Auec la bonne vie a conioint le sçauoir.
Ie me deuls quand ie voy ces ignorantes bestes
Porter comme guenons les mitres sur leurs testes,
Qui par faueur ou race ou importunité
Sont montez, ô vergongne! en telle dignité.
Bien que de Mahomet la loy soit vicieuse,
Si est-ce que du Turc la prudence soigneuse
Choisit entre les siens les plus gentils esprits,
Et ceux qui ont sa loy plus dextrement appris,
Et sage les commet comme graues Prophetes
Pour contenir son peuple, & garder ses Musquetes.
Las! les Princes d'Europe, au contraire de luy,
Des Pasteurs ignorans commettent auiourd'huy

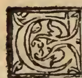
Sur le sacré troupeau de l'Eglise Chrestienne
Que Iesus par son sang a laué toute sienne.
De là Dieu se courrouce, & de là sont issus
Tant d'erreurs que l'abus a faussement conceus,
Enfantez par enfans qui sans mœurs ny sciences
Sont gardes de l'Eglise & de nos consciences.
Il faudroit les oster, & pour l'honneur de Dieu
En mettre de meilleurs sans faueur en leur lieu.
Car le bien de Iesus n'est pas vn heritage
Qui vient de pere en fils, & retourne en partage.
Il est commun à tous, lequel on peut oster,
Tantost diminuer & tantost adiouster
Selon que le ministre en est digne & capable,
De mœurs non corrompu, de vices non coulpable.
Toy qui viens apres moy, qui voirras en maints lieux
De mes escrits espars le titre ambitieux
De Francus, Francion, & de la Franciade,
Qu'égaler ie deuois à la Grecque Iliade:
Ne m'appelle menteur, paresseux ny peureux,
I'auois l'esprit gaillard & le cœur genereux
Pour faire vn si grand œuure en toute hardiesse,
Mais au besoin les Rois m'ont failly de promesse:
Ils ont tranché mon cours au milieu de mes vers:
Au milieu des rochers, des forests, des deserts
Ils ont fait arrester par faute d'equipage
Francus qui leur donnoit Ilion en partage.
Pource i'ay resolu de m'en-aller d'icy
Pour trainer autrepart ma plume & mon soucy
En estrange pays, seruant vn autre Prince:
» Souuent le malheur change en changeant de prouince.

Car que feray-ie icy sans aide & sans support ?
L'espoir qui me tenoit, se perdit par la mort
Du bon Prince Henry, lequel fut l'esperance
De mes vers, & de moy, & de toute la France.
Alors le bon vieillard qui m'arresta le pas,
Me mesura le front auecques vn compas,
Me contempla des mains les lignes qui sont droites,
Celles qui sont en croix, celles qui sont estroites,
Celles d'autour le poulce, & celles des cinq mons,
Les angles malheureux, les angles qui sont bons :
Trois fois me fit cracher sur la seiche poussiere,
Trois fois esternuer, & trois fois en arriere
Me retourna les bras, trois fois les ramena,
Et trois fois tout autour d'vn rond me promena :
Fit des poincts contre terre, apres il les assemble
En meres tout d'vn rang & en filles ensemble :
Il en fit vn sommaire, & en roüant les yeux
Trois fois deuers la terre & trois fois vers les cieux,
Me dit à basse voix : Mon fils, la Poësie
Est vn mal de cerueau qu'on nomme Frenesie,
Ta teste en est malade, il te la faut guarir,
Autrement tu serois en danger de mourir.
Tu ressembles aux chiens qui mordent en la ruë
La pierre qu'vn passant pour les frapper leur ruë :
Ainsi tu mords autruy comme fol insensé,
Et non toy pauure sot qui t'es seul offensé.
En quel âge ô bons Dieux ! ores penses-tu estre ?
Penses-tu que le ciel pour toy face renaistre
Encor le siecle d'or, où l'Innocence estoit
Sur le haut de la faulx que Saturne portoit ?
Ce beau siecle est perdu, & nostre âge enroüillée
(Qui des pauures humains la poitrine a soüillée

D'auarice & d'erreur) ne permet que le bien
Aux hommes d'auiourd'huy vienne sans faire rien.
Pource auecques trauail il faut que tu l'acquieres,
Non en faisant des vers qui ne seruent de guieres,
Non à prier Phœbus qui est deuenu sourd:
Mais il te faut prier les grands Dieux de la Court,
Les suiure, les seruir, te trouuer à leur table,
Discourir deuant eux vn conte delectable,
Les courtizer, les voir, & les presser souuent:
Autrement ton labeur ne seroit que du vent,
Autrement ta science & ta lyre estimée
(Pour n'vser d'vn tel art) s'en iroit en fumée.
Le desastre malin qui tourmenté t'auoit,
Se tourner deuers toy plus doux ne se deuoit
Qu'auiourd'huy que la Royne auecques sa prudence
Par naturelle amour gouuerne nostre France:
Ce qui est arriué pour faire reflorir
L'ancienne vertu qui s'en alloit perir.
Sans elle & sans sa race en oubly fust Athenes,
Et tant de noms fameux sacrez par tant de peines,
Platon, Socrate, Homere, eussent esté occis
D'vne eternelle mort sans ceux de Medicis.
Ceste Royne d'honneur de telle race issuë,
Ainçois que Calliope en son ventre a conceuë,
Pour ne degenerer de ses premiers ayeux,
Soigneuse a fait chercher les liures les plus vieux
Hebreux, Grecs & Latins, traduits & à traduire:
Et par noble despense elle en a fait reluire
Son chasteau de sainct Maur, à fin que sans danger
Le François fust vaincueur du sçauoir estranger.
Si sa bonté non feinte, au plus beau du ciel née
Ne change comme Royne en mieux ta destinée,

Laisse l'ingrate France, & va chercher ailleurs
(Si tu les peux trouuer) autres destins meilleurs.

A ELLE MESME.



Omme vne belle & ieune fiancée
De qui l'amour resueille la pensée,
Souspire en vain son amy nuict & iour,
Et triste attend l'heure de son retour,
Feignant tousiours, tant son esprit chancelle,
De son retard quelque cause nouuelle:
De tel desirs toute France qui pend
De vos vertus, vostre presence attend,
Et le retour de nos deux ieunes Princes,
Qui dessous vous cognoissent leurs Prouinces.
Mais quand on dit que Phebus aux grands yeux
Aura couru tous les Signes des Cieux,
Et que la Lune à la coche attelée
De noirs cheuaux, sera renouuelée
Par douze fois sans retourner icy,
Paris lamente & languit en soucy,
Et ne sçauroit, quoy qu'il pense ou regarde,
Songer le poinct qui si loin vous retarde.
Seroit-ce point le Rhosne impetueux?
Le cours de Seine aux grands ports fructueux
Est plus plaisant. Seroit-ce point Marseille?
Non, car Paris est ville sans pareille:
Bien que Marseille en ses tiltres plus vieux
Vante bien-haut ses Phocenses ayeux,

Qui d'Apollon fuyans l'oracle & l'ire,
A son riuage ancrerent leur Nauire.
L'air plus serein des peuples estrangers,
Et le doux vent parfumé d'Orangers,
De leur douceur vous ont-ils point rauie ?
La peste helas ! vous a tousiours suiuie.
De Languedoc les palles Oliuiers
Sont-ils plus beaux que les arbres fruitiers
De vostre Anjou ? ou les fruits que Toureine
Plantez de rang en ses iardins ameine ?
Ie croy que non. Y vit-on mieux d'accord ?
Mars en tous lieux de vostre grace est mort.
Qui vous tient doncq' si loin de nous Madame ?
C'est le desir de consumer la flame
Qui peut rester des ciuiles fureurs,
Et nettoyer vos prouinces d'erreurs.
Vostre vouloir soit fait à la bonne heure :
Mais retournez en la saison meilleure,
Et faites voir au retour du Printemps
De vostre front tous vos peuples contents.
Vostre Monceaux tout gaillard vous appelle,
Sainct-Maur pour vous fait sa riue plus belle,
Et Chenonceau rend pour vous diaprez
De mille fleurs son riuage & ses prez :
La Tuillerie au bastiment superbe
Pour vous fait croistre & son bois & son herbe,
Et desormais ne desire sinon
Que d'enrichir son front de vostre nom.
Et toutefois par promesse asseurée.
Ils ont ensemble alliance iurée.
De leur vestir de noir habit de dueil
Iusques au iour que les raiz de vostre œil

Leur donneront vne couleur plus neuue,
Changeant en verd leur vieille robe veuue,
Et que iamais ils ne seront ioyeux,
Beaux ny gaillards qu'au retour de vos yeux.
Si vous venez, vous verrez vos allées
Dessous vos pas d'herbes renouuellées,
Et vos iardins plus verds & plus plaisans
Se raieunir en la fleur de leurs ans.
Ou bien Madame, ils deuiendront steriles,
Sans fleurs sans fruit mal-plaisans inutiles,
Et peu vaudra de les bien disposer,
Les bien planter, & bien les arroser:
Le iardinier ne pourra faire croistre
Herbe ne fleur sans voir l'œil de leur maistre.
Desia le temps & la froide saison
Qui vostre chef a fait demy-grison,
Loing du trauail vous commandent de faire
Honeste chere, & doucement vous plaire.
Assez & trop ce Royaume puissant
A veu son Sceptre en son sang rougissant:
A veu la mort de trois Rois en peu d'heure,
Et d'vn grand Duc que toute Europe pleure:
Assez a veu l'audace du harnois
Vous resister, & corrompre vos lois,
Et vos citez l'vne à l'autre combatre.
Or maintenant il est temps de s'esbatre,
Et de ietter dedans l'air bien-auant
Tous vos ennuis sur les ailes du vent.
Qui desormais vous ayant pour maistresse,
Craindra du Rhin l'effroyable ieunesse,
Les Espagnols aux guerres animez,
Ou les Anglois hors du monde enfermez?

Vostre grand nom que la grand' Renommée
Seme par tout, est plus fort qu'vne armée:
Car sans combattre, auecque la vertu
Vous auez tout doucement combatu.
Si m'en croyez, vous passerez le reste
De vos longs iours sans que rien vous moleste.
Il est bien vray que presidant au lieu
Que vous tenez dessous la main de Dieu,
Ne sçauriez estre vn quart d'heure sans peine:
Mais de plaisir il faut qu'elle soit pleine,
Entre-meslant le doux auec l'amer,
Et ne laisser vostre esprit consumer
Sous telle charge aucunement amere,
Si le plaisir le soucy ne tempere.
Quand voirrons nous quelque tournoy nouueau ?
Quand voirrons nous par tout Fontaine-bleau
De chambre en chambre aller les mascarades ?
Quand oirrons nous au matin les aubades
De diuers luths mariez à la vois ?
Et les cornets, les fifres, les haubois,
Les tabourins, violons, espinettes
Sonner ensemble auecque les trompettes ?
Quand voirrons nous comme balles voler
Par artifice vn grand feu dedans l'air?
Quand voirrons nous sur le haut d'vne scene
Quelque Ianin ayant la ioue pleine
Ou de farine ou d'ancre, qui dira
Quelque bon mot qui vous resiouyra ?
Quand voirrons nous vne autre Polynesse
Tromper Dalinde, & vne ieune presse
De tous costez sur les tapis tendus
Honnestement aux girons espandus

De leur Maistresse, & de douces paroles
Flechir leurs cœurs, & les rendre plus molles,
Pour sainctement vn iour les espouser,
Et chastement pres d'elles repouser?
C'est en ce poinct Madame, qu'il faut viure,
Laissant l'ennuy à qui le voudra suiure.
De vostre grace vn chacun vit en paix:
Pour le Laurier l'Oliuier est espais
Par toute France, & d'vne estroitte corde
Auez serré les mains de la Discorde.
Morts sont ces mots Papaux & Huguenots,
Le Prestre vit en tranquille repos,
Le vieil soldat se tient à son mesnage,
L'artizan chante en faisant son ouurage,
Les marchez sont frequentez des marchans,
Les laboureurs sans peur sement les champs,
Le pasteur saute aupres d'vne fontaine,
Le marinier par la mer se promeine
Sans craindre rien: car par terre & par mer
Vous auez peu toute chose calmer.
En trauaillant chacun fait sa iournée:
Puis quand au Ciel la Lune est retournée,
Le Laboureur deliuré de tout soing
Se sied à table, & prend la tasse au poing:
Il vous inuoque, & remply d'alegresse
Vous sacrifie ainsi qu'à sa Déesse,
Verse du vin sur la place: & aux cieux
Dressant les mains & soulevant les yeux,
Supplie à Dieu qu'en santé tres-parfaite
Viuiez cent ans en la paix qu'auez faite.



L'AMOVR AMOVREVX. A LA ROYNE DE NAVARRE Marguerite de France.

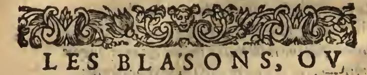
CE Dieu qui se repaist de nostre sang humain,
Ayant au dos la trousse & l'arc dedans la main,
Voulut depuis deux iours enuironner la terre,
Et voir combien ses traicts aux hommes font de guerre.
Comme il alloit le Ciel & la Mer recherchant,
Il vid dés l'Orient iusqu'au Soleil couchant,
Dés l'Afrique bruslée aux montaignes Riphées,
Que tout le monde entier n'estoit que ses trophées,
Et qu'il n'y auoit Prince, Empire, ny cité,
Qui ne trem blast au nom de sa diuinité.
Il vid Iupiter pris de nos mortelles femmes,
Neptune sous la mer n'esteindre point ses flames,
Et Pluton aux Enfers sentir la cruauté
Qu'apporte dans les cœurs vne douce beauté.
A la fin tout lassé de voler par le monde,
A l'heure que Phebus se cache dessous l'onde,
Quand nous voyons le iour en la nuict se changer,
Amour chercha par tout vn giste à se loger.
Ramassant du long vol son aile recueillie,
Tantost tournoit les yeux sur la belle Italie,
Tantost desur l'Espaigne, & tantost d'autre part
Sur l'Isle d'Angleterre abaissoit son regard.

Pressé de se loger par la nuict qui commence,
Abaissa ses beaux yeux sur le peuple de France.
Il aduisa Paris, & vint au poinct du soir
Comme vn oyseau leger sur le Louure s'assoir.
De fortune la belle & chaste Marguerite,
Perle & fleur des François, immortelle Charite,
Des diuines beautez le patron eternel
Reuenoit des iardins du Palais maternel.
L'Honneur & la Vertu suyuoient ceste Princesse,
Ainçois ce beau Soleil qui tiroit vne presse
De Dames & d'Amours autour de son costé.
Elle race des Rois marchoit en grauité
Au milieu de sa troupe, & passoit les plus belles,
Comme l'Aube la nuict de ses flames nouuelles.
Si tost qu'Amour la vid, il en fut enuieux.
Aussi prompt qu'vn esclair se ietta dans ses yeux:
Il se fit inuisible, à fin que sa venue
Ne fust que d'elle seule & non d'autre cognue.
L'homme qui est mortel, n'est pas digne de voir
Les Dieux en leur essence, & moins les receuoir:
C'est vn vaisseau de terre entourné de foiblesse.
L'humain cherche l'humain, & le Dieu la Deesse.
Incontinent qu'Amour se fut logé dedans.
Ces yeux si penetrans si beaux & si ardans,
Armez d'vne vertu si diuine & si claire,
Ie me trompe, dit-il, ie croy que c'est ma mere
Qui auoit emprunté les membres d'vn mortel:
Vn œil, s'il n'est diuin, ne sçauroit estre tel.
Est-ce point Pasithée? ou quelqu'vne des Graces?
Oeil, quiconque sois-tu, de splendeur tu surpasses
Venus & Pasithée: & par tout ie ne voy
Rien qui puisse egaler ta beauté sinon toy.

Mais si tost qu'elle fut en sa chambre arriuée,
Qu'à l'entour de son corps sa robbe fut leuée,
Que toutes ses beautez se monstrerent à nu,
Amour est tout soudain amoureux deuenu:
Il souspire, il languist en vne peine extrême,
Et sent au cœur les maux qui viennent de luy-mesme.
Regardant son beau front d'yuoire blanchissant,
Et ses sourcis tournez en forme d'vn Croissant,
Ou il prit de son arc la voûture premiere:
Puis sentant de ses yeux la celeste lumiere,
Le vray logis d'honneur, lumiere qui pourroit
R'animer d'vne œillade vn homme qui mourroit,
Esbranler les rochers, appaiser la marine,
Et tirer d'vn regard le cœur de la poitrine:
Lumiere saincte douce angelique, qui fais
Et couler & sentir iusqu'en l'ame tes rais:
Il deuint esperdu d'esprit & de memoire.
Vaincu sans resistance il quita la victoire,
Et ne fit que penser le moyen de pouuoir
Viure tousiours en elle, & pour Dame l'auoir.
Or maintenant ce Dieu sous les flames iumelles
Des yeux de son hostesse estendoit ses deux ailes,
Et seichoit son pennage à leur belle clairté:
Maintenant aiguisoit ses rais sur leur beauté:
Maintenant il prenoit des cheueux de la belle
Pour refaire à son arc vne corde nouuelle:
Maintenant tout son arc raccoustroit de nouueau,
Se refondoit soy-mesme & se faisoit plus beau.
Il oublia le Ciel sa celeste origine,
Et pensoit que le Ciel d'elle n'estoit pas digne:
Et tellement Amour de son feu s'embrasa,
Que mille & mille fois ses yeux il rebaisa:

Les prioit, adoroit, & vaincu de martyre
Fut contraint à la fin telle parole dire,
Souspirant aigrement tout triste & tout desfait
Par le coup que luy-mesme à soy mesme auoit fait.
Or ie suis chastié des rigoureuses peines
Que ie soulois donner aux personnes humaines.
Les souspirs & les voix & les pleurs soucieux
De ceux qui i'ay blessez, sont venus iusqu'aux Cieux.
Nemesis m'a puny: c'est la loy de Nature,
Celuy qui fait du mal, que du mal il endure.
Ie suis sans foy sans loy, vagabond & leger,
Menteur flateur trompeur causeur & mensonger:
La mer conceut ma mere en sa vague profonde:
Ie suis vn Phaëthon qui brusle tout le monde:
Ie renuerse les loix & les villes à bas,
Et comme d'vn iouët du monde ie m'esbas.
Maintenant de mes maux ie souffre penitence,
Ie me confesse à vous, au cœur i'ay repentance:
Ie demande pardon, & sçay que iustement
De mes pechez commis i'endure chastiment.
Ie sçay que peut l'ennuy, les soucis & les pleintes,
Les sanglots, les souspirs, & les larmes non feintes:
Le mal me touche au cœur, qui me fait langoureux.
Et pource desormais, ô pauures amoureux,
I'auray pitié du feu qui cause vostre perte,
Pleurant vostre douleur comme l'ayant soufferte.
Ainsi disoit Amour plaignant sa liberté:
Mais vous qui sçauez bien comme il est arresté
Prisonnier de vos yeux, deuenez glorieuse
D'estre d'vn si grand Dieu seule victorieuse.
Vous desrobez son arc ses flames & ses traits,
Et comme ardens esclairs vous les iettez espais,

Sás faillir, droit aux cœurs de ceux qui vous regardét,
Que corselets ferrez ny boucliers ne retardent,
Tant ils sont foudroyans, penetrans & pointus,
Acerez & forgez par les mesmes Vertus.
Doncques, Perle d'honneur que la beauté couronne,
Il ne faut desormais que la France s'estonne,
Si seule vous blessez les hommes & les Dieux,
Puis qu'Amour est vostre hoste, & demeure en vos yeux.



LES BLASONS, OV ARMOIRIES.

OV soit que les marests de l'Ægypte feconde
Soyent peres limonneux des hommes de ce monde,
Soit qu'ils soyent engendrez des vieux chesnes creuez,
Ou soit que des rochers ils naissent esleuez:
Si est-ce mon Sanzay, que sans faueur de race
Les hommes sont yssus d'vne pareille masse:
Ils eurent sang pareil, pareil entendement,
Et furent tous egaux dés le commencement:
Sans point se soucier d'honneur ny de noblesse
Estoyent sans nul mestier, sans art, & sans adresse,
Et viuoyent par les bois comme peu courageux,
Des glans tombez menu des chesnes ombrageux.
Si tost que les vertus les hommes esueillerent,
Espoinçonnez d'honneur à l'enuy trauaillerent:
L'vn creusa les sapins, & se donnant au vent

Alla trop conuoiteux d'Occident au Leuant:
L'autre pour agrandir les bornes de sa terre,
Fit des picques de fresne, & courut à la guerre:
Ils bastirent citez, ils choisirent des Rois,
Ils dresserent des camps, & chargez de harnois,
Les armes en la main, au combat se pousserent,
Et les grandes Citez à terre renuerserent.
Lors l'honneur qui voloit dessus les camps armez,
Les rendoit viuement aux armes animez,
De sorte que chacun auoit plus grande enuie
De la mort, que sauuer honteusement sa vie:
Et plustost desiroit à la guerre mourir,
Que viure en sa maison sans loüange acquerir.
» Nostre vie mondaine est caduque & mortelle,
» Et la belle loüange est tousiours eternelle.
Celuy qui desiroit de monstrer sa vertu,
Portoit sur le harnois dont il estoit vestu,
Ou dessus son bouclier, vne recognoissance,
Afin que par la presse on cognust sa vaillance.
L'vn auoit vn Serpent, l'autre auoit vn Lyon,
Vn Aigle, vn Leopard: ainsi vn million
Par les siecles passez d'Enseignes sont venuës,
Que les races depuis pour merque ont retenuës,
Escussons & Blasons de leurs premiers ayeux,
Que la guerre en-noblit par faits victorieux:
Aussi pour inciter leurs races à bien faire,
A pousser leur vertu outre le populaire,
Et à contregarder par noblesse de cœur
L'honneur que leurs parens ont acquis par labeur.
Mais tout ainsi qu'on void la Fortune mondaine
Aller en decadence & n'estre point certaine:
Aussi ne void-on pas en chacune saison

Tousiours en mesme estat vne mesme maison,
Ains souuent elle change & d'armes & de race:
» Car toute chose humaine en ce bas monde passe.
La tiene, mon Sanzay, sans auoir rien mué,
A tousiours son honneur en mieux continué,
Comme le vif surgeon d'vne race eternelle
Qui sans l'aide d'autruy re-uit tousiours en elle:
Tige du noble sang des Comtes de Poitiers,
Dont tes predecesseurs furent vrais heritiers:
Qui aux siecles passez, en prenant alliance
Es plus riches maisons du Royaume de France,
Ont iusques auiourd'huy auecq' authorité
Maintenu leur noblesse & leur antiquité.
Or toy qui les vertus de tes ayeux possedes,
Et qui de droite ligne à leurs armes succedes,
Tu n'as voulu souffrir que leur nom en-nobly
De tant de beaux honneurs fust pressé de l'oubly:
Mais tirant du tombeau leurs armes & leur gloire,
Tu as dedans vn liure escrit toute l'histoire,
Portrait leurs Escussons & leurs Blasons; à fin
Que ta noble maison ne prenne iamais fin,
Et que maugré les ans ta Ligne florissante
Croisse de fils en fils à iamais renaissante.
Tousiours puisse ta race augmenter en honneur,
Et tousiours ta maison soit pleine de bon-heur,
Illustre de vertus, & tousiours puisse viure
La race des Sanzais escrite dans ton liure.

AV

AV SEIGNEVR CECILLE Sicilien.



Docte Cecille, à qui la Pieride
A fait gouster de l'onde Aganippide,
A descouvert les Antres Cirrheans,
A fait danser sur les bords Pimpleans,
A mené voir baigner en la fontaine
Sur Helicon, ceste belle Neufuaine,
Que Iupiter en Memoire conceut,
Et pour sa race en son Ciel la receut:
Ie te confesse heureux en mille sortes,
Non pour le nom si fameux que tu portes
Venant de l'Isle, où le Gean Typhé
Presque de souffre & de foudre estouffé
(Gean rebelle à souffrir indocile)
En se tournant esbranle la Sicile,
Estant lassé de porter d'un costé
Le souspiral de Vulcan indonté:
Non pour autant que le grand fleuue Alphée,
Ayant d'amour la poitrine eschaufée,
Reuoit s'amie à cachettes, laissant
Son bord sacré d'Oliuiers pallissant,
Et sous la mer sans y mesler son onde
Coule leger d'vne voye profonde,
Ne se laissant à Neptune enfermer,
A fin que pur des vagues de la mer
Vienne embrasser son Arethuse chere,
Ses Oliuiers luy donnant pour douaire,

Et son sablon des Athletes cognu,
Estant de fleuue vn Plongeon deuenu:
Non pour-autant que la Muse Latine,
La Muse Greque ont mis en ta poitrine
Ie ne sçay quoy de grand & de parfait,
Qui passe en France, & reuerer te fait,
De ces esprits à qui rien ne peut plaire
S'il n'est du tout eslogné du vulgaire:
Non pour-autant que courtois & humain
Aux estrangers tu ne caches ta main,
Mais doucement les traites & caresses,
Les bien-veignant d'honneurs & de richesses:
Mais pourautant que tu vois de plus pres
Que nous le port & les yeux & les traicts
De la splendeur de ton Prince, qui passe
L'Honneur d'honneur, & les Graces de grace.
Cecille, on dit qu'apres que les Geans
Furent bruslez l'vn sur l'autre cheans
Aux champs de Phlegre, & que l'ardante foudre
Leur triple eschelle eut brisé comme poudre,
Foudre que l'Aigle en son bec apportoit:
Que Iupiter pompeusement estoit
Hautain d'auoir deschargé sa vengeance
Sur si meschante & malheureuse engeance.
Et toutefois comme vn vainqueur douteux
Qu'il de restast quelque racine d'eux,
Qui de nouueau troubleroit sa victoire:
Pour effacer la race & la memoire
De telle gent, du haut ciel deualla,
Et bras à bras nostre Terre accolla,
La remplissant de sa semence heureuse,
Semence forte, ardante, & vigoreuse,

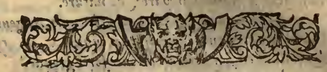
Digne de luy, que la Terre receut,
Dont tout soudain les Rois elle conceut,
Portraits sacrez de la haute Iustice,
Pour chastier les Geans & leur vice
S'il en restoit: puis ce Dieu desiroit
De se mirer aux enfans qu'il auroit,
Et par les Rois cognoistre sa puissance:
» *Car du grand* DIEV *les Rois sont la semblance.*
Quand la douleur d'enfanter la pressa,
A corps preignant estendre se laissa
Sous vn grand Palme: & comme en sa gesine
Trois fois appelle à son secours Lucine,
Elle inuoqua Iupiter qui des Cieux
Iettoit sur elle & son cœur & ses yeux:
Puis au milieu d'vne longue tranchée,
En s'efforçant des Rois est accouchée.
La Maiesté ses grandes mains auoit
Sous les enfans, la Fortune seruoit
De sage-femme, & la Vertu chenuë
Estoit du Ciel pour Commere venuë.
Tous ces enfans ne se resembloyent pas:
Les vns auoient petit corps, petits bras,
Petites mains: les autres au contraire
Auoient grands mains & grands bras, pour deffaire
Sous eux le peuple, & sous eux faire armer
D'hommes la terre, & de vaisseaux la mer.
L'vn en naissant estoit vieillard & sage,
L'autre n'auoit ny force ny courage,
Vn fai-neant, & l'autre genereux
Estoit de gloire & d'honneur amoureux,
Et presque enfant ne pensoit qu'à la guerre,
Et d'abaisser sous luy toute la terre,

Comme le nostre, à qui les Cieux amis
Ont de grands dons dés naissance promis
Pour ioindre vn iour par fidelle alliance
Vostre Sicile auecques nostre France.
Incontinent que Iupiter les vit,
L'ardante amour son courage rauit,
Et bouillonnant en son cœur de grand' aise,
Impatient les accolle & les baise
L'vn apres l'autre, & d'eux pere commun
Bailla sa foudre en presens à chacun,
Disant ainsi: Ma race, ie vous donne
(Outre l'honneur, le Sceptre & la Couronne
Que vous tiendrez dessous mon bras puissant)
Comme à mes fils le foudre punissant:
Non pour blesser ou pour tuer la race
De l'innocente & simple populace,
Mais pour punir les Geans serpens-piez,
Si par audace ensemble r'alliez
Me guerroyoient, ou si gros d'arrogance
Ils conspiroient contre vostre puissance:
Lors n'espargnez la foudre, & la ruez,
Et comme moy saccagez & tuez
D'vn feu souffré la race Titanine:
Renuersez moy Bryare sous Arine,
Et derechef sous Etne renfermez
Typhé couuert de charbons allumez,
Et rembarrez Porphyre en Tenarie.
Quand vous voirrez que leur sotte furie
Sera dontée & serue dessous vous,
A mon exemple arrestez le courrous,
Et n'exercez d'vne rigueur felonne
Toute vengeance ainsi qu'vne Lyonne,

Ou comme vn Tygre aux grands ongles tranchans,
Qui d'Hyrcanie erre parmy les champs:
Croyez, enfans, que chose tant n'approche
De ma bonté, que de sauuer son proche,
Et pardonner à beaucoup qui auront
Sans y penser trop haut dressé le front.
Si ie voulois toutes les fois qu'en terre
L'homme m'offense, eslancer mon tonnerre,
Estant tousiours de couroux animé,
En peu de temps ie serois desarmé.
Mais pour donner aux peuples vne crainte,
Souuent d'Athos où la cyme est attainte
Ou du Ceraune, où ie fais trebucher
Dessous mon bras la teste d'vn rocher,
Ou ie renuerse vne tour qui menace
Mon Ciel moqué de sa voisine audace,
Ou les forests dont les arbres d'autour
Sont si espais qu'ils desrobent le iour.
Ce sont les buts, sur qui pere ie vise
Les traits armez de ma cholere esprise,
Ne respandant à tous coups de ma main
Mes dars de feu dessur le genre humain.
Et c'est à fin que le peuple qui tremble
De voir morceaux dessur morceaux ensemble
D'vn grand rocher par les champs renuersé,
Sache que Dieu là haut est courroucé,
Qu'il regne au Ciel, & qu'il darde la foudre,
Et qu'en son lieu les rochers sont en poudre.
Et lors prenant exemple à ma pitié
S'entr'-aimeront viuans en amitié,
Adoucissans l'ardeur de leurs courages
Sans se tuer comme bestes sauuages.

Disant ainsi nil enuoya les Rois
Ses chers enfans regner en tous endrois,
Et sur leur chef espandant sa largesse,
Aux vns donnoit vne grande richesse,
Aux autres moindre, ainsi qu'il luy plaisoit:
Car à son gré son vouloir se faisoit.
Mais par sur tous sa faueur s'est monstrée
Dessus la France, Espagne & ta contrée
Qu'il couronna de gloire & de bon-heur,
Et iusqu'au ciel en enuoya l'honneur,
Sacré berceau de Cerés la tres-belle
Qui nourrit tout de sa grasse mammelle,
Tesmoings en sont Archimede, & celuy,
Qui courtizan auoit vn double estuy,
L'vn plein de vent, & l'autre de finance,
Et ce Pasteur qui fut dés son enfance
En Arcadie, & sur Menale vit
Pan qui flutoit dont le son le rauit.
Or comme on void que les Rois en ce monde
Apres leur pere ont la place seconde,
Haut-esleuez en grandeur & en pris:
Des puissans Rois les hommes fauoris
Par la vertu, ont la troisiesme place
Haut-esleuez desur la populace.
Ainsi que toy Cecille, dont le nom
N'est enfermé dessous vn bas renom,
Mais en volant aux deux bouts de ton Isle
A fait ta gloire abondante & fertille,
T'a fait du peuple & des grands bien-aimé:
Tant vaut l'honneur quand il est renommé.
Non seulement ta viue renommée
N'est chichement de ta mer enfermée,

Mais franchissant le rempart Sicilois
S'est apparue au grand peuple Gaulois,
Et fait cognoistre à mes Muses sacrées,
Pour te porter en diuerses contrées,
Et faire aller ton nom par l'vniuers:
Car ta loüange est digne de mes vers.



A IEAN GALLAND, ATREBATE, PRINCIPAL DV College de Boncourt.

MOn Galland, tous les arts apris dés la ieunesse
Seruent à l'artizan iusques à la vieillesse,
Et iamais le mestier en qui l'homme est expert,
Abandonnant l'ouurier par l'âge ne se pert:
Bien que le Philosophe ayt la teste chenue,
Son esprit toutefois se pousse outre la nue:
Plus le corps est pesant, plus il est vif & pront,
Et forceant sa prison s'en-vole contre-mont.
L'Orateur qui le peuple attire par l'oreille,
Celuy qui disputant la verité reueille,
Et le vieil Medecin plus il court en auant,
Plus il a de pratique, & plus deuient sçauant.
Mais ce bon-heur n'est propre à nostre Poësie,
Qui ne se void iamais d'vne fureur saisie
Qu'au temps de la ieunesse, & n'a point de vigueur

Si le sang ieune & chaud n'escume dans le cœur,
Sang qui en bouillonnant agite la pensée
Par diuerses fureurs brusquement eslancée,
Et pousse nostre esprit ore bas ore haut,
Comme le sang de l'homme est genereux & chaut,
Et selon son ardeur, nous trouuant d'auanture
Au mestier d'Apollon preparez de nature.
Comme on void en Septebre aux tonneaux Angeuins
Bouillir en escumant la ieunesse des vins,
Qui chaude en son berceau à toute force gronde,
Et voudroit tout d'vn coup sortir hors de sa bonde,
Ardente impatiente, & n'a point de repos
De s'enfler d'escumer, de iallir à gros flots,
Tant que le froid Hyuer luy ait donné sa force,
Rembarrant sa puissance aux berceaux d'vne escorce:
Ainsi la Poësie en la ieune saison
Bouillonne dans nos cœurs, qui n'a soin de raison,
Serue de l'appetit, & brusquement anime
D'vn Poëte gaillard la fureur magnanime:
Il deuient amoureux, il suit les grands Seigneurs,
Il aime les faueurs, il cherche les honneurs,
Et plein de passions en l'esprit ne repose
Que de nuict & de iour ardent il ne compose:
Soupçonneux, furieux, superbe, & desdaigneux,
Et de luy seulement curieux & songneux,
Se feignant quelque Dieu: tant la rage felonne
De son ieune desir son courage aiguillonne.
Mais quand trente cinq ans ou quarante ont tiedy,
Ou plustost refroidy le sang acouhardy,
Et que les cheueux blancs des catherres apportent,
Et que les genous froids leurs bastimens ne portent,
Et que le front se ride en diuerses façons:

Lors la Muse s'enfuit & nos belles chansons,
Pegase se tarist, & n'y a plus de trasse
Qui nous puisse conduire au sommet de Parnasse,
Nos Lauriers sont sechez, & le train de nos vers
Se presente à nos yeux boiteux & de trauers:
Tousiours quelque mal-heur en marchant les retarde,
Et comme par despit la Muse les regarde.
Car l'ame leur defaut, la force, & la grandeur
Que produisoit le sang en sa premiere ardeur.
Et pource si quelqu'vn desire estre Poëte,
Il faut que sans vieillir estre ieune il souhéte,
Prompt, gaillard, amoureux: car depuis que le temps
Aura dessus sa teste amassé quarante ans,
Ainsi qu'vn Rossignol tiendra la bouche close,
Qui pres de ses petits sans chanter se repose.
Au Rossignol muet tout semblable ie suis,
Qui maintenant vn vers desgoiser ie ne puis,
Et falloit que des Rois la courtoise largesse
(Alors que tout mon sang boüillonnoit de ieunesse)
Par vn riche bien-faict inuitast mes escrits
Sans me laisser vieillir sans honneur & sans pris:
Mais Dieu ne l'a voulu, ne la dure Fortune
Qui les poltrons esleue, & les bons importune.
Entre tous les François i'ay seul le plus escrit,
Et iamais Calliope en vn cœur ne se prit
Si ardant que le mien pour celebrer les gestes
De nos Rois que i'ay mis au nombre des Celestes.
Par mon noble trauail ils sont deuenus Dieux,
I'ay remply de leurs noms les terres & les cieux:
Et si de mes labeurs qui honorent la France,
Ie ne remporte rien qu'vn rien pour recompense.



LE VERRE.

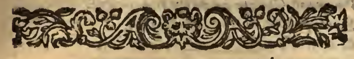
CEVX que la Muse aimera mieux
que moy
(Comme vn Daurat, qui la loge
chez soy)
Dessus leur luth qui hautement re-
sonne,
Diront en vers, de la race Brinonne
Comme à l'enuy les grades & l'honneur,
Digne sujet d'vn excellent sonneur.
Moy d'esprit bas, qui rampe contre terre
Diray sans plus les loüanges d'vn Verre
Qu'vn des Brinons m'a presenté le iour
Que l'an commence à faire son retour.
O gentil Verre, oseroy-ie bien dire
Combien ie t'aime, & combien ie t'admire?
Tu es heureux, & plus heureux celuy
Qui t'inuenta pour noyer nostre ennuy!
Ceux qui jadis les Canons inuenterent,
Et qui d'enfer le fer nous apporterent,
Meritoient bien que là bas Rhadamant
Les tourmentast d'vn iuste chastiment:
Mais l'inuenteur, qui d'vn esprit agile
Te façonna (fust-ce le grand Virgile,
Ou fust quelque autre, à qui Bacchus auoit
Monstré le sien, où gaillard il beuuoit)
Meritoient bien de bailler en la place
De Ganymede à Iupiter la tasse,

Et que leur verre aussi transparent qu'eau
Se fist au ciel vn bel Astre nouueau.
Non, ce n'est moy qui blasme Promethée,
D'auoir la flame à Iupiter ostée:
Il fit tres-bien: sans le larcin du feu,
Verre gentil, iamais on ne t'eust veu,
Et seulement les fougeres ailées
Eussent seruy aux Sorcieres pelées.
Aussi vrayment c'estoit bien la raison
Qu'vn feu venant de si noble maison
Comme est le ciel, fust la cause premiere,
Verre gentil, de te mettre en lumiere,
Toy retenant comme celestiel
Le rond, le creux, & la couleur du ciel.
Toy, dy-ie toy, le ioyau delectable
Qui sers les Dieux & les Rois à la table,
Qui aimes mieux en pieces t'en-aller
Qu'à ton Seigneur la poison receler:
Toy compagnon de Venus la ioyeuse,
Toy qui guaris la tristesse espineuse,
Toy de Bacchus & des Graces le soin,
Toy qui l'amy ne laisses au besoin,
Toy qui dans l'œil nous fais couler le somme,
Toy qui fais naistre à la teste de l'homme
Vn front cornu, toy qui nous changes, toy
Qui fais au soir d'vn Crocheteur vn Roy.
Aux cœurs chetifs tu remets l'esperance,
La verité tu mets en euidence:
Le laboureur songe par toy de nuict
Que de ses champs de fin or est le fruict:
Et le pescheur qui ne dort qu'à grand' peine,
Songe par toy que sa nacelle est pleine

De poissons d'or, & le dur Bucheron
Ses fagots d'or, son plant le vigneron.
Mais contemplons de combien tu surpasses,
Verre gentil, ces monstrueuses tasses,
Et fust-ce celle horrible masse d'or
Que le vieillard Gerynean Nestor
Boiuoit d'vn trait, & que nul de la bande
N'eust sceu leuer, tant sa masse estoit grande.
Premierement deuant que les tirer
Hors de la mine, il nous faut deschirer
La Terre mere, & cent fois en vne heure
Craindre le heurt d'vne voûte mal-seure:
Puis quand cet or par fonte & par marteaux
Laborieux s'arrondist en vaisseaux,
Tout cizelé des fables poëtiques,
Et buriné de medailles antiques,
Pere Bacchus! quel plaisir ou quel fruict
Peut-il donner? sinon faire de nuict
Couper la gorge à ceux qui le possedent,
Ou d'irriter quand les peres decedent,
Les heritiers à cent mille procez,
Ou bien à table apres dix mille excez,
Lors que le vin sans raison nous delaisse,
Faire casser par sa grosseur espaisse
Le chef de ceux qui n'agueres amis,
Entre les pots deuiennent ennemis?
Comme jadis apres trop boire firent
Les Lapithois, qui les monstres desfirent
Demy-cheuaux. Mais toy verre ioly,
Loin de tout meurtre en te voyant poly,
Net, beau, luisant, tu es plus agreable
Qu'vn vaisseau d'or, lourd fardeau de la table:

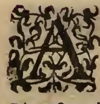
Si tu n'estois aux hommes si commun
Comme tu es, par miracle vn chacun
T'estimeroit de plus grande valuë
Qu'vn diamant ou qu'vne perle esluë.
C'est vn plaisir que de voir r'enfrongné,
Vn grand Cyclope à l'œuure embesongné,
Qui te parfait de cendres de fougere,
Et du seul vent de son haleine ouuriere.
Comme l'esprit enclos dans l'vniuers,
Engendre seul mille genres diuers,
Et seul en tout mille espèces diuerses,
Au ciel, en terre, & dans les ondes perses:
Ainsi le vent par qui tu es formé,
De l'artizan en la bouche enfermé,
Large, petit, creux ou grand, te façonne
Selon l'esprit & le feu qu'il te donne.
Que diray plus? par espreuue ie croy
Que Bacchus fut jadis laué dans toy,
Lors que sa mere attainte de la foudre,
En auorta plein de sang & de poudre:
Et que dés lors quelque reste de feu
Te demeura: car quiconques a beu
Vn coup dans toy, tout le temps de sa vie
Plus y re-boit, plus a de boire enuie,
Et de Bacchus tousiours le feu cruel
Ard son gosier d'vn chaud continuel.
Ie te saluë heureux Verre propice
Pour l'amitié, & pour le sacrifice:
Quiconque soit l'heritier qui t'aura
Quand ie mourray, de long temps ne voirra
Son vin, ne gras, ne poussé, dans sa tonne:
Et tous les ans il voirra sur l'Autonne

Bacchus luy rire, & plus que ses voysins
Dans son pressoüer gennera de raisins :
Car tu es seul le meilleur heritage,
Qui puisse aux miens arriuer en partage.



AMOVR LOGE'.

A MONSIEVR DE POVGNY de Ramboüillet.



Mour auoit d'vn art malicieux
Surpris la foudre à Iupiter son pere :
Luy qui pardon à sa faute n'espere,
Pour eschapper abandonna les Cieux.
Dedans la main auoit vn pistolet
Bien esmorcé, la pierre bien aßise :
L'air luy fait voye, & le vent fauorise
A ce grand Dieu qui s'enfuyoit seulet.
De l'Orient iusques à l'Occident
Vn iour entier erra de place en place :
La grande mer qui nostre terre embrasse,
Sentit combien son brandon est ardent.
La froide humeur les poissons ne defend,
Ny les forests les animaux sauuages :
Bois & rochers, riuieres & riuages
Sont enflamez d'vn si petit enfant.
Il n'espargnoit ny ieune ny grison :
Prompt à frapper, d'vn coup en blessa mille:
De bourg en bourg il va, de ville en ville,

Et peu seruoit aux hommes la raison.
Il estoit las d'errer & de tirer,
Et plus au vent ses ailes il n'allonge,
Quand sur le poinct que le Soleil se plonge,
Chercha logis voulant se retirer.
Trois quatre fois à l'embrunir du iour
Il fit sonner le marteau sur ma porte:
Soudain du lict vers le bruit ie me porte,
I'entr'ouure l'huis, lors ie cognus Amour.
Vne frayeur plus froide qu'vn glaçon
Saisit mes os, ie perdis contenance:
Car dés long temps i'auois eu cognoissance,
A mon mal-heur, de ce mauuais garçon.
N'est-ce pas toy qui fus long temps à moy,
Quand tout ton sang boüillonnoit de ieunesse,
Qui te donnay mainte belle Maistresse?
Ouure ton huis, ie veux loger chez toy:
Qui te prestay mes fleches & mes dars,
Qui te baillay tous mes secrets en garde,
Qui le premier deuant mon auantgarde
Portois l'enseigne entre tous mes soldars?
Ie luy respons, Tu ne m'es estranger:
Ie te cognois artizan de malice:
Malheureux est qui vit à ton seruice,
Et plus maudit qui te daigne loger.
Petites mains, petits pieds, petits yeux,
Oiseau leger qui voles d'heure en heure,
Sans foy, sans loy, sans arrest ny demeure,
Que la paresse a mis entre les Dieux:
Sorcier, charmeur, affeté, mesdisant,
Confit en miel & en fiel tout ensemble,
Ton coup de fleche au coup d'aiguille semble,

Petite playe, & le mal bien-cuisant.
Tes meilleurs biens ce sont souspirs & pleurs,
Larmes, sanglots, desespoir & la rage,
Vne langueur qui trouble le courage,
Prisons, regrets, complaintes & douleurs.
Tu perds le temps, finet, à me prier:
Va-t'en ailleurs, tel Dieu ie ne reuere:
Tu as besoin d'vn hoste plus seuere
Qui tous les iours te vueille chastier.
Ie suis trop doux, il te faut vn Seigneur
Qui te commande, & qui foule ta teste,
Qui rudement ta ieunesse admoneste:
Tu ne vaux rien sans vn vieil gouuerneur.
Il me respond, Quelle ville est-ce cy?
Est-ce pas Blois? ie la pense cognoistre:
I'y pourroy bien pour vne nuict repaistre,
Quelque amoureux aura de moy soucy.
Vrayement Amour, ie te voy bien puny
D'aller si tard & mendier ton giste:
Il est minuict: par-ce marche plus viste,
Monte au Chasteau, & demande Pougny.
Il est gaillard, courtois & genereux,
Il cognoist bien tes traits & ta nature:
Ce luy sera bien-heureuse auanture
Loger Amour comme estant amoureux.
Mon cher Pougny, puis que le sort fatal
Me fait errer, loge moy ie te prie:
Ainsi tousiours puisses-tu de t'amie
Auoir faueur sans crainte d'vn riual.
Pougny respond, Ie reuere ton nom,
Ie suis des tiens, il faut que ie t'enseigne
Place à loger: va-t'en où pend l'enseigne

Du Cheualier, le logis y est bon.
Tu trouueras en diuerse façon
Assez de lieux: car la Cour n'est pas grande:
Chasque logis pour hoste te demande,
Mais le meilleur, c'est l'Escu d'Alençon.
Si tout est plein, ie veux t'enseigner où
Tu logeras: & pource ne regrette
Le temps perdu, la meilleure retraitte
Qui soit icy, c'est à l'hostel d'Anjou.
Là tu auras, si tu es arresté,
Vn giste seur: mais si tu es sauuage,
Fier, desdaigneux, inconstant & volage,
N'y loge pas, tu serois mal traicté.
Ce bel hostel est enrichy d'esmail;
De perles sont les portes estofées,
Palmes, lauriers, couronnes & trofées,
Pendent de rang sur le haut du portail.
D'vn tel logis le Seigneur redouté
Va couronné d'honneur & de ieunesse:
Mars & Pallas, la vertu, la proüesse,
Pour compagnie honorent son costé.
Le vicieux en ce palais ne fait,
Comme lieu sainct, ny seiour ny sortie:
Telle maison par le Ciel fut bastie
Pour y loger vn Prince tres-parfait.
Il dit ainsi, & Amour s'en-alla
Vers vous Seigneur de la terre Angeuine:
C'est vn enfant de nature maline,
Qu'en lieu d'amer Amour on appella.
Il faut le battre & le faire crier,
Rompre son arc, luy oster toutes choses,
Carquois & traicts, & de chaisnes de roses,

Iambes & bras esclaue le lier.
Et si Venus apportoit en sa main
Rançon pour luy, prens le fils & la mere,
Les punissant d'vne iuste colere
Comme ennemis de tout le genre humain.
Mais s'ils vouloient tous deux abandonner,
Craignant ton nom, leurs mauuaises pensées,
Pardonne Prince à leurs fautes passées:
Vn Prince doit les fautes pardonner.



SONGE.

AV SIEVR DE LA Rouuere.

C'Estoit au poinct du iour (quand les plumes du Somme
Ne couuent qu'à demi les yeux lassez de l'homme,
Quand tout ensemble on veille, & tout ensemble on dort
D'vn œil entre-surpris du frere de la Mort)
Lors que raui d'esprit, comme vne idole vaine,
Qui sans corps sur le bord d'Acheron se promeine,
Ie me vy transporté sur le haut d'vn Rocher,
Duquel on ne sçauroit sans ailes approcher,
Ou bien sans vn esprit qui vaut mieux que les ailes,
Quand gaillard il se pousse aux choses immortelles.
Au plus haut du sommet de ce Rocher pointu,

Est vn temple d'airain qu'a basti la Vertu:
D'airain en est la porte, & par grand artifice
D'airain plus cler que verre est parfaict l'edifice.
Là de tous les costez de ce grand Vniuers
Les peuples sont aßis en des sieges diuers:
L'vn bas & l'autre haut en son rang y habite,
Et chacun a son lieu selon qu'il le merite.
Aupres d'elle est aßise à son dextre costé
L'Estude, la Sueur, le Labeur indonté,
L'Honneur, la Preud'hommie, & ont pour leur voisine
Andronique & Phronese, & leur sœur Sophrosyne.
Ce peuple à l'enuiron de la Nymphe espandu,
De corps d'esprit & d'ame en elle est esperdu,
Qui ne se peut souler de la voir: & l'appelle
Son cœur ses yeux son sang sa maistresse & sa belle,
Luy offre corps & biens, & tasche à desseruir
Sa grace pour l'aimer & pour la bien seruir.
La Deesse n'est pas de corps effeminée
Comme celle qui est des flots de la mer née:
Son œil est doux & fier, son sourcil vn peu bas,
Son regard est semblable à celuy de Pallas
Quand sa main est paisible, & l'horrible Bellonne
Contre les fiers Geans n'irrite sa Gorgonne.
Tant plus elle est aimée, & tant plus elle prend
Plaisir à contr'aimer, & iamais ne se rend
Que par honnesteté douceur & courtoisie
N'ait de ses poursuiuans gaigné la fantaisie,
Et ne leur ait par signe & par preuue monstré
Qu'en la queste d'amour ils ont bien rencontré.
Aucunefois sur l'vn son regard elle iette,
Sur l'autre aucunefois: car elle est tant suiette

Aux passions d'amour, que son cœur ne pourroit
Viure à son aise vn iour s'il ne s'enamouroit.
Quand elle aime quelcun, comme maistresse douce
Le souleue aux honneurs, aux magistrats le pousse,
Luy donne entre les Rois vn honorable lieu,
Et le fait du vulgaire admirer comme vn Dieu:
Mais à ceux qu'elle hait, comme fiere ennemie,
Leur promet deshonneur, prison & infamie.
Sur tous ses poursuiuans d'vn œil vif & ardant,
Courtoise elle t'alloit doucement regardant
Mon tres-docte Rouuere, & comme amour la touche,
Tout ainsi que le cœur elle t'ouuroit la bouche,
Te flattant de ces mots: Ami, que le troupeau
Des Muses allaita cherement au berceau
De leurs propres tetins pour future merueille:
Puis quand tu deuins grand, l'industrieuse abeille
De son miel amassé sur les fleurs du Printemps,
En l'Antre Thespien te nourrirent long temps,
Où Phebus & Python & la belle Cythere,
Et Mercure qui est des bons esprits le pere,
Ont si bien ton mortel en diuin transformé,
Que tu fus dés enfance vn miracle estimé,
Ayant choisi Morel pour vertueuse guide,
Qui surmonte Chiron le maistre d'Eacide.
Tu n'auois pas dix ans, qu'oyant publiquement
Tes propres oraisons sonner si doctement,
Et t'oyant disputer outre ton âge tendre
Des arts qu'on ne sçauroit qu'en la vieillesse apprẽdre,
Ie fus toute rauie, & dés le mesme iour
Que ie te vy, ie mis dedans toy mon amour.
Tu t'en apperceus bien: car tousiours depuis l'heure
Songneux, tu as cherché la place où ie demeure,

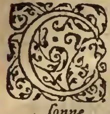
Où tu es arriué par cent mille trauaux,
Par rochers par torrens par plaines & par vaux,
Par halliers par buissons, qui les autres retiennent,
Et recreus du chemin à mon Palais ne viennent
Ainsi que tu as fait, à fin d'y seiourner:
Car le souci mondain les en fait retourner.
Au bas de ce Rocher au milieu d'vne prée
Demeure vne Deesse en drap d'or accoustrée:
Ses bras sont chargez d'or, & son col d'vn carcan,
Labeur ingenieux des feuures de Vulcan:
Son front est attrayant, sa peau tendre & douillette,
Son œil traistre & lascif, sa face vermeillette.
Et ses cheueux ondez annelez & tressez
Sont de fueilles de Myrte & de Roze enlacez:
Sa main est molle & grasse, & son œil n'abandonne,
Le sommeil paresseux que Midi ne rayonne:
Au reste elle est en danse en festins & deduit,
Et rien fors le plaisir, indiscrete, ne suit,
Pompeuse, superflue, & pour estre apparente
Elle a desia vendu le meilleur de sa rente.
Tousiours aux grans chemins en cent mille façons
Elle ourdist des filets, & tend des hameçons
De delice apastez qu'elle en diuerse sorte
Aux gestes à la voix & aux yeux elle porte
Pour prendre les passans, si bien que le plus fin,
(Sans l'aide de raison) s'y empestre à la fin
Tant elle prend souuent ma coifure, & transforme
Son masque & sa feintise en ma naïue forme.
On dit qu'vn iour Venus sans pere la conceut,
Monstre fier & cruel, du dueil qu'elle receut
Qu'Hebé ieune Deesse espousoit en lieu d'elle
Hercule despouillé de sa robbe mortelle:

Si le sang ieune & chaud n'escume dans le cœur:
Sang qui en bouillonnant agite la pensée
Par diuerses fureurs brusquement eslancée,
Et pousse nostre esprit ore bas ore haut,
Comme le sang de l'homme est genereux & chaut,
Et selon son ardeur, nous trouuant d'auanture
Au mestier d'Apollon preparez de nature.
Comme on void en Septebre aux tonneaux Angeuins
Bouillir en escumant la ieunesse des vins,
Qui chaude en son berceau à toute force gronde,
Et voudroit tout d'vn coup sortir hors de sa bonde,
Ardente impatiente, & n'a point de repos
De s'enfler d'escumer, de iallir à gros flots,
Tant que le froid Hyuer luy ait donné sa force,
Rembarrant sa puissance aux berceaux d'vne escorce:
Ainsi la Poësie en la ieune saison
Bouillonne dans nos cœurs, qui n'a soin de raison,
Serue de l'appetit, & brusquement anime
D'vn Poëte gaillard la fureur magnanime:
Il deuient amoureux, il suit les grands Seigneurs,
Il aime les faueurs, il cherche les honneurs,
Et plein de passions en l'esprit ne repose
Que de nuict & de iour ardent il ne compose:
Soupçonneux, furieux, superbe, & desdaigneux,
Et de luy seulement curieux & songneux,
Se feignant quelque Dieu: tant la rage felonne
De son ieune desir son courage aiguillonne.
Mais quand trente cinq ans ou quarante ont tiedy,
Ou plustost refroidy le sang acoubardy,
Et que les cheueux blancs des catherres apportent,
Et que les genous froids leurs bastimens ne portent,
Et que le front se ride en diuerses façons:

Lors la Muse s'enfuit & nos belles chansons,
Pegase se tarist, & n'y a plus de trasse
Qui nous puisse conduire au sommet de Parnasse,
Nos Lauriers sont sechez, & le train de nos vers
Se presente à nos yeux boiteux & de trauers:
Tousiours quelque mal-heur en marchant les retarde,
Et comme par despit la Muse les regarde.
Car l'ame leur defaut, la force, & la grandeur
Que produisoit le sang en sa premiere ardeur.
Et pource si quelqu'vn desire estre Poëte,
Il faut que sans vieillir estre ieune il souhéte,
Prompt, gaillard, amoureux: car depuis que le temps
Aura dessus sa teste amassé quarante ans,
Ainsi qu'vn Rossignol tiendra la bouche close,
Qui pres de ses petits sans chanter se repose.
Au Rossignol muet tout semblable ie suis,
Qui maintenant vn vers desgoiser ie ne puis,
Et falloit que des Rois la courtoise largesse
(Alors que tout mon sang boüillonnoit de ieunesse)
Par vn riche bien-faict inuitast mes escrits
Sans me laisser vieillir sans honneur & sans pris:
Mais Dieu ne l'a voulu, ne la dure Fortune
Qui les poltrons esleue, & les bons importune.
Entre tous les François i'ay seul le plus escrit,
Et iamais Calliope en vn cœur ne se prit
Si ardant que le mien pour celebrer les gestes
De nos Rois que i'ay mis au nombre des Celestes.
Par mon noble trauail ils sont deuenus Dieux,
I'ay remply de leurs noms les terres & les cieux:
Et si de mes labeurs qui honorent la France,
Ie ne remporte rien qu'vn rien pour recompense.



LE VERRE.



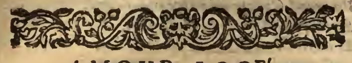
Eux que la Muse aimera mieux que moy
(Comme vn Daurat, qui la loge chez soy)
Dessus leur luth qui hautement resonne,
Diront en vers, de la race Brinonne
Comme à l'enuy les grades & l'honneur,
Digne sujet d'vn excellent sonneur.
Moy d'esprit bas, qui rampe contre terre
Diray sans plus les loüanges d'vn Verre
Qu'vn des Brinons m'a presenté le iour
Que l'an commence à faire son retour.
O gentil Verre, oseroy-ie bien dire
Combien ie t'aime, & combien ie t'admire?
Tu es heureux, & plus heureux celuy
Qui t'inuenta pour noyer nostre ennnuy!
Ceux qui jadis les Canons inuenterent,
Et qui d'enfer le fer nous apporterent,
Meritoient bien que là bas Rhadamant
Les tourmentast d'vn iuste chastiment:
Mais l'inuenteur, qui d'vn esprit agile
Te façonna (fust-ce le grand Virgile,
Ou fust quelque autre, à qui Bacchus auoit
Monstré le sien, où gaillard il beuuoit)
Meritoient bien de bailler en la place
De Ganymede à Iupiter la tasse,

Et que leur verre außi transparent qu'eau
Se fist au ciel vn bel Astre nouueau.
Non, ce n'est moy qui blasme Promethée
D'auoir la flame à Iupiter ostée :
Il fit tres-bien : sans le larcin du feu,
Verre gentil, iamais on ne t'eust veu,
Et seulement les fougeres ailées
Eussent seruy aux Sorcieres pelées.
Außi vrayment c'estoit bien la raison
Qu'vn feu venant de si noble maison
Comme est le ciel, fust la cause premiere,
Verre gentil, de te mettre en lumiere,
Toy retenant comme celestiel
Le rond, le creux, & la couleur du ciel.
Toy, dy-ie toy, le ioyau delectable
Qui sers les Dieux & les Rois à la table,
Qui aimes mieux en pieces t'en-aller
Qu'à ton Seigneur la poison receler :
Toy compagnon de Venus la ioyeuse,
Toy qui guaris la tristesse espineuse,
Toy de Bacchus & des Graces le soin,
Toy qui l'amy ne laisses au besoin,
Toy qui dans l'œil nous fais couler le somme,
Toy qui fais naistre à la teste de l'homme
Vn front cornu, toy qui nous changes, toy
Qui fais au soir d'vn Crocheteur vn Roy.
Aux cœurs chetifs tu remets l'esperance,
La verité tu mets en euidence :
Le laboureur songe par toy de nuict
Que de ses champs de fin or est le fruict :
Et le pescheur qui ne dort qu'à grand' peine,
Songe par toy que sa nacelle est pleine

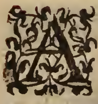
De poissons d'or, & le dur Bucheron
Ses fagots d'or, son plant le vigneron.
Mais contemplons de combien tu surpasses,
Verre gentil, ces monstrueuses tasses,
Et fust-ce celle horrible masse d'or
Que le vieillard Gerynean Nestor
Boiuoit d'vn trait, & que nul de la bande
N'eust sceu leuer, tant sa masse estoit grande.
Premierement deuant que les tirer
Hors de la mine, il nous faut deschirer
La Terre mere, & cent fois en vne heure
Craindre le heurt d'vne voute mal-seure:
Puis quand cet or par fonte & par marteaux
Laborieux s'arrondist en vaisseaux,
Tout cizelé des fables poëtiques,
Et buriné de medailles antiques,
Pere Bacchus! quel plaisir ou quel fruict
Peut-il donner? sinon faire de nuict
Couper la gorge à ceux qui le possedent,
Ou d'irriter quand les peres decedent,
Les heritiers à cent mille procez,
Ou bien à table apres dix mille excez,
Lors que le vin, sans raison nous delaisse,
Faire casser par sa grosseur espaisse
Le chef de ceux qui n'agueres amis,
Entre les pots deuiennent ennemis?
Comme jadis apres trop boire firent
Les Lapithois, qui les monstres desfirent
Demy-cheuaux. Mais toy verre ioly,
Loin de tout meurtre en te voyant poly,
Net, beau, luisant, tu es plus agreable
Qu'vn vaisseau d'or, lourd fardeau de la table:

Si tu n'estois aux hommes si commun,
Comme tu es, par miracle vn chacun
T'estimeroit de plus grande valuë
Qu'vn diamant où qu'vne perle esluë.
C'est vn plaisir que de voir r'enfrongné,
Vn grand Cyclope à l'œuure embesongné,
Qui te parfait de cendres de fougere,
Et du seul vent de son haleine ouuriere.
Comme l'esprit enclos dans l'vniuers,
Engendre seul mille genres diuers,
Et seul en tout mille especes diuerses,
Au ciel, en terre, & dans les ondes perses:
Ainsi le vent par qui tu es formé,
De l'artizan en la bouche enfermé,
Large, petit, creux ou grand, te façonne
Selon l'esprit & le feu qu'il te donne.
Que diray plus? par espreuue ie croy
Que Bacchus fut jadis laué dans toy,
Lors que sa mere attainte de la foudre,
En auorta plein de sang & de poudre:
Et que dés lors quelque reste de feu
Te demeura: car quiconques a beu
Vn coup dans toy, tout le temps de sa vie
Plus y re-boit, plus à de boire enuie,
Et de Bacchus tousiours le feu cruel
Ard son gosier d'vn chaud continuel.
Ie te saluë heureux Verre propice
Pour l'amitié, & pour le sacrifice:
Quiconque soit l'heritier qui t'aura
Quand ie mourray, de long temps ne voirra
Son vin, ne gras, ne poussé, dans sa tonne:
Et tous les ans il voirra sur l'Autonne

Bacchus luy rire, & plus que ses voysins
Dans son pressoüer gennera de raisins :
Car tu es seul le meilleur heritage,
Qui puisse aux miens arriuer en partage.



AMOVR LOGE'.
A MONSIEVR DE POVGNY de Ramboüillet.



Mour auoit d'vn art malicieux
Surpris la foudre à Iupiter son pere :
Luy qui pardon à sa faute n'espere,
Pour eschapper abandonna les Cieux.
Dedans la main auoit vn pistolet
Bien esmorcé, la pierre bien aßise :
L'air luy fait voye, & le vent fauorise
A ce grand Dieu qui s'enfuyoit seulet.
De l'Orient iusques à l'Occident
Vn iour entier erra de place en place :
La grande mer qui nostre terre embrasse,
Sentit combien son brandon est ardent.
La froide humeur les poissons ne defend,
Ny les forests les animaux sauuages :
Bois & rochers, riuieres & riuages
Sont enflamez d'vn si petit enfant.
Il n'espargnoit ny ieune ny grison :
Prompt à frapper, d'vn coup en blessa mille:
De bourg en bourg il va, de ville en ville,

Et peu seruoit aux hommes la raison.
Il estoit las d'errer & de tirer,
Et plus au vent ses ailes il n'allonge,
Quand sur le poinct que le Soleil se plonge,
Chercha logis voulant se retirer.
Trois quatre fois à l'embrunir du iour
Il fit sonner le marteau sur ma porte:
Soudain du lict vers le bruit ie me porte,
I'entr'ouure l'huis, lors ie cognus Amour.
Vne frayeur plus froide qu'vn glaçon
Saisit mes os, ie perdis contenance:
Car dés long temps i'auois eu cognoissance,
A mon mal-heur, de ce mauuais garçon.
N'est-ce pas toy qui fus long temps à moy,
Quand tout ton sang boüillonnoit de ieunesse,
Qui te donnay mainte belle Maistresse?
Ouure ton huis, ie veux loger chez toy:
Qui te prestay mes flesches & mes dars,
Qui te baillay tous mes secrets en garde,
Qui le premier deuant mon auantgarde
Portois l'enseigne entre tous mes soldars?
Ie luy respons, Tu ne m'es estranger:
Ie te cognois artizan de malice:
Malheureux est qui vit à ton seruice,
Et plus maudit qui te daigne loger.
Petites mains, petits pieds, petits yeux,
Oiseau leger qui voles d'heure en heure,
Sans foy, sans loy, sans arrest ny demeure,
Que la paresse a mis entre les Dieux:
Sorcier, charmeur, affeté, mesdisant,
Confit en miel & en fiel tout ensemble,
Ton coup de fleche au coup d'aiguille semble,

Petite playe, & le mal bien-cuisant.
Tes meilleurs biens ce sont souspirs & pleurs,
Larmes, sanglots, desespoir & la rage,
Vne langueur qui trouble le courage,
Prisons, regrets, complaintes & douleurs.
Tu perds le temps, finet, à me prier:
Va-t'en ailleurs, tel Dieu ie ne reuere:
Tu as besoin d'vn hoste plus seuere
Qui tous les iours te vueille chastier.
Ie suis trop doux, il te faut vn Seigneur
Qui te commande, & qui foule ta teste,
Qui rudement ta ieunesse admoneste:
Tu ne vaux rien sans vn vieil gouuerneur.
Il me respond, Quelle ville est-ce cy?
Est-ce pas Blois? ie la pense cognoistre:
I'y pourroy bien pour vne nuict repaistre,
Quelque amoureux aura de moy soucy.
Vrayement Amour, ie te voy bien puny
D'aller si tard & mendier ton giste:
Il est minuict: par-ce marche plus viste,
Monte au Chasteau, & demande Pougny.
Il est gaillard, courtois & genereux,
Il cognoist bien tes traits & ta nature:
Ce luy sera bien-heureuse auanture
Loger Amour comme estant amoureux.
Mon cher Pougny, puis que le sort fatal
Me fait errer, loge moy ie te prie:
Ainsi tousiours puisses-tu de t'amie
Auoir faueur sans crainte d'vn riual.
Pougny respond, Ie reuere ton nom,
Ie suis des tiens, il faut que ie t'enseigne
Place à loger: va-t'en où pend l'enseigne

Du Cheualier, le logis y est bon.
Tu trouueras en diuerse façon
Assez de lieux: car la Cour n'est pas grande:
Chasque logis pour hoste te demande,
Mais le meilleur, c'est l'Escu d'Alençon.
Si tout est plein, ie veux t'enseigner où
Tu logeras: & pource ne regrette
Le temps perdu, la meilleure retraitte
Qui soit icy, c'est à l'hostel d'Anjou.
Là tu auras, si tu es arresté,
Vn giste seur: mais si tu es sauuage,
Fier, desdaigneux, inconstant & volage,
N'y loge pas, tu serois mal traicté.
Ce bel hostel est enrichy d'esmail,
De perles sont les portes estofées,
Palmes, lauriers, couronnes & trofées,
Pendent de rang sur le haut du portail.
D'vn tel logis le Seigneur redouté
Va couronné d'honneur & de ieunesse:
Mars & Pallas, la vertu, la proüesse,
Pour compagnie honorent son costé.
Le vicieux en ce palais ne fait,
Comme lieu sainct, ny seiour ny sortie:
Telle maison par le Ciel fut bastie
Pour y loger vn Prince tres-parfait.
Il dit ainsi, & Amour s'en-alla
Vers vous Seigneur de la terre Angeuine:
C'est vn enfant de nature maline,
Qu'en lieu d'amer Amour on appella.
Il faut le battre & le faire crier,
Rompre son arc, luy oster toutes choses,
Carquois & traicts, & de chaisnes de roses,

Iambes & bras esclaue le lier.
Et si Venus apportoit en sa main
Rançon pour luy, prens le fils & la mere,
Les punissant d'vne iuste colere
Comme ennemis de tout le genre humain.
Mais s'ils vouloient tous deux abandonner,
Craignant ton nom, leurs mauuaises pensées,
Pardonne Prince à leurs fautes passées:
Vn Prince doit les fautes pardonner.



SONGE.

AV SIEVR DE LA Rouuere.

C'Estoit au poinct du iour (quand les plumes du Somme
Ne couurent qu'à demi les yeux lassez de l'homme,
Quand tout ensemble on veille, & tout ensemble on dort
D'vn œil entre-surpris du frere de la Mort)
Lors que raui d'esprit, comme vne idole vaine,
Qui sans corps sur le bord d'Acheron se promeine,
Ie me vy transporté sur le haut d'vn Rocher,
Duquel on ne sçauroit sans ailes approcher,
Ou bien sans vn esprit qui vaut mieux que les ailes,
Quand gaillard il se pousse aux choses immortelles.
Au plus haut du sommet de ce Rocher pointu,

Est vn temple d'airain qu'a basti la Vertu:
D'airain en est la porte, & par grand artifice
D'airain plus cler que verre est parfaict l'edifice.
Là de tous les costez de ce grand Vniuers
Les peuples sont assis en des sieges diuers:
L'vn bas & l'autre haut en son rang y habite,
Et chacun a son lieu selon qu'il le merite.
Aupres d'elle est assise à son dextre costé
L'Estude, la Sueur, le Labeur indonté,
L'Honneur, la Preud'hommie, & ont pour leur voisine
Andronique & Phronese, & leur sœur Sophrosyne.
Ce peuple à l'enuiron de la Nymphe espandu,
De corps d'esprit & d'ame en elle est esperdu,
Qui ne se peut souler de la voir: & l'appelle
Son cœur ses yeux son sang sa maistresse & sa belle,
Luy offre corps & biens, & tasche à desseruir
Sa grace pour l'aimer & pour la bien seruir.
La Deesse n'est pas de corps effeminée
Comme celle qui est des flots de la mer née:
Son œil est doux & fier, son sourcil vn peu bas,
Son regard est semblable à celuy de Pallas
Quand sa main est paisible, & l'horrible Bellonne
Contre les fiers Geans n'irrite sa Gorgonne.
Tant plus elle est aimée, & tant plus elle prend
Plaisir à contr'aimer, & iamais ne se rend
Que par honnesteté douceur & courtoisie
N'ait de ses poursuiuans gaigné la fantaisie,
Et ne leur ait par signe & par preuue monstré
Qu'en la queste d'amour ils ont bien rencontré.
Aucunefois sur l'vn son regard elle iette,
Sur l'autre aucunefois: car elle est tant suiette

Où tu es arriué par cent mille trauaux,
Par rochers par torrens par plaines & par vaux,
Par halliers par buiſſons, qui les autres retiennent,
Et recreus du chemin à mon Palais ne viennent
Ainſi que tu as fait, à fin d'y ſeiourner:
Car le ſouci mondain les en fait retourner.
Au bas de ce Rocher au milieu d'vne prée
Demeure vne Deeſſe en drap d'or accouſtrée:
Ses bras ſont chargez d'or, & ſon col d'vn carcan,
Labeur ingenieux des feuures de Vulcan:
Son front eſt attrayant, ſa peau tendre & douillette,
Son œil traiſtre & laſcif, ſa face vermeillette.
Et ſes cheueux ondez annelez & treſſez
Sont de fueilles de Myrte & de Roze enlacez:
Sa main eſt molle & graſſe, & ſon œil n'abandonne,
Le ſommeil pareſſeux que Midi ne rayonne:
Au reſte elle eſt en danſe en feſtins & deduit,
Et rien fors le plaiſir, indiſcrete, ne ſuit,
Pompeuſe, ſuperflue, & pour eſtre apparente
Elle a deſia vendu le meilleur de ſa rente.
Touſiours aux grans chemins en cent mille façons
Elle ourdiſt des filets, & tend des hameçons
De delice apaſtez qu'elle en diuerſe ſorte
Aux geſtes à la voix & aux yeux elle porte
Pour prendre les paſſans, ſi bien que le plus fin,
(Sans l'aide de raiſon) s'y empeſtre à la fin
Tant elle prend ſouuent ma coifure, & transforme
Son maſque & ſa feintiſe en ma naïue forme.
On dit qu'vn iour Venus ſans pere la conceut,
Monſtre fier & cruel, du dueil qu'elle receut
Qu'Hebé ieune Deeſſe eſpouſoit en lieu d'elle
Hercule deſpouillé de ſa robbe mortelle:

Et auorta du part, en opprobre & desdain
Qu'Hercule dessur elle auoit mise la main,
Et luy auoit laißé au front la cicatrice
Qui descouure à chacun son nom & sa malice.
Or ceste Volupté(ainsi se fait nommer
Celle qui veut sa vie en plaisirs consommer)
Arreste les passans,& tant elle est mignarde,
Qu'enyurez de plaisirs, de tels mots les retarde:
O pauures abusez, que le nom de Vertu
A faussement seduits! pauure peuple vestu
D'vne robbe de bouë, à laquelle Nature
Trop chiche n'a donné sinon la pourriture!
Vous pensez-vous, mortels faire de nouueaux Dieux,
Et de terre chargez voler iusques aux Cieux?
Laissez moy ces desseins qui ne sont que mensonges,
Que Chimeres en l'air, que fables & que songes,
Et mortels n'esperez sinon que le trespas
Qui est vostre heritage, & vous suit pas à pas.
Quelle fureur, humains, quelle ardente manie
Vostre sotte raison si follement manie,
Que vouloir par trauail en cheueux blancs chercher
Ie ne scay quelle femme aßise en vn Rocher,
De qui le nom est vain & vaine l'entreprise?
Hé! qu'en rapportez-vous sinon la barbe grise
Pour toute recompense, ou quelque mal soudain
Qui vous fait trespasser du iour au lendemain?
En-ce-pendant les ans de la ieunesse tendre
Que vous deuriez en ieux & en plaisirs despendre,
Se perdent comme vent, & ne r'animent plus
Vos corps de longue estude impotens & perclus.
Si Vertu ne silloit vos yeux de piperie,
Vous cognoistriez bien tost quelle est sa menterie.

La Nature y repugne, & vous monstre combien
Vertu pipe vos cœurs sous ombre d'un faux bien:
Celuy qui suit Nature est sage, & ne se laisse
Seduire des appas de telle enchanteresse.
Qu'acquist iadis Socrate, Aristote & Platon,
Pythagore, Thales, Theophraste & Criton,
Pour aimer la Vertu, fors vne renommée
Qui sera par les ans, comme ils sont, consommée?
Dequoy sert le renom au mort qui ne sent rien?
Malheureux est celuy ce-pendant qu'il est sien,
Qu'il sent, qu'il void, qu'il oyt, qui ne fait bonne chere
Sans consumer sa vie en penible misere
Apres ie ne sçay quoy qu'on ne peut acquerir
Que par longue tristesse, en danger d'en mourir.
Que voirrez-vous là haut que ronces & qu'orties?
Ici vous ne voirrez que fleurettes sorties
Du sein du Renouueau: ici le beau Printemps,
La Ieunesse & l'Amour habitent en tous temps.
Ici l'homme vieillist en plaisir delectable,
Et s'en-va soul de vie ainsi que d'vne table.
De tels mots Volupté arreste les passans,
Qui mal-sains du cerueau, ne sont assez puissans,
Ainsi que tu as fait, de se boucher l'oreille
Pour iouyr du plaisir qu'ici se t'appareille.
Pource mon cher ami, dés enfance cognu,
Tu sois en mon Palais le plus que bien-venu,
Il faut que ie t'embrasse, & que ie te caresse,
Puis que tu as donté l'ocieuse Paresse,
Et sans auoir ouy la voix de Volupté
Par trauail & sueur tu es icy monté.
Ceste ieune rusée est si fort cauteleuse,
Qu'en lieu de te souler d'vne douceur mielleuse,

T'eust presenté du fiel, & comme à son amant
Donné vn fresle verre en lieu d'vn Diamant.
Doncques tu m'as aimé pour l'amour de moy-mesme
Sans espoir de loyer: aussi d'amour extréme
Ie t'aime en recompense, & n'auras en retour
De m'aimer de bon cœur sinon que mon amour.
Tousiours mes amoureux ont de moy iouïssance:
» Les mondains amoureux viuent en indigence
» Desirans la beauté, & l'homme desireux
» Pour n'auoir son souhait, est tousiours mal-heureux.
Mais mon fidele amant sans ardeur inconstante
Se contente de moy, de luy ie me contente:
Et sans plus desirer il a tant de plaisir,
Que ie suis pour iamais la fin de son desir.
Pour me faire l'amour il ne faut qu'on se farde,
Qu'au miroir paresseux la face on se regarde,
Qu'on soit bien perfumé, ou qu'on soit bien vestu
D'vn drap d'or par rayons à la soye battu,
Qu'on face des tournois, qu'on sorte en la campaigne,
Qu'en armes on galope vn beau genet d'Espaigne,
Qu'on soit bien gaudronné: Ie ne veux point cela,
Mon amour seulement se donne à celuy-là
Qui m'aime plus que luy, qui me suit à la trace,
Et de rien n'est soigneux que de ma bonne grace.
Tel amant est heureux admirable & parfait:
Il ne pense iamais ny ne dit ny ne fait
Rien dont il se repente, & en soy-mesme ferme
Il est son but, sa fin, son limite, & son terme,
Son parfait & son tout: quand le Ciel tomberoit,
L'esclat sans l'effroyer sa teste frapperoit.
Tous humains accidens il desdaigne & mesprise.
Il desdaigne la flame en sa maison esprise,

Prison,

Prison, terre, & argent, trahisons de valets,
Perte d'habillemens, de biens, & de Palais,
De femmes & d'enfans, & constant il se ioüe
De l'aueugle Fortune, & des tours de sa roüe.
Il n'a iamais souci du change des saisons:
Car tout enuelopé d'immobiles raisons
S'enferme d'vn rampart clos de Philosophie,
Qui mesprise le temps & Fortune desfie.
Il est riche sans biens, il vit heureusement,
Et en sa suffisance il a contentement:
Il sçait tout, il void tout, & la lourde ignorance
Dedans son estomac ne fait point demeurance:
Il se cognoist soy-mesme, & ne doute de rien:
Sans ailleurs s'esgarer il demeure tout sien,
Et nulle passion soit d'ire ou soit d'enuie,
De douleur ou de peur, ne tourmente sa vie.
Tel fut le mien Socrate, & ceux qui ont grauy
Sur mon tertre espineux, où contente ie vy:
Tel tu-es mon Rouuere: & pource ie t'appreste
Vne triple couronne à poser sur sa teste.
Or sus embrasse-moy, tant pour auoir cest heur
Que d'estre d'vn grand Duc fidele seruiteur,
Grand Duc, le cher espous de nostre Marguerite:
Et pour-autant aussi que ta foy le merite,
Qui ne pourra iamais se separer de moy:
Car vn bon amoureux iamais ne rompt sa foy.
Ainsi te dit Vertu de sa bouche vermeille:
A-tant le iour fut grand, & sur ce ie m'esueille.

A MONSEIGNEVR DE CHEVERNY, CHANCELLIER DE FRANCE.

Celuy qui le premier du voile d'vne fable
Prudent enueloppa la chose veritable,
A fin que le vulgaire au trauers seulement
De la nuict vist le iour & non realemẽt,
Il ne fut l'vn de ceux qu'vn corps mortel enserre,
Mais vn Dieu qui ne vit des presens de la terre.
Les mysteres sacrez du vulgaire entendus,
Resemblent aux bouquets parmi l'air espandus,
Dont l'odeur se consomme au premier vent qui s'offre,
Et ceux durent long temps qu'on garde dans vn coffre.
Nostre mere Nature entre les Dieux & nous
Que fit Deucalion du get de ses caillous,
Mit la Lune au milieu qui nous sert de barriere,
A fin que des mortels l'imbecille lumiere
S'exerce à voir la terre, & d'art audacieux
N'assemble plus les monts pour espier les Cieux.
Pource nos deuanciers ont dit par artifice,
Qu'autrefois Iupiter receut à son seruice
Deux hommes differents de mœurs & de destin,
Dont la diuerse vie eut differente fin.
Il les repeut tous deux de celeste ambrosie:

Ils auoient à sa table vne place choisie:
Rien n'estoit bon au Ciel qu'ils n'eussent approuué,
Et premiers conseillers de son conseil priué
Participoient ensemble à la grandeur royale.
L'vn auoit nom Minos, l'autre auoit nom Tantale,
L'vn sage, l'autre fol. ce Tantale effronté
Aux hommes reuela des Dieux la volonté.
Pource celuy qui l'air de ses foudres separe,
Le fist tomber du Ciel au profond du Tartare,
Mourant de soif en l'eau, de faim entre le fruict.
Au contraire, Minos fut sagement instruit,
Il eut la bouche sobre: & iuge veritable
S'assit de Iupiter par neuf ans à la table.
Puis reuenu ça bas fonda de bonnes lois,
Fut Prince droiturier: si bien que les Cretois
Le voyant abonder en Iustice supresme,
Le pensoyent estre fils du grand Iupiter mesme.
Voila comme les vieux ont dextrement tasché
D'emmanteler le vray d'vne fable caché.
Iupiter ne fut onc, ny Minos en la sorte
Que nos peres l'ont feint: tout cela se rapporte
Aux Roys, aux Magistrats, & à leurs Conseillers
Qui gouuernent l'oreille, & sont leurs familiers.
Ta prudence, Hurault, ton seruice fidelle,
Ta bonne conscience, & ton Roy qui t'appelle
A l'honneur souuerain (l'ayant bien merité)
T'ont donné des François l'extreme authorité.
La France maintenant qui tes actes regarde,
Te baille nostre Prince & sa Couronne en garde:
Tu l'as comme en depost, & de luy ce-pendant
Aux peuples ses subiets tu t'es fait respondant.

Qui la faueur mendie & suit le vent qui court:
Mais i'ayme vn homme droit, non seruiteur du vice,
Qui presse sous les pieds la Court & l'auarice,
Qui mieux voudroit mourir que corrompre la Loy,
Qui aime plus l'honneur qu'vn mandement de Roy,
Qui laisse à sa maison la bonne renommée:
Et non pas la richesse en vn coffre enfermée:
Au reste galland homme, & qui prend son plaisir
Quand sa charge publique en donne le loisir,
Sans vouloir par faueur aux autres faire croire
Que la corne d'vn Buffle est vne dent d'yuoire.
Les fables ont chanté que iadis Phaëton
D'vn petit poil folet se couurant le menton,
Deceu d'vn ieune cœur qui toute chose espere,
Entreprit de guider le Coche de son pere:
Mais esblouy des rais qui sortoient du Soleil:
Vaincu de trop de feu perdit force & conseil:
La bride luy coula de ses mains esperdues,
Il cheut à bras espars, à iambes estendues,
A cheueux renuersez, & plein de trop d'orgueil,
Tomba dedans le Pò, son humide cercueil.
Autant en est d'Icare, & de ceux dont l'audace
Trop pres du grand Soleil ont esleué leur face:
S'ils n'attrempent leur vol, tousiours mal à propos
Leur plumage ciré s'escoulle de leur dos.
Bien meilleure est souuent la mediocre vie
Sans pompe, sans honneur, sans embusche d'enuie,
Que de vouloir passer en grandeur le commun,
Pour se faire la fable & le ris d'vn chacun,
Et en pensant siller tous les Argus de France,
Eux-mesmes s'aueugler en leur propre ignorance.
I'ay veu depuis trente ans vn nombre d'impudens

Rapetasseurs de loix, courtizans, & ardens,
Qui sans honte, sans cœur, sans ame, & sans poitrine
Abboyent les honneurs à faire bonne mine.
Ie les ay veus depuis de leur maistre mocquez,
Et des peuples au doigt notez & remarquez.
Car bien que la faueur qui n'a point de ceruelle,
Les poussast en credit, le peuple qui ne celle
Iamais la verité, siffloit de tous costez
Le port imperieux de leurs fronts eshontez.
» C'est autre chose d'estre, & vouloir apparoistre.
» L'estre gist en substance, apparoir ne peut estre
» Qu'imagination : mais en la vanité
Souuent l'imaginer corrompt la verité.
Beaucoup de Phaëtons se sont monstrez en France,
Dont le vol trop hautain a fraudé l'esperance.
Des vieux siecles la fable est histoire auiourd'huy,
La fortune (croy moy) n'est pas certain appuy,
Mais la seule vertu qui les malheurs desfie,
Qui s'arme des couteaux de la Philosophie,
Qui monstre que la vie est le iouët du sort,
Et que le vray bon-heur ne vient qu'apres la mort.
Ne vois-tu la plus part des hommes qui te suiuent,
A ta table, au chasteau? c'est pour autant qu'ils viuẽt
Sous ton authorité, non pour l'amour de toy.
La faueur a tousiours tels corbeaux pres de soy,
D'vn visage hypocrite en mentant ils t'adorent:
Où ceux qui de bon cœur t'estiment & t'honorent,
Ne te pressent iamais, & ne veulent sinon
Qu'vn accueil de ta face, & celebrer ton nom.
Or toy qui es nourri par la mesme prudence,
Aux affaires rompu dés ta premiere enfance,
Ne seras Phaëton, volant ainsi qu'il faut

Moyen entre deux airs ni trop bas ny trop haut:
Et sçauras discerner qui plus d'honneur merite,
Ou l'homme non fardé, ou le faux hypocrite,
Ou celuy que la Muse allaite en son giron,
Ou celuy qui s'engendre ainsi qu'vn potiron,
Honte de nostre siecle, & d'vne ame eshontée
A tantost face basse, & tantost remontée.
Ils ont de tous costez des Palais diaprez
Riches en leurs maisons de rentes & de prez,
Mangeans en vaisseaux d'or: mais ils ne peuuent faire
Qu'ils ne soyët (ce qu'ils sont) remarquez du vulgaire.
Le peuple ne void pas telles gens de bon gré:
Car ils ne sont montez de degré en degré
Ainsi que tu as fait, qui as dés ton ieune âge
Au conseil des grands Rois fait ton apprentissage.
Sans desrober l'honneur, d'où bien souuent il faut
Que le ieune ignorant trebuche d'vn grand sault.
Voy par nos Rois passez les dignitez données,
Et voy leurs officiers depuis quarante années:
Tu n'en verras vn seul qui ait long temps duré,
Ou le peuple contre eux a tousiours murmuré,
Où bannis de la Court ont senti la disgrace.
» *Quand la faueur ne rit, la Fortune se passe.*
Il ne faut pour cela comme vn faulx citoyen
Perdre force ny cœur, mais mettre tout moyen,
Artifice & sçauoir, mesme la propre vie
Pour aider, secourir & seruir sa patrie:
Et des presens des Rois ne se faut retirer
Quand ils nous sont donnez, sans trop les desirer.
La France s'esiouist qui tes vertus admire,
Dequoy tu veux guider le cours de son Nauire:
En lieu de voir l'orage & les vagues s'armer

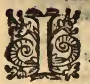
Elle espere sainct Herme apparoistre en la mer:
Elle espere sous toy se soulager de tailles,
Et plus de ses citez ne voir les funerailles,
Et que l'Eglise en paix, sans payer tant de fois,
Prira comme elle doit pour l'ame de nos Rois:
Que les gens de sçauoir auront les benefices,
Les hommes vertueux les grades des offices.
Car nostre Prince est bon, tres-iuste & tres-chrestien,
Qui fera tousiours bien s'on le conseille bien,
Vray bon pere & bon Roy de sa France loyale.
Lors repeu d'ambrosie à la table royale,
Tu seras le Commis de nostre Iupiter,
Son prudent conseiller pour luy faire euiter
Parmi les flots mondains les rades perilleuses,
Et le mener au port des Isles bien-heureuses,
Puis comme vray Minos, par la splendeur des lois
Tu seras aussi dit le Phare des François.
Les esprits Demi-dieux des Huraults tes ancestres,
Qui ont eu comme toy nos Princes pour leurs maistres,
Seront tous resiouis, quand ils oyront là bas
Que tu suis leurs vertus, leurs gestes & leurs pas.
Blois s'en resiouira & ton fleuue de Loire,
Et moy qui des François celebre la memoire,
Chanteray, nouueau Cygne, en mes vers ta grandeur
Comme celuy qui vit ton humble seruiteur.





ORPHEE.

A IACQ. AVGVSTE DE THOV, SEIGNEVR d'Emery, Maistre des Requestes de l'hostel du Roy.



E chante icy, de Thou, les antiques faits d'armes
Et les premiers combats de ces nobles gens-d'armes
Fameux Arge-Nochers, qui hardis les premiers
Sillonnerent la mer, hazardeux mariniers.
Ie veux en les chantant me souuenir d'Orfée,
Qui auoit d'Apollon l'ame toute eschaufée,
Et qui laissant à part seiourner l'auiron,
Osa pincer la Lyre & respondre à Chiron.
Ce fut au poinct du iour que la belle Courriere
Du Soleil apportoit aux hommes la lumiere,
Ouurant tout l'Orient & le semant de fleurs,
Qui tomboient de son sein en diuerses couleurs:
Quand du mont Pelion la verdoyante croupe
Apparut à Tiphys qui conduisoit la troupe.
Incontinent Tiphys commanda de ramer,
Et à coups d'auirons de renuerser la mer:
La Nauire les suit, & la vague qui rouë
A l'entour du vaisseau fait escumer la prouë.

A-tant ils sont entrez dans le port desiré,
La voile fut pliée, & le pont fut tiré:
Ils sautent au riuage, & des forests osterent
Le bois pour leur souper, qu'au bord ils apresterent.
Le iour s'embrunissoit, & Vesper qui venoit,
Desia le grand troupeau des Astres amenoit,
Quand le pere d'Achille espoux de l'Immortelle
Thetis mit en auant vne parolle telle:
Mes plus chers compaignons choisis entre les Grecs,
Leuans vn peu les yeux vous verrez icy pres
Au feste de ce mont dans vn Antre effroyable,
La maison de Chiron, Centaure venerable:
C'est luy qui la loy donne aux habitans d'ici,
Il aime la Iustice & d'elle il a souci:
Il cognoist sans faillir par longue experience
Des herbes & des fleurs la force & la puissance:
Il pousse quelquefois la Lyre, & quelquefois
Il enfle le cornet, quelquefois le haubois,
Et sa voix & sa main exerce en la Musique:
Car de l'vn & de l'autre il entend la pratique.
A peine mon enfant, mon petit Achilin,
Mon petit mignonnet, mon petit poupelin
Auoit trois ans parfaits, que Thetis le desrobe,
Et de nuict le cachant dans le plis de sa robe,
A Chiron l'apporta pour auoir ce bon-heur
D'apprendre la vertu sous vn tel gouuerneur.
Ie brule de le voir, l'amitié paternelle
Ne sçauroit plus durer sans en sçauoir nouuelle.
Allon voir le Centaure, & l'Antre, & mon enfant,
S'il vous plaist d'y venir ie marcheray deuant.
Ainsi disoit ce Duc, qui le premier s'auance
Deuers l'Antre où Chiron faisoit sa demeurance.

Si tost qu'ils sont venus dedans l'Antre sacré,
Ils ont à la renuerse estendu rencontré
Le Centaure pelu, lequel pressoit la terre
De ses pieds de Cheual, appuyez d'vne pierre.
Il auoit à main dextre Achille l'enfançon,
Qui poussoit sur la Lyre vne belle chanson:
Chiron s'en resioüist, le baise & le caresse!
Et le flattant l'appelle vn vray fils de Déesse!
Si tost qu'il vit entrer dedans son Antre ombreux
Par cas inesperé ces magnanimes Preux,
Met sa main en leurs mains, leur fit la bien-venuë,
Les appelle par nom, les baise, & les saluë,
Repara son manoir de tapis cramoisis,
Dedans des vaisseaux d'or versa des vins choisis,
Les fit selon leur grade asseoir, & les festie
De viande de porc & de chéure rostie.
Apres que le desir de manger fut osté,
Et que le vin dernier par ordre fut gousté,
Le Centaure s'eleue, & pincetant sa Lyre
Pour inuiter Orphée vne chanson va dire:
L'homme perd la raison qui se moque des Dieux:
Ils sont de nostre affaire & de nous soucieux,
Et du Ciel ont là haut toute force & puissance
Sur tout cela qui vit & prend icy naissance.
Iadis viuoit en Crete vn homme dont le nom
Estoit Ligde, assez bas d'auoir & de renom,
Qui haïssoit à mort la race feminine,
Comme race inutile enuieuse & maline.
Quand son espouse fut prochaine d'accoucher,
Luy dit, Ma Teletuse, autant que ie suis cher
A toy que ie cognois fidele à ma famille,
Quand tu accoucheras, si tu fais vne fille,

Ie te pri' sans pitié qu'on la face mourir,
Et si c'est vn garçon qu'on le face nourrir :
La charge d'vne fille est tousiours odieuse,
Et celle d'vn garçon n'est iamais soucieuse.
Le soir que Teletuse eut ce commandement,
Lucine s'apparut à son lict clairement
Auecques Bubastis Anubis & Osire,
Et le Dieu qui defend de son secret ne dire:
Et luy dit, Teletuse, il ne faut perdre cœur,
Bien que de ton mari dure soit la rigueur.
Ie n'ay pas reietté ta requeste en arriere,
I'ay tes vœux exaucez, tes pleurs & ta priere :
Pource sans auoir peur t'asseurant sur ma foy,
Garde l'enfantement qui sortira de toy,
Ou soit fille ou soit fils. Ainsi dit l'Immortelle,
Et soudain la pauurette enfante vne femelle,
Laquelle ô Teletuse, en cachette tu fis
Nourrir pour vn garçon, & la nommas Iphis
Du nom de son ayeul. Or sa face fut telle,
Qu'autant elle sembloit vne ieune pucelle
Qu'vn ieune damoiseau tenant le milieu d'eux,
Et son accoustrement estoit propre à tous deux.
Si tost que quatorze ans ses tetins firent poindre,
Son pere la voulut par mariage ioindre
Auecq' la fille Ianthe, Ianthe dont les yeux
S'estoient de mille amans rendus victorieux.
Ils s'entr'aimoient tous deux, mais d'vne amour diuerse :
O que tu es Venus, vne dame peruerse
Qui fais en accordant deux cœurs des-accorder !
Vne vierge aime l'autre & ne peuuent s'aider,

Leur sexe le defend : puis nulle creature
Ne peut forcer soy-mesme & les loix de nature.
Deux ou trois iours deuant qu'il fallust espouser,
Le pauure fiancé ne pouuoit repouser,
Et disoit à par-soy, Que ie suis miserable !
Fut-il oncques amour à la mienne semblable ?
Amour fait vne espreuue en moy d'vn nouueau feu,
Feu qui n'auoit iamais en son regne esté veu.
Le souci qui me tient est monstrueux prodige ;
Le vouloir de mon pere à Ianthe m'oblige,
Nature m'en absoult. las ! & puis que les cieux
Me furent en naissant ennemis enuieux.
Me faisant vne femme, ils deuoient tout sur l'heure
M'ennoyer au riuage où Cerbere demeure.
Vne pucelle m'aime, ô cruauté d'aimer !
Et pucelle ne puis sa flame consommer.
Tu exerces Amour, sur mon cœur ta malice.
On ne void qu'vne vache aime vne autre genice,
La iument la iument, la brebis la brebis :
La biche n'aime point l'autre biche : & ie suis
Seule pucelle au monde aimant vne pucelle,
Forçant la majesté de la loy naturelle.
Las ! ie suis d'vn païs où les monstres ont lieu,
Iadis Pasiphaé la fille de ce Dieu
Qui conduit par le ciel le beau cours de l'année,
S'enflamma d'vn Toreau d'amour desordonnée.
Mais s'il faut dire vray, de cela qu'elle aimoit
Elle esperoit iouyr : l'ardeur qui l'enflamoit,
Promettoit guarison à sa peste enragée :
Aussi de sa fureur elle fut soulagée.
Mais quand pour mon secours Dedale reuiendroit,

Mon ſexe feminin changer ne ſe voudroit
En celuy d'vn garçon, & ſon art inutile
Ne pourroit transformer ma nature debile.
Que veux-tu dire Iphis ? change de penſement,
Ne te laiſſe tromper d'amour ſi ſottement :
Chaſſe moy loin ce feu que tu ne peux eſteindre,
Et n'eſpere monter où tu ne peux atteindre.
Ce que tu es regarde, ô pauure fille, & mets
En vn lieu concedé tes amours deſormais :
Ne t'enfle point le cœur d'eſperance incertaine,
Car apres auſsi bien l'effet la rendroit vaine.
Las ! ne vois-tu pas bien que rempart ny chaſteau,
Ny rocher, ny foreſt, ny abondance d'eau,
Ny la crainte d'vn pere où la garde d'vn frere,
La ſuite d'vne ſœur, le preſche d'vne mere
Ne t'empeſchent d'aimer & de iouyr du bien
Que Nature plus forte empeſche d'eſtre tien ?
Les Cieux, bien que cruels, m'ont fait naiſtre treſ-belle,
Mon pere à mon deſir ne ſe monſtre rebelle,
De rien ſinon du mien mon cœur n'eſt deſireux,
Et toutefois helas ! il ne peut eſtre heureux :
Nature ne le veut, qui la miſere egale
Me fait ſouffrir icy du babillard Tantale :
Ie meurs de ſoif en l'eau, & ſi l'eau ne me fuit,
Et de faim au milieu des pommes & du fruit.
Ianthe d'autre part non moins paſsionnée
Qu'Iphis de iour en autre appelloit Hymenée,
La pronube Iunon, & beaucoup luy tardoit
Que la torche nopciere à la porte n'ardoit :
Mais au contraire Iphis contrefait la malade,
Elle ferme ſa chambre, elle a la couleur fade

Iaune comme safran : le sourcil & le front
Tombez sur le menton de tristesse luy sont.
Apres auoir long temps vsé de ses desfaites,
Dissimulant son mal par langueurs contrefaites,
Plus ne restoit qu'vn iour qu'on les deuoit lier,
Et solennellement ensemble marier,
Quand Teletuse ostant l'ornement de sa teste
Vint au temple d'Isis, & fit ceste requeste,
Sa fille la suiuant : O Déesse, qui tiens
Et Memphis & Pharos, & toy fleuue qui viens
Par sept portes ouuert au sein de la marine,
Preste moy ton oreille exorable & benine :
I'ay suiuy ton conseil, par toy seule i'ay fait
(Si forfait il-y a) l'equitable forfait,
Ma fille n'en peut-mais, ô puissance treshaute :
Si malheur en auient, à nous en est la faute,
A toy de commander & à moy d'obeïr !
» Les Dieux qui sont benins, ne voudroient pas trahir
» Par leur commandement l'humaine creature :
» Leur parole autrement ne seroit qu'vne iniure !
Ainsi dit Teletuse, & le Temple immortel,
Le Cistre les flambeaux les Portes & l'Autel
S'esmeurent tout d'vn coup, signe que la Déesse
Vouloit comme certaine accomplir sa promesse.
Hors du Temple sortie à peine n'estoit pas
La mere quand Iphis la suit d'vn plus grand pas :
En lieu d'vn teint vermeil vne barbe follette
Cottonne son menton, sa peau tendre & doüillette
Deuint forte & robuste, & la masle vigueur
Luy eschaufa le sang les membres & le cœur:
Ses cheueux sont plus cours que de coustume: & somme

En lieu d'vne pucelle elle deuint vn homme.
A-tant se teut Chiron, & d'vne autre façon
Orphée en souspirant commence vne chanson :
Que ie serois heureux si iamais Hymenée
Ne m'eust en mariage vne femme donnée !
Le regret de ma femme est cause que les pleurs
M'accompagnent les yeux & le cœur de douleurs.
Vn iour qu'elle fuyoit l'amoureux Aristée,
Le long d'vne prairie en vn val escartée,
Elle fut d'vn Serpent qui vers elle accourut,
Morse dans le talon dont la pauure mourut.
Apres que le troupeau des Nymfes l'eut gemie,
Clochante elle descend toute palle & blesmie
Là bas dans les Enfers : & moy sous vn rocher
Voyant le Soleil poindre & le voyant coucher,
Sans cesse ie pleurois soulageant sur ma Lyre,
Bien que ce fust en vain, mon amoureux martyre.
A la fin desireux de retrouuer mon bien,
Desesperé ie saute au creux Tenarien,
I'entray dans le Bocage effroyable de crainte:
Ie vy les Manes vains qui ne volent qu'en feinte,
Et le cruel Pluton des hommes redouté,
Et sa femme impiteuse assise à son costé,
Dure, fiere, rebelle, impudente, inhumaine,
Dont le cœur n'est flechi par la priere humaine :
Vers Pluton ie m'adresse, & rempli de souci,
Ayant la Lyre au poing ie le supplie ainsi.
O Prince qui par sort es Roy de ce bas monde,
Où descend tout cela que Nature seconde
A conceu de mortel ! ô Prince l'heritier
De tout genre qui vit dedans le monde entier,
Ie ne viens pas icy pour enchaisner Cerbere,

Ni pour voir les cheueux de l'horrible Megere:
Ma femme qu'vn serpent a morse dans le pié,
Me fait venir vers toy pour y trouuer pitié.
I'ay long temps differé vn si facheux voyage,
Mais Amour a vaincu mes pieds & mon courage:
C'est vn Dieu qui là haut est bien cognu de tous,
Et ie croy qu'ici bas il l'est aussi de vous,
Et comme nous en l'ame auez receu sa playe,
Si l'histoire qu'on dit de Proserpine est vraye.
Pource ie te suppli' par ces lieux pleins d'effroy,
Par ce profond Chaos, par ce silence coy,
Par ces images vains, redonne moy ma femme,
Et refile à sa vie vne nouuelle trame:
Toute chose t'est deuë, & le cruel trespas
Aussi bien à la fin nous ameine çà bas:
Nous tendons tous ici, & ta grand Court planiere
Qui reçoit vn chacun est la nostre derniere,
» Et ne se faut challoir mourir en quelque endroit:
» Car pour venir à toy le chemin est tout droit.
Donques, ô puissant Roy, si onques Proserpine
Par vne douce amour t'eschaufa la poitrine,
Redonne moy ma femme: apres qu'elle aura fait
Le cours determiné de son âge parfait,
A toy s'en reuiendra. ma requeste n'est grande,
Sans plus vn vsufruit pour present ie demande.
Ou bien si les rochers t'enuironnent le cœur,
Si tu ne veux cruel alleger ma langueur,
Si tu es, comme on dit, vn Prince inexorable,
Ie veux mourir ici sur ce bord miserable:
Ie ne veux retourner sans ma femme, & tu peux
Ici te resiouir de la mort de tous deux.
Faisant telle oraison, les ames sont venues

Ainsi que gresillons greslettes & menues,
Pepier à l'entour de mon Luth qui sonnoit,
Et de son chant piteux les Manes estonnoit.
La Parque que iamais pleurer on n'auoit veuë,
Escoutant ma chanson à pleurer fut esmeuë:
Tantale n'eut souci de sa punition,
Sisyphe de son roc, de sa roüe Ixion:
En repos fut la cruche & la main des Belides,
Et dit-on que long temps des fieres Eumenides
La face en larmoyant de frayeur se pallit,
Tant ma douce chanson le cœur leur amollit!
Pluton qui eut pitié d'vn mary si fidelle,
Me redonna ma femme à condition telle
Que ie ne tournerois en arriere mes yeux,
Tant que i'eusse reueu la clairté de nos Cieux.
Vn sentier est là bas tout obscur & tout sombre,
Entremeslé de peur & de frayeur & d'ombre:
Par ce chemin ie sors, & ja presque i'auois
Passé le port d'enfer, les riues & le bois,
Quand làs! vaincu d'amour ie regarde en arriere,
Et mal caut, ie iettay sur elle ma lumiere,
Faute assez pardonnable en amour, si Pluton
Scauoit helas! que c'est que de faire pardon.
Là mon labeur fut vain s'escoullant en risee,
Là fut de ce Tyran la promesse brisee:
Ie voulois l'embrasser, quand sa piteuse vois,
Comme venant de loin i'entendy par trois fois:
Quel malheureux destin nous perd tous deux ensẽble?
Quelle fureur d'amour nostre amour des-assemble?
Pour m'estre trop piteux tu m'as esté cruel:
Adieu mon cher espoux d'vn adieu eternel:
Le destin me r'appelle en ma place ancienne,

Et mes yeux vont noüant en l'onde Stygienne.
Or adieu mon amy! ie re-meurs derechef,
Vne nuict ombrageuse enuironne mon chef.
Par trois fois retourné ie la voulu reprendre,
Et l'ombre par trois fois ne me voulut attendre
Se desrobant de moy, & s'en-vola deuant
Comme vn leger festu s'en-vole par le vent.
Helas, qu'eussay-ie fait! de quelle autre priere
Eussay-ie peu flechir Proserpine si fiere!
Ma pauure femme estoit desia de l'autre bord,
Et le Nocher d'enfer ne m'offroit plus le port.
Ie fus sept mois entiers sous vn rocher de Thrace
Pres du fleuue Strymon couché contre la place,
Pleurant sans nul confort, & souspirant dequoy
Ie n'estois retourné la demander au Roy.
Làs (disois-ie à par-moy) que ie suis miserable!
Apres auoir trouué Pluton si fauorable,
Ie deuois retourner pour chanter deuant luy:
Et s'il n'eust eu pitié de mon extreme ennuy,
Ie deuois enuoyer mon ame despitee
Hors de ce pauure corps sous l'onde Acherontee,
Et noyer dessous l'eau mon corps & mon soucy,
Pour ne languir en vain si longuement ainsi.
De iour en iour suiuant s'amenuisoit ma vie,
Ie n'auois de Bacchus ny de Cerés enuie,
Couché plat contre terre, & de moy ne restoit
Qu'vne voix qui ma femme en mourant regrettoit:
Quand oyant d'Helicon ma plainte si amere,
Auecques ses huict Sœurs voicy venir ma mere
Qui me leua de terre, & repoussa la Mort
Qui desia de mon cœur auoit gaigné le fort.
Mon fils, ce me disoit, l'amour qui est entrée

Dans ton cœur, se doit perdre en changeant de contree.
» En trauersant la terre & en passant la mer,
» Tu perdras le souci qui vient de trop aimer.
Pource, si le desir de louange t'anime,
Resueille la vertu de ton cœur magnanime,
Et suy les nobles Preux qui loing de leur maison
S'en-vont desur la mer compagnons de Iason.
Ainsi pour mon profit me disoit Calliope,
Ainsi fuyant mon mal ie vins en ceste trope:
Non tant pour voir la mer ses vents & ses poissons,
Que pour guarir mon mal, & ouyr tes chansons.
A-tant se teut Orphé, les animaux sauuages
Erroyent deuant la porte: oiseaux de tous plumages
Voletoyent desur luy, & les Pins qui baissoyent,
Les testes pour l'ouyr deuant l'Antre dansoyent,
Tant leur plaisoit le son d'vne si douce Lyre,
Que depuis dans le Ciel les Dieux ont fait reluire.
De Thou mignon des Cieux, en te voulant donner
L'honneur que ie te doy, toy qui peux estonner
De tes vers excellens les vers du premier âge,
I'honore de ton nom mon nom & mon ouurage.

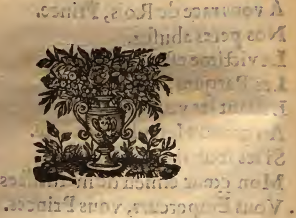
Fin du II. Bocage.





TABLE DV I. ET II. Bocage Royal.

Fin de la Table.



LES ECLOGVES ET MASCARADES DE P. DE RONSARD, GENTILhomme Vandomois.

A LA MEMOIRE DE

TRES-ILLVSTRE ET TRES-vertueux Prince François de France, Duc d'Anjou, fils & frere de Roy.

TOME V.



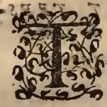
A PARIS,

Chez la veufue Gabriel Buon, au cloz Bruneau, à l'enseigne S. Claude.

1597.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

A TRES-HAVT, TRES-VERTVEVX, ET TRES-AVANtureux Prince, François de France, Duc d'Anjou, fils & frere de Roy.



Andis que la vaillance, ame d'vn bon courage,
Vous pousse à regaigner l'ancien heritage
Des Princes vos ayeuls, & qu'ami du harnois
Vous marquez plus auant les bornes des François,
Aimant mieux la sueur, la poudre & la prouësse,
Que roüiller au Pleßis vos beaux ans de paresse:
Paris me tient ici, où par l'impreßion
I'enuoye mes enfans en toute nation
Conceus de mon esprit par vne ardente verue,
Ainsi que Iupiter du sien conceut Minerue,
M'ouurant (sans emprunter de Vulcan le couteau)
Par peine & par trauail mon fertile cerueau.
» Les enfans de l'esprit vn long siecle demeurent,
» Ceux des corps iournaliers ainsi que les iours meurent.
Ie vous ay consacré mes Eclogues, à fin,
Que vostre beau renom ne prenne iamais fin
Non plus que les Pasteurs le suiet de ce liure.
Les Rois & les Pasteurs ont mesme estat de viure:

L'vn garde les troupeaux, & l'autre les citez,
Et les hommes qui sont mortelles Deitez.
Pource Homere, qui vit par longues renommées,
Appelloit les grans Rois les Pasteurs des armées.
Dauid d'vn simple pastre & de bas sang issu
Par les Prophetes oingt, au thrône fut receu:
Puis desirant l'honneur où tout Monarque aspire,
Plus outre par la guerre augmenta son empire.
Moyse d'vn Bergerot deuint Legislateur,
Deuint grãd Capitaine, & comme vn grãd pasteur
Guida par les deserts ses troupes vagabondes,
Et fist passer son peuple entre les murs des ondes.
Pource ne dedaignez ce vulgaire present:
Et croyez, mon grand Duc, que rien n'est si duisãt,
Ny qui tant se conforme aux grandes Seigneuries,
Que l'estat des Bergers & de leurs Bergeries.

BERGERIE.

LES PERSONNAGES.

Le premier ioueur de Lyre dira le Prologue.
S'ensuit apres le Chœur des Bergeres.

ENTREPARLEVRS.

Orleãtin, Angelot, Nauarrin, Guisin, Margot.

PVIS.

Le I. Pasteur voyageur. Le II. Pasteur voyageur.

PVIS.

Le second ioueur de Lyre.

PVIS.

Deux Pasteurs dedãs vn Antre, l'vn representant la Royne, l'autre Marguerite, Duchesse de Sauoye.



Le Premier [illegible] voyageur.

PVIS.

Le second ioueur de Lyre.

PVIS.

Deux Chantres dedãs vn Antre l'vn representant la Royne, l'autre Marguerite, Duchesse de Sauoye.



LE PREMIER IOVEVR DE LYRE COMMENCE.



Es Chesnes ombrageux que sans art la Nature
Par les hautes forests nourrist à l'auanture,
Sont plus doux aux troupeaux, & plus frais aux Bergers
Que les arbres entez d'artifice és vergers:
Des libres oiselets plus doux est le ramage,
Que n'est le chant contraint du Roßignol en cage,
Et la source d'vne eau saillante d'vn rocher
Est plus douce au passant pour sa soif estancher
(Quand sans art elle coule en sa veine rustique)
Que n'est vne fontaine en marbre magnifique,
Iallissant par contrainte en vn tuyau doré
Au milieu de la court d'vn Palais honoré.
Plus belle est vne Nymphe en sa cotte agrafée,
Aux coudes demy-nuds, qu'vne Dame coifée
D'artifice soigneux toute peinte de fard:
» Car tousiours la nature est meilleure que l'art.
Pource ie me promets que le chant solitaire
Des sauuages Pasteurs doit d'auantage plaire
(D'autant qu'il est naïf, sans art & sans façon)
Qu'vne plus curieuse & superbe chanson
De ces maistres enflez d'vne Muse hardie,
Qui font trembler le Ciel sous vne tragedie,

Et d'vn vers ampoullé, d'vne effroyable voix
Redoublent le malheur des Princes & des Rois
Escoutez donc, Pasteurs, les musettes sacrées
De nos Princes seigneurs de diuerses contrées,
Qui font diuersement tout ainsi qu'il leur plaist
D'amoureuses chansons sonner ceste forest.
Ce ne sont pas Bergers d'vne maison champestre
Qui meinent pour salaire aux châps les brebis paistre,
Mais de hauté famille & de race d'ayeux,
Fils de Rois, dont le Sceptre a fait en diuers lieux
Trembler toute l'Europe, & en toute asseurance
Conserué les troupeaux par les herbes de France.

Le Chœur des Bergeres composé de douze, assises dedans vn Antre, six d'vne part, & six de l'autre.

La premiere partie du costé dextre commence en chantant.

SI nous voyons entre fleurs & boutons
Paistre moutons,
Et nos cheureaux pendre sur vne roche,
Sans que le Loup sur le soir en approche
De sa dent croche:
Si lis florir & Roses nous sentons,
Voyans mourir toute herbe serpentine:
Si nous voyons les Nymphes à minuit
En leur simple vasquine
Mener vn bruit
Dansant aux bords d'vne source argentine:
Si nous voyons le siecle d'or refait,

C'est du bien fait
De la Bergere Katherine.

L'autre partie sort de l'Antre du costé gauche en chantant.

Quand nous irons baigner les grasses peaux
De nos troupeaux
Pour leur blanchir ergots, cornes & laines,
Semant les champs de Roses à mains pleines,
Et les fontaines,
Et les ruisseaux:
Quand nous ferons aux Nymphes le seruice,
Et d'humble office
Irons versant le sang d'vn aignelet
Dedans du laict
Pour sacrifice:
Lors nous ferons de gazons vn Autel
Tout couuert de branche myrtine,
Et par vn vœu solennel,
De la Nymphe Katherine
Inuoquerons le renom eternel:
Puis d'âge en âge
En humble hommage
Dedans son Temple espandrons mille fleurs
Honorant son visage.
Car tant qu'Amour se nourrira de pleurs
Et de douleurs,
Deuant nos yeux nous aurons son image.

Le Chœur des Nymphes toutes ensemble se prend par la main, & dit ceste Châson en dansant: puis se retirent en l'Antre d'où elles estoient sorties.

Nous auons veu d'vn Prince la ieunesse,
D'vn Prince fils d'vne grande Déesse,
Dont la beauté, la grace, & les valeurs
Ornent nos champs, comme au matin l'Aurore
Orne le ciel, quand son beau front colore
Tout l'Orient de perles & de fleurs.
Puissent ses ans croistre comme la Rose
Qu'vne pucelle en diligence arrose
Soir & matin pour s'en faire vn bouquet,
Afin qu'vn iour si hautement il croisse,
Que sur les Rois autant il apparoisse
Qu'vne forest par-dessus vn bosquet.
Au bon Carlin le Ciel face la grace
De voir çà bas les enfans de sa race
Pere des Rois, des peuples adoré:
C'est ce Carlin promis des destinées,
Sous qui courront les meilleures années
Du vieil Saturne & du siecle doré.

Les quatre Bergers & la Bergere se presentent ensemble sortans chacun de son Antre à part.

Orleantin commence.

Puis que le lieu, le temps, la saison, & l'enuie
Qui s'eschaufent d'Amour à chanter nous conuie,

Chanton donques Bergers, & en mille façons
A ces vertes forests apprenon nos chansons.
Icy de cent couleurs s'esmaille la prairie
Icy la tendre vigne aux ormeaux se marie,
Icy l'ombrage frais va les fueilles mouuant
Errantes çà & là sous l'haleine du vent:
Icy de pré en pré les soigneuses Auettes
Vont baisant & suçant les odeurs des fleurettes
Icy le gazouillis enroué des ruisseaux
S'accorde doucement aux plaintes des oiseaux:
Icy entre les pins les Zephyres s'entendent.
Nos fleutes ce-pendant trop paresseuses pendent
A nos cols endormis, & semble que ce temps
Soit à nous vn Hyuer, aux autres vn Printemps.
Sus donques en cet Antre ou dessous cet ombrage
Dison vne chanson: quant à ma part, ie gage
Pour le prix de celuy qui chantera le mieux,
Vn Cerf apprinoisé qui me suit en tous lieux.
Ie le desrobay ieune au fond d'vne vallée
A sa mere au dos peint d'vne peau martelée,
Et le nourry si bien que souuent le gratant,
Le chatouillant, touchant, le peignant, & flatant,
Tantost aupres d'vne eau, tantost sur la verdure,
En douce ie tournay sa sauuage nature.
Ie l'ay tousiours gardé pour ma belle Thoinon,
Laquelle en ma faueur l'appelle de son nom:
Tantost elle le baise, & de fleurs odoreuses
Enuironne son front & ses cornes rameuses,
Et tantost son beau col elle vient enfermer
D'vn carquan enrichy de coquilles de mer,
D'où pend la croche dét d'vn Sanglier qui resemble
En rondeur le Croissant qui se reioint ensemble.

Il va seul & pensif où son pied le conduit:
Maintenant des forests les ombrages il suit,
Ou se mire dans l'au d'une source moussue,
Ou s'endort sous le creux d'une roche bossue:
Puis il retourne au soir, & gaillard prend du pain
Tantost dessus la table, & tantost en ma main,
Saute à l'entour de moy, & de sa corne essaye
De tosser brusquement mon Mastin qui l'abaye,
Fait bruire son cleron, puis il se va coucher
Au giron de Thoinon qui l'estime si cher.
Il souffre que sa main le cheuestre luy mette
Faict à houpes de soye & à mainte sonnette:
Dessus son dos priué met le Bast embourré
De fougere & de mousse, & d'vn cœur asseuré
Sans crainte de tomber, le tient par vne corne:
D'vne main & de l'autre en cent façons elle orne
Sa croupe de bouquets & de petits rameaux:
Puis le conduit au soir à la fraischeur des eaux,
Et de sa blanche main seule luy donne à boire.
Or quiconques aura l'honneur de la victoire,
Sera maistre du Cerf, bien-heureux & content
De donner à s'amie vn present qui vaut tant.

Angelot.

Ie gage mon grãd Bouc, qui par mont & par plaine
Conduit seul vn troupeau cõme vn grãd Capitaine
Il est fort & hardy, corpulent & puissant,
Brusque, prompt, esueillé, sautant & bondissant,
Qui grate en se iouant de l'ergot de derriere
(Regardant les passans) sa barbe mantonniere:
Il a le front seuere & le pas mesuré,
La contenance fiere & l'œil bien asseuré:
Il ne doute les Loups, tant soient ils redoutables,

Ny les Mastins armez de colliers effroyables,
Mais planté sur le haut d'vn rocher espineux
Les regarde passer & si se mocque d'eux.
Son front est remparé de quatre grandes cornes:
Les deux proches des yeux sont droites cõme borne
Qu'vn pere de famille esleue sur le bord
De son champ qui estoit n'agueres en discord:
Les deux autres qui sont prochaines des oreilles,
En douze ou quinze plis se courbent à merueilles
D'vne entorse ridée, & en tournant se vont
Cacher dessous le poil qui luy pend sur le front.
Dés la poincte du iour ce grand Bouc ne sommeille
N'attend que le Pasteur son troupelet resueille,
Mais il fait vn grand bruit dedans l'estable, & puis
En poussant le crouillet de sa corne ouure l'huis,
Et guide les chevreaux qu'à grands pas il deuance
Comme de la longueur d'vne moyenne lance,
Puis les rameine au soir à pas contez & longs,
Faisant sous ses ergots poudroyer les sablons.
Iamais en nul combat n'a perdu la bataille,
Ruzé dés sa ieunesse en quelque part qu'il aille
D'emporter la victoire: aussi les autres Boucs
Ont crainte de sa corne, & le reuerent tous.
Ie le gage pourtant: voy comme il se regarde,
Il vaut mieux que le Cerf que ta Thoinõ te garde.

Nauarrin.

I'ay dãs ma gibbeciere vn Vaisseau fait au tour
De racine de buis, dont les anses d'autour
D'artifice excellent de mesme bois sont faites,
Où maintes choses sont diuersement portraites.
Presque tout au milieu du Gobelet est peint
Vn Satyre cornu, qui de ses bras estreint

Tout au trauers du corps vne ieune bergere
Et la veut faire choir dessous vne fougere.
Son couurechef luy tombe, & a de toutes pars
A l'abandon du vent ses beaux cheueux espars:
Dont elle courroucée ardante en son courage
Tourne loin du Satyre arriere le visage
Essayant d'eschapper, & de la dextre main
Luy arrache le poil du menton & du sein,
Et luy froisse le nez de l'autre main senestre,
Mais en vain: car tousiours le Satyre est le maistre.
Trois petits enfans nuds de iambes & de bras
Taillez au naturel, tous potelez & gras
Sont grauez à l'entour: l'vn par viue entreprise
Veut faire abandonner au Satyre sa prise,
Et d'vne infante main par deux & par trois fois
Prend celle du bouquin, & luy ouure les doits.
L'autre enflé de courroux, d'vne dent bien aiguë
Mord ce Dieu rauisseur par la cuisse peluë,
Se tient contre sa gréue, & si fort l'a mordu
Que le sang sur la iambe est par tout descendu,
Faisant signe du pouce à l'autre enfant qu'il viene,
Et que par l'autre cuisse à belles dents le tienne:
Mais luy tout renfrongné pour-neant supplié
Se tire à dos courbé vne espine du pié,
Assis sur vn gazon de verte pimpernelle,
Sans se donner soucy de l'autre qui l'appelle.
Vne Genisse aupres luy pend sur le talon,
Qui regarde tirer le poignant aiguillon
De l'espine cachée au fond de la chair viue,
Et toute est tellement à ce fait ententiue,
Que beante elle oublie à boire & à manger:
Tant elle prend plaisir à ce petit berger,

Qui en grinsant des dents tire à la fin l'espine
Et tombe de douleur renuersé sur l'eschigne.
Vn houbelon rampant à bras longs & retors,
De ce creux Gobelet passementé les bors,
Et court en se pliant à l'entour de l'ouurage:
Tel qu'il est toutesfois ie le mets pour mon gage.

Guisin.

Ie mets vne Houlette en lieu de ton Vaisseau.
L'autre iour que i'estois assis pres d'vn ruisseau,
Radoubant ma Musette auecques mon alesne,
Ie vy desur le bord le tige d'vn beau fresne
Droit, sans nœuds, & sans plis: lors me leuāt soudain
I'empoignay d'alegresse vn goy dedans la main,
Puis couppant par le pied le tige armé d'escorce,
Ie le fis chanceler, & trebucher à force
Desur le pré voisin estendu de son long:
En quatre gros cartiers i'en fis fier le tronc,
Au Soleil ie seichay sa verdeur consumée,
Puis i'endurcy le bois pendu à la fumée.
A la fin le baillant à Iean ce bon ouurier,
M'en fist vne Houlette, & si n'y a chéurier
Ny berger en ce bois, qui ne donnast pour elle
La valeur d'vn Toreau, tant elle semble belle,
Elle a par artifice vn million de noudś
Pour mieux tenir la main tous marquetez de clous:
Et afin que son pied ne se gaste à la terre,
Vn cercle fait d'airain de tous costez le serre:
Vne poincte de fer le bout du pied soustient,
Rempart de la Houlette, où le Pasteur se tient
Desur la iambe gauche, & du haut il appuye
Sa main, quand d'entonner sa Lourette il s'ennuye.
L'anse est faite de cuiure, & le haut de fer blanc

Vn peu long & courbé, où pourroient bien de rang
Deux mottes pour ietter au troupeau qui s'esgare,
Tant le fer est creusé d'vn artifice rare.
Vne Nymphe y est peinte, ouurage nompareil,
Essuyant ses cheueux aux rayons du Soleil,
Qui deçà qui delà desur le col luy pendent,
Et desur la Houlette à petits flots descendent.
Elle fait d'vne main semblant de ramasser
Ceux du costé senestre & de les retrousser
En frisons sur l'oreille, & de l'autre elle allonge
Ceux du dextre costé mignotez d'vne esponge
Et tirez fil à fil, faisant entre ses doits
Sortir en pressurant l'escume sur le bois.
Aux pieds de ceste Nymphe est vn garçon qui semble
Cueillir des brins de ionc, & les lier ensemble
De long & de trauers courbé sur le genou:
Il les presse du pouce & les serre d'vn noud,
Puis il fait entre-dux des espaces egales,
Façonnant vne cage à mettre des Cigales.
Loin derriere son dos est gisante à l'escart
Sa panetiere enflée, en laquelle vn Renard
Met le nez finement, & d'vne ruze estrange
Trouue le desiuner du garçon & le mange:
Dont l'enfant s'apperçoit sans estre courroucé,
Tant il est ententif à l'œuure commencé.
Si mettra-ye pourtant vne telle Houlette
Que i'estime en valeur autant qu'vne Musette.

Margot.

Ie mettray pour celuy qui gaignera le prix,
Vn Merle qu'à la glus en nos forests ie pris:
Puis vous diray comment il fut serf de ma cage,
Et comme il oublia son naturel ramage.

Vn iour en l'escoutant siffler dedans ce bois
I'eu plaisir de son vol, & plaisir de sa vois,
Et de sa robbe noire & de son bec qui semble
Estre peint de safran, tant iaune il luy resemble:
Et pour ce i'espiay l'endroit où il buuoit
Quand au plus chaud du iour ses plumes il lauoit.
Or en semant le bord de vergettes gluées,
Où les premieres eaux du vent sont remuées,
Ie me cachay sous l'herbe au pied d'vn arbrisseau,
Attendant que la soif feroit venir l'oiseau.
Aussi tost que le chaud eut la terre enflamée,
Et que les bois fueillus herissez de ramée
N'empeschoiët que l'ardeur des rayõs les plus chaux
Ne vinssent alterer le cœur des animaux,
Ce Merle ouurant la gorge, & laissant l'aile pẽdre
Matté d'ardente soif en volant vint descendre
Dessus le bord glué, & comme il alllongeoit
Le col pour s'abreuuer (pauuret qui ne songeoit
Qu'à prendre son plaisir!) se vit outre coustume
Engluer tout le col & puis toute la plume,
Si bien qu'il ne faisoit en lieu de s'en-voler
Sinon à petits bonds sur le bord sauteler.
Incontinent ie cours, & prompte luy desrobbe
Sa douce liberté, le cachant sous ma robbe:
Puis repliant d'osier vn petit laberint,
Pour son buisson natal prisonnier il deuint
De ma cage, & depuis fust le Soleil sous l'onde,
Fust qu'il monstrast au iour sa belle tresse blonde,
Fust au plus chaud midy, alors que nos troupeaux
Estoient en remaschant couchez sous les ormeaux,
Si bien ie le veillay parlant à son oreille,
Qu'en moins de quinze iours il fut vne merueille:

Et luy fis oublier sa rustique chanson,
Pour retenir par-cœur mainte belle leçon
Toute pleine d'Amour: i'ay souuenance d'vne,
Bien que l'inuention en soit assez commune,
Ie la diray pourtant: car par là se verra
Si l'oiseau sera cher à celuy qui l'aura.
Xandrin mon doux soucy, mon Oeillet, & ma Rose,
Qui peux de mes troupeaux & de moy disposer:
Le Soleil to⁹ les soirs dedās l'eau se repose:
Mais Margot pour t'amour ne sçauroit reposer.
Il en sçait mille encore & mille de plus belles
Qu'il escoute en ces bois chanter aux pastourelles:
Car il apprend par-cœur tout cela qu'il entend,
Et bien qu'il me soit cher, ie le gage pourtant.

Les Chansons des Pasteurs.

Orleantin.

Quel poignāt creue-cœur, quelle amere tristesse
Vous tenoit, ô forests, quand la blonde ieunesse
Qui sent tousiours la Bise éuenter son harnois,
Sans crainte briganda le Sceptre des François?
Et s'enflant de l'espoir d'vne fausse victoire,
Vint boire en lieu du Rhin les eaux de nostre Loire
Contre vn ieune orfelin, dont le pere indonté
Auoit leur nation remise en liberté?
En ce temps coniuré la France en despit d'elle
Portoit dessur l'eschine vne gent si cruelle,
Et voyant contre soy tant de guerriers nouueaux
Soustenoit par despit les pieds de leurs cheuaux.

Phœbus se recula & la saison chargée
De neiges apperceut ceste troupe enragée
Saccager nos maisons au milieu de l'Hyuer:
Car iamais le Soleil ne voulut approuuer
Si cruel brigandage, abhorrant que le vice
Allast le front leué sans crainte de Iustice.
Le peuple auoit perdu toute fidelité,
Le citoyen estoit bany de sa cité,
Les Autels despouillez de leurs Saincts Tutelaires,
Les Temples resembloient aux deserts solitaires
Sans feu, sans oraison, & les Prestres sacrez
Seruoient de proye aux loups sur l'Autel massacrez.
Nul tât maigre troupeau ne se trainoit sur l'herbe
Qu'il ne fust égorgé par l'ennemy superbe,
Qui d'vne main barbare emportoit pour butin
Gras & maigre troupeau, & Pasteur & mâtin.
Les Faunes & les Pans, & les Nymphes cõpagnes
Se cacherent d'effroy sous le creux des montagnes,
Abominans le sang & les glaiues tranchans,
Et nulle Deité n'habitoit plus aux champs.
La honte de mal-faire erroit entre les armes,
Et les harnois craquans sur les doz des gendarmes
Luisoient de tous costez: bref il n'y auoit lieux,
Tant fussent eslongnez ny reculez des yeux,
Il n'y auoit montagne, ou pendante vallée,
Ou desert, ou forest de verd emmantelée,
Ou rocher si poinctu qui ne sentist la main
Et la barbare voix de l'auare Germain.
Les herbes commençoient à croistre par les ruës,
Oisiues par les champs se roüilloient les charuës:
Car la terre irritée & dolente de voir
Ses fils s'entre-tuer, leur nioit son deuoir,

Et en lieu de donner des moissons abondantes,
Ne poussoit que chardons & qu'espines mordantes.
Voire & si du haut Ciel quelque bon Dieu n'eust
Vn remors vergõgneux au cœur des ennemis, (mis
La France estoit perdue, & sa terre couuerte
De tant de grãs troupeaux fust maintenãt deserte,
Et bannis de nos champs eussions esté contraints
Aller en autre part implorer autres Saints.
Mais vn Bourbon qui prend sa celeste origine
Du tige de nos Rois, & vne Katherine
Ont rompu le discord, & doucement ont fait
Que Mars, bien que grondãt, se voit pris & desfait.
Ceste Nymphe & Royale, & digne qu'õ luy dresse
Des autels tout ainsi qu'à Palés la Deesse,
La premiere nous dit: Pasteurs, comme deuant
Desgoisez vos chansons & les iouez au vent,
Et aux grandes forests si longuement muettes
R'apprenez les accords de vos vieilles musettes,
Et menez desormais par les prez vos Toreaux,
Et dormez seurement sous le frais des ormeaux.
Elle nous rebailla nos champs & nos bocages,
Elle nous fist r'entrer en nos premiers herbages,
En nos premiers courtils, & d'vn front adoucy
Chassa loin de nos parcs la peur & le souci.
Et pource tous les ans à iours certains de festes
Donnans repos aux champs, à nous & à nos bestes,
Luy ferons vn Autel tout pareil qu'à Iunon,
Et long temps par les bois sera chanté son nom.
Les bois le chanteront & les creuses vallées
Et les eaux des rochers contre-bas deuallées
Le diront à l'enuy, & Echon qui l'oirra
Si souuent rechanter, souuent le redira.

Il n'y aura forest où son nom sur l'escorce
Des Chesnes les plus beaux ne soit escrit à force,
Et qu'à l'entour du nom ne pendent mille fleurs
En mille chapelets de diuerses couleurs.
Il n'y aura Berger, soit qu'au matin il meine,
Soit qu'il rameine au soir son troupeau porte-laine,
Qui songeant & pensant & faisant vn discours
Que d'elle seulement est venu son secours,
Ne luy verse du miel, & qu'il ne luy nourrisse
A part dans vne prée vne blanche Genisse:
Ne luy sacre aux iardins vn Pin le plus espais,
Vn ruisseau le plus clair, vn Antre le plus frais,
Et luy offrant ses vœux, hautement ne l'appelle
La mere de nos Dieux la Françoise Cybelle.
O Bergere d'honneur, les Saules ne sont pas
Aux aignelets seurez si gracieux repas,
Ny le Printeps n'est point si plaisant aux fleurettes,
Ny la rosée aux prez, ny les blondes Auettes
N'aiment tant à baiser les Roses & le Thin,
Que i'aime à celebrer les honneurs de Katin.

Angelot.

Quand le bon Henriot par fiere destinée
Auant la nuict venue accomplist sa iournée,
Nos troupeaux preuoyans quelque futur danger
Languissoient par les champs sans boire ny manger:
Et beslans & crians & tapis contre terre
Gisoient comme frappez de l'esclat du tonnerre.
Toutes choses çà bas pleuroient en desconfort:
Le Soleil s'en-nua pour ne voir telle mort,
Et d'vn crespe rouillé cacha sa teste blonde,
Abominant la terre en vices si feconde.
Les Nymphes l'ont gemy d'vne piteuse vois,

Les Antres l'ont pleuré, les rochers & les bois:
Vous le sçauez forests, qui vistes és bocages
Les Loups mesme le plaindre & les Lions sauuages.
Ce fut ce Henriot qui remply de bon-heur
Remist des Dieux banis le seruice en honneur,
Et se monstrant des arts le parfait exemplaire,
Esleua iusqu'au Ciel la gloire militaire.
Tout ainsi que la vigne est l'hõneur d'vn ormeau,
Et l'honneur de la vigne est le raisin nouueau,
Et l'hõneur des troupeaux est le Bouc qui les meine,
Et comme les espics sont l'honneur de la plaine,
Et cõme les fruicts meurs sont l'honneur des vergers,
Ainsi ce Henriot fut l'honneur des Bergers.
Quantesfois nostre soc depuis sa mort cruelle
A fendu les guerets d'vne peine annuelle!
Qui n'ont rendu sinon en lieu de bons espics
Qu'Yuraie, qu'Aubifoin, que Ponceaux inutils!
Les herbes par sa mort perdirent leur verdure,
Les Roses & les Lis prindrent noire teinture,
La belle Marguerite en prist triste couleur,
Et l'Oeillet sur sa fueille escriuit son malheur.
Pasteurs en sa faueur semez de fleurs la terre,
Ombragez les ruisseaux de Pampre & de lierre,
Et de gazons herbus en toute saison verts
Dressez luy son sepulchre, & y grauez ces vers:

L'ame qui n'eut iamais en vertu son egale,
Icy laissa son voile allant à son repos:
Chesnes faites ombrage à la Tombe Royale
Et vous Mãne du Ciel tombez dessus ses os.

O Berger Henriot, en lieu de viure en terre
Sanglante de discords, de meurdres & de guerre,

Tu vis là haut au Ciel, où mieux que parauant
Tu vois dessous tes pieds les Astres & le vent,
Tu vois dessous tes pieds les Astres & les nuës,
Tu vois l'Air & la Mer & les Terres cognuës,
Comme vn Ange parfait deslié du soucy,
Et du fardeau mortel qui nous tourmente icy.
O belle ame royale au Ciel la plus haussée,
Qui te mocques de nous & de nostre pensée,
Et des appas mondains qui tousiours font sentir
Après vn court plaisir vn tres-long repentir.
Ainsi qu'vn beau Soleil entre les belles ames
Enuironné d'esclairs, de rayons & de flames,
Tu reluis dans le Ciel, & loin de toute peur
Fait Ange, tu te ris de ce Monde trompeur.
Où tu es, le Printemps ne perd point sa verdure,
L'orage n'y est point, le chaud ny la froidure,
Mais vn Air pur & net, & le Soleil au soir
Comme icy ne se laisse en la marine choir.
Tu vois autres forests, tu vois autres riuages,
Autres plus hauts rochers, autres plus verds bocages
Autres prez plus herbus, & ton troupeau tu pais
D'autres plus belles fleurs qui ne meurent iamais.
Et pource nos forests, nos herbes & nos plaines,
Nos ruisseaux & nos prez, nos fleurs & nos fōtaines
Se souuenant de toy, murmurent au milieu
De leurs surions ondeux qu'Henriot est vn Dieu.
Sois propice à nos vœux: Ie te feray d'yuoire
Et de marbre vn beau Temple au riuage de Loire,
Où sur le mois d'Auril aux iours lōgs & nouueaux
Ie feray des combats entre les Pastoureaux
A sauter, à luter sur l'herbe nouuellette,
Pendant au prochain Pin le prix d'vne Musette.

Là sera ton Ianot qui chantera tes faits,
Tes guerres, tes combats, tes ennemis desfaits,
Et tout ce que ta main d'inuincible puissance
Oza pour redresser la houlette de France.
Or adieu grãd Berger: tant qu'on verra les eaux
Soustenir les poissons, & le vent les oiseaux,
Nous aimerons ton nom, & par ceste ramée
D'âge en âge suiuant viura ta renommée.
Nous ferons en ton nom des Autels tous les ans
Verds de gazons de terre, & comme aux Egipans,
Aux Faunes, aux Satyrs, te ferons sacrifice:
Ton Perrot le premier chantera le seruice
En long sourpelis blanc, couronné de Cyprés,
Et au son du cornet nous ferons aux forests
Apprendre tes honneurs, afin que ta loüange
Redite tous les ans, par les ans ne se change,
Plus forte que la Mort fleurissante en tout temps
Par ces grandes forests comme fleurs au Printemps.

Nauarrin.

Que ne retourne au Monde encore ce bel âge
Simple, innocent & bon, où le meschant vsage
De l'acier & du fer n'estoit point en valeur,
Trop en prix maintenant à nostre grand malheur?
Hà! bel âge doré, où l'or n'auoit puissance!
Mais doré pour-autant que la pure innocence,
La crainte de mal-faire, & la simple bonté
Permettoient aux humains de viure en liberté.
Les Dieux visiblemẽt se presentoient aux hõmes,
Et Pasteurs de troupeaux par ces champs où nous
sommes
Au milieu du bestail ne faisoient que fauter,
Apprenant aux mortels le bel art de chanter.

Les bœufs en ce temps là paissans parmy la pleine,
L'vn à l'autre parloient, & d'vne voix humaine,
Quand les malheurs venoiét, predisoient les dãgers,
Et seruoient par les champs d'oracles aux Bergers:
Il ne regnoit alors ny noise ny rancune,
Les champs n'estoient bornez, & la terre cõmune
Sans semer, ny planter, bonne mere, apportoit
Le fruit qui de soy-mesme heureusement sortoit:
Les procez n'auoient lieu, la guerre ny l'enuie.
Les vieillards sans douleur sortoient de ceste vie
Comme en songe, & leurs ans doucement finissoient,
Ou mangeant de quelque herbe ils se raieunissoiét:
Iamais du beau Printemps la saison esmaillée
N'estoit (ainsi qu'elle est) par l'Hyuer despouillée.
Tousiours du beau Soleil les rayons se voyoient,
Et tousiours par les bois les Zephires s'oyoient:
Tousiours le Rossignol chantoit par la verdure:
Tous ces vilains oiseaux d'abominable augure,
Orfrayes & Choüans qui sont huppez au front,
Sur le haut des maisons ne chantoiét comme ils font.
La terre par le Ciel encor n'estoit maudite:
Son sein ne produisoit encores l'Aconite,
Vitriol, Arsenic, ny tous ces vegetaux,
Ny le pront Argent-vif, principe des metaux,
Ny tout ce que Pluton cache en son patrimoine,
Ny des fortes poisons l'execrable Antimoine:
Mais Myrrhe precieuse & l'Amome qui sent
Si doucement au nez, & le Basme & l'Encent:
Chacun se repaissoit dessous les frais ombrages
Ou de laict, ou de glan, ou de fraizes sauuages.
Car le bœuf laboureur, apres auoir sué
Comme il fait sous le ioug, pour lors n'estoit tué,

Ny la simple brebis qui nos vestemens porte,
Aux estaux des bouchers au croq ne pendoit morte,
Ny lors la vache mere oubliant le seiour
Des ruisseaux & des prez, ne mugloit à l'entour
Des ministres sacrez lamentant sa genice:
Car les fleurs & les fruicts seruoient de sacrifice.
O saison gracieuse! helas, que n'ay-ie esté
En vn temps si heureux en ce Monde alaité?
Maintenant on ne voit que Circes, que Medées,
Que Cacus eshontez aux mains outrecuidées,
Que Busirs, Geryons, que Vertomnes nouueaux;
Qui se châgent en Tygre, en Serpens, en Oiseaux,
Et coulent de la m a n tout ainsi qu'vne Anguille,
Et aux moissons d'autruy ont tousiours la faucille.
Il me souuiêt vn iour qu'aux rochers de Beart
I'allay voir vne vieille ingenieuse en l'art
D'appeller les esprits hors des tombes poudreuses,
D'arrester le Soleil & les sources ondeuses,
Et d'enchanter la Lune au milieu de son cours,
Et changer les Pasteurs en Tygres & en Ours.
Or elle preuoyant par magique figure
Que la bonté faudroit en la saison future,
Me conduit dans vn Antre, où elle me montra
Vn tableau qu'à main dextre attaché rencontra,
Et le lisant m'apprist dés enfance à cognoistre,
Le grand Pan des Bergers de toutes choses maistre:
Me monstra mille maux en ceste table escris,
Dont les hommes seroient en peu de temps surpris:
La Guerre, le discord, mainte Secte diuerse,
Et le Monde esbranlé tomber à la renuerse.
Mais pren cœur (ce disoit) car tât que les grâds Rois
De la Gaule aimeront les Pasteurs Nauarrois,

Tousiours

Tousiours leurs gras troupeaux paistront sur les mõtagnes,
Le froment iaunira par leurs blondes campagnes,
Et n'auront iamais peur que les proches voisins
Emportent leurs moissons ou coupent leurs raisins.
Pource ieune Berger, il te faut dés enfance
Aller trouuer Carlin le grand Pasteur de France:
Ta force vient de luy. Lors suyuant mon destin
En France ie vins voir le grand Pasteur Carlin,
Carlin que i'ayme autant qu'vne vermeille rose
Aime la blanche main de celle qui l'arrose,
Que les prez les ruisseaux, les ruisseaux la verdeur:
Car de son amitié procede ma grandeur.

Guisin.

Houlette qui soulois és plaines Idumées
Comme troupeaux rangez conduire les armées,
Qui as regi Sicile & les monts Calabrois,
Et la ville, tombeau de la serene vois,
Maintenant ie te tiens de pere en fils laissée,
Qui dure n'as esté par les guerres cassée,
Et qui dois gouuerner encore dessous moy
Les troupeaux de Carlin mon Pasteur & mon Roy.
Icy les grands forests que les ans renouuellent,
Icy Carlin icy les fontaines t'appellent,
Les Rochers & les Pins, & le Ciel qui plus beau
Se tourne pour complaire à ton regne nouueau:
Toute chose s'esgaye à ta belle venuë,
L'air n'est plus attristé d'vne fascheuse nuë,
La mer rit en ses flots, sans soufles est le vent,
Et les Astres au Ciel luisent mieux que deuant.
O grand Pasteur Carlin ornement de nostre âge,
Haste toy d'aller voir ton fertil heritage,

Enuironne tes champs & conte tes Toreaux,
Et entens desormais les vœux des Pastoureaux.
Katherine ta mere à ta main dextre assise
D'vn voyage si beau conduira l'entreprise,
Et te fera passer par tes villes, ainsi
Que passe par le Ciel vn bel Astre esclarci.
L'honneur & la vertu iront deuant ta face,
Les fleuues les rochers les bois te feront place,
Et le peuple ioyeux en chantant semera
Tous les chemins de fleurs où ton pied passera:
Car tu es ce grand Roy que tant de destinées
Nous promettoient venir apres longues années
Pour gouuerner ta France, & pour estre le Roy,
Mais plustost le Recteur des peuples & de toy.
On dit quand tu nasquis, que les Parques fatales
Ayans fuseaux egaux & quenouilles egales,
Et non pas le filet & la trame qui est
De diuerse façon tout ainsi qu'il leur plaist,
Iettant sur ton berceau à pleines mains décloses
Des œillets, & des lis, du safran, & des roses,
Commencerent ainsi: Charles qui dois venir
Au monde, pour le monde en repos maintenir,
Et qui par le destin en France deuois naistre
Pour estre des grãds Rois le Seigneur & le Maistre,
Entens ce que Themis au visage ridé
Sur nos fuseaux d'airain a pour toy deuidé.
Durãt ton nouueau regne (auant que l'âge tẽdre
Laisse autour de ta lévre vn crespe d'or espandre)
L'ambition, l'erreur, la guerre & le discord
Par les peuples courront, images de la mort:
On fera pour tenir les villes asseurées,
Des fossez des rempars des ceintures murées,

Et l'horrible canon par le souffre animé
Vomira de sa bouche vn tonnerre allumé.
On fera des rateaux des poignantes espées,
Les faucilles seront en lames detrampées,
L'auantureux Nocher d'auarice conduit
Ira voir sous nos pieds l'autre pole qui luit.
D'autres Typhys naistront, qui pleins de hardiesse
Esliront par la France encore vne ieunesse
De Cheualiers errans dans Argon enfermez:
Encores on voirra des Achilles armez
Combatre deuant Troye, & les riuieres pleines
De carcasses de morts rougir parmy les plaines.
Mais si tost que les ans en croissant t'auront fait
En lieu d'vn iouuenceau, homme entier & parfait:
Lors la guerre mourra, les harnois & les armes,
Les querelles mourront, les plaintes & les larmes,
Et tout ce qui depend du vieil siecle ferré
S'enfuira, donnant place au bel âge doré.
Les hommes reuoirront les Dieux venir en terre:
Le Ciel sans plus s'armer d'vn grommelât tonnerre,
Sans plus faire la gresle & la neige couler,
Fera desur les champs la manne distiler.
Les Pins, vieux compagnons des plus hautes montagnes,
En nauires creusez ne voirront les campagnes
De Neptune venteux: car sans voguer si loin
La terre produira toute chose sans soin,
Mere qui ne sera comme deuant ferüe
De rateaux aiguisez ny de soc de charrüe.
Car les champs de leur gré, sans toreaux mugissans
Sous le ioug, se voirront de froment iaunissans.
Les moissons n'auront peur des faucilles voutées,

Ny l'arbre de Bacchus des serpettes dentees:
Car tousiours par les prez l'ondoyant ruisselet
Ira coulant de vin, de nectar & de laict.
Le miel distillera de l'escorce des chesnes,
Et les roses croistront sur les branches des fresnes:
Le belier en paissant au milieu d'vn pré vert
Se voirra tout le dos d'escarlate couuert,
De pourpre l'aignelet, & la barbe des chévres
Demendra fine soye à l'entour de leurs lévres:
Les cornes des toreaux de perles, & encor
Le rude poil des boucs iaunira de fin or.
Bref tout sera changé, & le monde difforme
Des vices du iourd'huy, prendra nouuelle forme
Dessous toy qui croistras pour auoir ce bon-heur,
O Prince bien-heureux, d'estre son gouuerneur.
Ainsi sur ton berceau ces trois Parques chenuës
Chantoient, qui tout soudain volerent dans les nuës:
Et alors les Pasteurs en l'escorce des bois
Grauerent leur chanson, afin que tous les mois
Aux flustes des bergers elle fust accordée,
Et parmy les forests dans les arbres gardée.

Margot.

Soleil source de feu, haute merueille ronde,
Soleil, l'ame, l'esprit, l'œil, la beauté du monde,
Tu as beau t'esueiller de bon matin & choir
Bien tard dedans la mer, tu ne sçaurois rien voir
Plus grãd que nostre France: & toy Lune qui erres
Maintenant desur nous, maintenant sous les terres,
En errant haut & bas tu ne vois rien si grand
Que nos Rois dont le sang de Iupiter descend.
Il ne faut point vanter ceste vieille Arcadie,
Ses rochers, ses forests, encore qu'elle die
Que ses Pasteurs sont naiz auant que le Croissant

Fust au Ciel comme il est, de nuict apparoissant.
La France la surpasse en Antres plus sauuages,
En taillis en forets en sources en riuages,
En Nymphes & en Dieux, qui benins sont contents
De se monstrer à nous & nous voir en tout temps.
O bien-heureuse France abondante & fertile!
Si l'encens si le basme en tes champs ne distile,
Si l'Amome Asien en tes vergers ne croist,
Si l'ambre sur les bords de ta mer n'apparoist:
Aussi le chaud extrême & la poignante glace
Ne corrompt point ton air: & l'orgueilleuse race
Des Tygres, des Lions armez d'ongles tranchans
Comme ils sont autre part, ne gaste point tes châps:
Ny le venin baueux des fils de la Gorgonne
Tes iardins ny tes prez ny tes fleurs n'empoisonne,
Ny l'Aconit enfant de l'infernal Portier
Qui croist sur les rochers, n'infecte ton quartier.
Que dirons-nous d'Auuergne, en montaignes qui hausse
Sõ frõt iusques au Ciel: de Châpagne & de Beausse?
L'vne riche en troupeaux, les deux autres en blé
Au vœu des laboureurs d'vsure redoublé?
Que dirõs-no⁹ d'Anjou, & des châps de Touraine,
De Languedoc, Prouence, où l'Abondance pleine
De sillon en sillon fertile se conduit
Portant sa riche Corne enceinte de beau fruict?
Que dirons-nous encor de cent mille riuieres
Qui lechent les rempars de tant de villes fieres,
Dont le front nous fait peur en allant au marché,
Tant il est dans le Ciel superbement caché?
C'est elle bonne mere en semence feconde,
Dont le germe a produit les miracles du monde,

Ces braues Cheualiers aux armes prõpts & chauds,
Ces Tristans, ces Ogers, ces Rollands, ces Renaulds,
Et ce grand Charlemagne, & Martel qui deuore
Les ans par son renom: & toy Charles encore
Qui crois pour deuenir la splendeur de nos Rois,
A fin que toute Europe aille dessous tes lois.
C'est la mere fertile abondante en la race
D'hommes, masles esprits, qui dedaignant la masse
De la terre brutale, ont poussé iusqu'aux cieux
Non seulement le cœur, mais le soin, & les yeux
Aux astres attachez par la Philosophie,
Et du grand Iupiter ont gousté l'Ambrosie:
Vn Turnebe, vn Budé, vn Vatable, vn Tusan,
Et toy diuin Dorat, des Muses artizan,
Qui premier amoureux de leur belle Neufuaine,
Par les outils des Grecs desteupas leur fontaine
D'Helicon, & premier aux François as tourné
Permesse en l'eau de Seine au bord non couronné
De Lauriers cõme Eurote, ains d'hõmes, dõt l'eclume
A forgé tant d'escrits par l'outil de la plume.
Adioustez à son los tant de palais dorez,
Tant de marbres polis à force elabourez,
Entrailles des rochers, qui sont par artifices
Maintenant l'ornement des royaux edifices.
Ioignez à sa richesse, & l'vne & l'autre mer
Qui viennent aux deux coins de la France escumer,
Et grosses de vaisseaux apportent en trafique
De bien loin à nos bords la nouuelle Amerique.
Adioustez d'autre part tãt d'ars qui sõt meilleurs,
Engraueurs & fondeurs, imagers & tailleurs:
Adioustez la Musique, adioustez la peinture,
Voire tous les presens que la riche Nature

Et le Ciel plus benin ont versé de leurs mains
Pour embellir la terre & les pauures humains.
Quelle Muse pourroit egaler tes merites?
C'est toy qui as nourry deux belles Marguerites,
Qui passent d'Orient les perles en valeur:
L'vne vit dans le Ciel exempte du malheur
Que ce siecle a rouillé de sectes & de noises,
Ayant regi long temps les terres Nauarroises.
L'autre prudente & sage & seconde Pallas
Fidele à son grand Duc, embellist de ses pas
Les hauts monts de Sauoye, & comme vne Déesse
Marche par le Piedmont au milieu d'vne presse
Qui court à grande foule, afin de faire honneur
A ce sang de Vallois qui cause leur bon-heur.
Que dirons-nous encor de la maison de France?
Si vn pauure Pasteur se lamente en souffrance,
S'il a perdu ses Bœufs, s'il est mangé des Ours,
Ceste noble maison est seule son secours,
Luy chasse loin de luy sa honte miserable,
Luy redonne ses bœufs, ses champs, & son estable,
Ou le fait d'estranger domestique Pasteur,
Luy oste de l'esprit la sombre pesanteur,
Le rend riche & gaillard & luy apprend à dire
Par les hautes forests les chansons de Tityre.
Là fleurist la vertu l'honneur & la bonté,
La douceur y est iointe auec la grauité,
Le desir de louange & la peur d'infamie,
Et tout ce qui depend de toute preud'hommie.
Là les peres vieillards en barbe & cheueux gris
Conduisent leurs enfans pour y estre nourris,
Et pour mettre vne bride à leur ieunesse folle:
Car de toute vertu la Court est vne escolle.

Ie te saluë heureuse & feconde maison
Qui fleuris en tout temps sans perdre ta saison,
Mere de tant de Rois, mere de tant de villes,
D'hommes, havres & ports, & prouinces fertilles.
Le bon-heur te conduise, & iamais le discord
Ne pousse tes Bergers au peril de la mort:
Mais vnis d'amitié puissent desur leur teste
Des ennemis veincus r'apporter la conqueste,
Et puissent en tous lieux se monstrer seruiteurs
De leur Prince Carlin le maistre des Pasteurs:
A fin que pour iamais nostre France resemble
Aux troupeaux bien vnis qui se serrent ensemble.
Tousiours ta terre soit abondante en froment:
La Nielle que l'air en Esté va formant,
Ne ronge tes espies, & iamais la gelée
N'enuoye à tes brebis ny tac ny clauelée:
La famine & la peste aille bien loin de toy,
Et bien-heureuse vy dessous vn si bon Roy.

Le premier Pasteur voyageur.

L'ardeur qui la ieunesse eschaufe de louange,
M'a fait errer long temps en mainte terre estrange,
Pour voir si le merite egaloit le renom
Des Rois, dont i'ay cognu les faces & le nom.
I'ay pratiqué leurs mœurs, leurs grãdeurs, leurs altesses,
Leurs troupeaux infinis, leurs superbes richesses,
Leurs peuples, leurs citez, & les diuerses lois
Dont se font obeir les Princes & les Rois.
Ie vy premierement le grand Pasteur d'Espagne,
Assise à son costé i'apperceu sa compagne,
Qui prend sa noble race & son estre ancien

Des Vallois descendus du noble sang Troyen,
Fille de Henriot, sœur de Carlin, & fille
De Catin, le sourjon de si noble famille.
Ie vy ce demy-Dieu en Espagne adoré,
Ie le vy d'Orient tellement honoré,
Que pour riche present son Inde luy enuoye
Cent vaisseaux tous les ans chargez de iaune proye.
Ie le vy craint, aimé, reueré, redouté,
Plein d'vne ame gaillarde & d'vn cœur indonté,
Roy de tant de troupeaux que ie n'en sçay le conte:
Car vn nombre si grand ma memoire surmonte.
Mais le plus grand plaisir dont ie repeu mon cœur,
Ce fut quand ie cognu que ce Prince veinqueur
Des hommes & de soy, aimoit tant nostre France,
Qu'il soustenoit Carlin appuy de son enfance,
Et qu'en lieu de surprendre ou de rauir ses biens,
Bon frere luy gardoit ses suiects anciens,
Luy prestoit ses guerriers, le couuoit sous son aile,
Tant vaut vne amitié quand elle est fraternelle.
Iamais pour ce bien-fait ne puisses-tu grand Roy
Sentir se rebeller tes peuples contre toy,
Et iamais en ton lict ne puisse arriuer noise,
Puisque tu es si bon à la terre Françoise!
Passant d'autre costé i'allay voir les Anglois,
Region opposée au riuage Gaulois:
Ie vy leur grande mer en vagues fluctueuse,
Ie vy leur belle Royne honneste & vertueuse:
Autour de son Palais ie vy ces grands Milords
Accorts beaux & courtois magnanimes & forts
Ie les vy tous aimer la France leur voisine:
Ie les vy reuerer Carlin & Katherine,
Ayant iuré la paix, & ietté bien-auant

La querelle ancienne aux vagues & au vent.
Ie vy des Escossois la Royne sage & belle,
Qui de corps & d'esprit resemble vne immortelle:
I'approchay de ses yeux, mais bien de deux Soleils,
Deux Soleils de beauté qui n'ont point leurs pareils:
Ie les vy larmoyer d'vne claire rosée,
Ie vy d'vn beau crystal sa paupiere arrosée
Se souuenant de France, & du Sceptre laißé,
Et de son premier feu comme vn songe paßé.
Qui voirroit en la mer ces deux Roynes fameuses,
En beauté, trauerser les vagues escumeuses,
Certes on les diroit, à bien les regarder,
Deux Venus qui voudroyent en Cythere aborder.
Face bien tost le Ciel que leur ieunesse esclose,
Comme vne belle fleur, ne resemble à la rose
Qui fanist sur l'espine, & languissante pend
Sa teste, & son parfum pour neant se respand,
Perdant odeur, & teint, & grace printaniere,
Pour n'estre point cueillie en sa saison premiere.
Quand vne tendre vigne est pendante aux ormeaux,
En force & en vigueur elle estend ses rameaux,
Fait ombrage aux Pasteurs: mais si rien ne la serre,
Sans force & sans vigueur elle languist à terre,
Rampe desur la place, & d'vn bras flestrissant
En soy-mesme languist, le mespris du passant.
Soient donques à deux Rois leurs ieunesses liées
D'vn amour eternel, afin que mariées,
Roynes sans perdre temps enfantent d'autres Rois,
Puis que leurs Maiestez aiment tant les François.

Le second Pasteur voyageur.

La mesme ardeur de gloire, & la boüillante enuie
De voir les estrangers, m'a fait voir l'Italie,
Terre grasse & fertile, où Saturne habitoit
Quand le peuple innocent de glan se contentoit.
I'ay veu le grand Pasteur de tant d'ames Chrestiennes.
I'ay veu dedans vn lac les barbes antiennes
De ces peres Bergers qui gouuernent sous eux
Par prudence & vertu vn peuple si heureux.
I'ay veu le grand Berger de la belle Florence,
Florence qui se dit de Catin la naissance:
I'ay veu le fleuue d'Arne & le Mince cornu,
Qui est par le berceau de Tityre cognu,
Où le Duc Mantouan ennemy de tout vice
Aux peuples ses suiets administre Iustice.
De là m'en retournant contremont i'allay voir
Le beau Palais d'Vrbin, escolle de sçauoir.
Ie vy des Ferrarois le Pasteur & le maistre,
Qui se vante d'auoir de Roger pris son estre:
Ie vy sa forte ville & le Pau menaçant,
Qui va comme vn Toreau par les champs mugissãt:
Grands Pasteurs, grãds Bergers, qui ont la foy iurée
Au grand Prince Carlin d'eternelle durée,
Qui aiment sa grandeur, & qui d'vn cœur loyal
Redressent sa Couronne & son Sceptre Royal.
De là m'en retournant ie pris ma droite voye
Par les champs de Piedmond, par les mõts de Sauoye,
Où ie vy ce grand Duc qui n'a point de pareil
Sous la voute du Ciel en armes ny conseil,

Animé d'vne force & prompte & vigoreuse,
Ayant pris des Saxons sa race genereuse,
Et du Ciel son esprit, qui magnanime & chaut
A tousiours pour sujet vn penser grand & haut.
A son dextre costé ie vy sa femme assise,
Fleur & perle d'honneur, que nostre siecle prise,
La tante de Carlin que la Grace a nourry,
La fille de François, & la sœur de Henry,
La mere des vertus, qui iustement merite
D'estre ensemble vne perle & vne Marguerite.
Bien loin de sa maison soit malheur & meschef:
Le doux miel sous ses pieds, la manne sur son chef
Puisse tousiours couler, & les lis & les roses
Au plus froid de l'hyuer soient pour elle decloses
Aux buissons de Piedmont: & en lieu d'vn Torrét
Le laict par la Sauoye aille tousiours courant,
Murmurant son renom, puis que tant elle estime
Les chansons des Pasteurs, leurs flustes & leur rime.

L'autre Berger voyageur.

Que faites-vous ici, Bergers qui surmontez
Les Rossignols d'Auril quád d'accord vous chátez?
Que faites-vous ici? vous perdez ce me semble
La parole & le temps à noter ensemble:
Ensemble partissez le prix victorieux,
Estans egalement les chers mignons des Dieux.
Apollon & Palés & Pan vous fauorisent,
Et tous vos bons patrons vous honorent & prisent:
Doncques abandonnez vos friuoles discords,
Et venez escouter les merueilleux accords
De deux peres Bergers, qui dessous vne roche

Vont dire vne chanson dont Tityre n'approche.
Tous les Bergers des chāps y courēt d'vn grād pas:
Tous les chéuriers des monts en descendent à bas,
Et les plus durs rochers abaissent les oreilles
Sur l'Antre pour ouyr de si douces merueilles.
Maintenant en cherchant mon Bellier escarté
I'ay veu les deux Bergers en l'Antre deserté,
Qui ont desia la fluste à la léure pour dire
Ie ne sçay quoy de grand qu'Apollon leur inspire.
Venez donq' les ouyr sans disputer en vain,
Ostez de voz flageols et la bouche & la main:
Vous estes tous vnis d'amitié mutuelle,
Puis la paix entre vous vaut mieux que la querelle.

Le Chœur des Bergeres.

I'Ay songé sur la mi-nuit
Ceste nuit
Quand le doux sommeil nous lie,
Que mille Cygnes chantoient,
Qui sortoient
Du costé de l'Italie.
I'en ay veu d'autres apres
Plus espais
Venir de la part d'Espagne,
Et d'autres forts & puissans
Blanchissans
Du costé de l'Allemagne:
Puis en volant tout en rond
Sur le front
De Carlin luy faire feste,
Et doucement le flatant

En chantant
Luy predire vne conqueste.
I'ay veu presque en mesme temps
Le Printemps
Florir deux fois en l'année:
Dieu ces songes nous permet,
Qui promet
Quelque bonne destinée.

Le second ioueur de Lyre.

VN iour au mesme lieu où nous sommes icy,
Deux Bergeres ayans de leur race souci,
Bergeres de renom, de famille excellente,
L'vne mere du Roy l'autre du Roy la tante,
L'vne venant de France & l'autre de Piemont,
Se trouuans en cet Antre où ces deux Pasteurs sont,
Apres auoir long temps discouru de grans choses,
Qui aux entendemens de tous hommes sont closes,
Appellerent Carlin leur petit nourriçon,
Et luy firent par ordre vne belle leçon.
Or d'autant que leurs mots cõtenoient la doctrine
Qu'il faut qu'vn ieune Roy retienne en sa poitrine,
Portant dedans le cœur leur precepte imprimé,
S'il veut estre des siens bien craint & bien aimé:
Les Pasteurs d'ici pres, pour ne perdre la gloire
De tels enseignemens si dignes de memoire,
Par vn vœu solennel aux Dieux ont ordonné
Qu'en ce mois tous les ans à iour determiné
Couurant l'Antre de fleurs & les prez de carolles,
Deux Pasteurs rediroient mot à mot les parolles
Qu'autrefois à Carlin ces Bergeres ont dit,

Et que la viue Echo par ces bois respandit:
A fin que des Pasteurs la ieunesse nouuelle
Apprenne tous les ans une leçon si belle.
Or ils vont commencer, s'il vous plaist les ouir,
D'enseignemens si beaux vous pourrez resiouir,
Et vous couchant au soir pres du feu les redire
A vos ieunes enfans à fin de les instruire:
» *Car ny large moisson, ny troupeaux engraissez,*
» *Ny bleds dás les greniers l'vn sur l'autre amassez*
» *Ne vallent le sçauoir de l'esprit l'heritage:*
» *Par la seule leçon le Pasteur deuient sage.*

Le premier Pasteur.

Puis-que tu es, mon fils, de tant de Pasteurs maistre,
Que Dieu dás ton herbage a mis tant de troupeaux,
Il ne faut seulement sçauoir les mener paistre,
Sçauoir les engraisser, sçauoir tondre leurs peaux.

Le second Pasteur.

Ce n'est rien de guider mille bœufs en pasture,
Il faut les conseruer & en auoir souci,
Il faut de ton bestail cognoistre la nature,
Corriger tes Bergers, te corriger aussi.

I.

Quand les petits Bergers font aux champs une faute,
» *Petite elle ne tire vn repentir apres:*
» *Mais des maistres pasteurs elle deuient si haute,*
» *Qu'elle passe en grandeur les plus hautes forests.*

II.

Et pource, mon Nepueu, il faut dés ta ieunesse
Apprendre la vertu, pour guide la suiuant:
» C'est vn ferme tresor qui les hommes ne laisse,
» Les autres biens mõdains s'en-volent cõme vent:

I.

Pour viure bien-heureux, crain Dieu sur toute (chose:
Seul il faut l'adorer & au cœur l'imprimer,
Et le prier au soir quand le Soleil repose,
Et dés l'Aube du iour quand il sort de la mer.

II.

» Le seul commencement & la fin de science,
» Est craindre le Seigneur, & maintenir la foy
Des peuples espandus sous ton obeïssance,
Qui sont enfans de Dieu aussi bien comme toy.

I.

Sois paré de vertu, non de pompe Royale:
» La seule vertu peut les grans Roys decorer.
» Sois Prince liberal: toute ame liberale
» Attire à soy le Peuple, & se fait honorer.

II.

Porte desur le front la honte de mal-faire,
Aux yeux la grauité, & la clemence au cœur,
La Iustice en la main, & de ton aduersaire,
Fust-il moindre que toy, ne sois iamais moqueur.

I.

Rens le droit à chacun, c'est la vertu premiere
Qu'vn Roy doit obseruer: sois courageux & fort:
» La force du courage est la viue lumiere
» Qui nous fait mespriser nous-mesmes & la mort.

II.

Ne sois point arrogant, vanteur ne temeraire,

Iureur, opiniastre, & superbe à la main,
„ Mutin, chagrin, despit: le Prince debonnaire
„ Doit estre gracieux amiable & humain.

I.

Mesprise la richesse, & toutesfois desire
Comme Roy valeureux d'augmenter ton bon-heur,
Et par armes vn iour agrandis ton Empire
Moins pour auoir du bien que pour auoir honneur.

II.

Sois ferme en ta parole, & de vaine promesse
N'abuse tes subiets, & aux trompeurs ne croy:
Celuy qui par le nez comme vn Bufle se laisse
Mener par les flateurs, n'est digne d'estre Roy.

I.

Sois tardif à courroux, & point ne te conseille
Par ieunes esuentez qui rauissent le tien:
Mais honore les vieux & leur preste l'oreille,
Et seul de ton cerueau n'entreprens iamais rien.

II.

Sois constant & hardi aux fortunes pressées,
Magnanime au peril, prompt d'esprit & de main:
Et iugeant l'auenir par les choses passées
I'ouys du temps present, n'attens le lendemain.

I.

Chasse l'Oisiueté la mere de tout vice,
Et grand Seigneur appren les mestiers d'vn soldart:
Sauter, luter, courir, est honneste exercice,
Bien manier cheuaux & bien lancer le dart.

II.

Exerce ton esprit aux choses d'importance,
Aux affaires qui sont de ton priué Conseil,
„ L'esprit en est plus sain: l'oyseuse negligence

» Sille les yeux des Rois d'vn vicieux sommeil.

I.

Tu dois cognoistre ceux qui te font du seruice,
Les aymer les cherir pour leur fidelité:
Et à fin qu'apres toy honorer on les puisse,
Hausse-les aux honneurs comme ils ont merité.

II.

Par flateurs, par menteurs & par femmes ne dõne
Ny presens ny estats, malheur s'en est suiui:
Que la seule vertu seulement on guerdonne:
Si tu le fais ainsi, tu seras bien serui.

I.

Ne renuerse iamais l'ancienne police
Du pays où les loix ont fleuri si long temps:
Ce n'est que nouueauté qui conue vne malice:
Si vn s'en resiouist, mille en sont mal-contens.

II.

Iamais, si tu m'en crois, ne souffre par la teste
De ton peuple ordonner tes statuts ny tes lois:
» Le peuple variable est vne estrange beste,
» Qui de son naturel est ennemi des Rois.

I.

N'offense le commun pour ayder à toy-mesme,
Des grans & des petits sois tousiours le support:
» La propre conscience est vne genne extrême,
» Quãd nous auõs peché, qui tousiours nous remord.

II.

Et bref, mon cher Nepueu, pour regner prens exemple
Aux Rois tes deuanciers, Princes cheualeureux:
Si leurs faits pour patron ta ieunesse contemple,
Tu seras non pas Roy, mais vn Dieu biẽ-heureux.

Le Chœur des Bergeres.

Tout ainsi qu'vne prairie
Est portraite de cent fleurs,
Ceste neuue Bergerie
Est peinte de cent couleurs.
Le Poëte icy ne garde
L'art de l'Eclogue parfait:
Aussi la Muse regarde
A traiter vn autre fa.t.
Pource Enuie si tu pinces
Son nom de brocars legers,
Tu faux: car ce sont grans Princes
Qui parlent, & non Bergers.
Il mesprise le vulgaire,
Et ne veut point d'autre loy
Pour ceste fois, sinon plaire
Aux grands Princes & au Roy.





ECLOGVE II.

LES PASTEVRS.

Aluyot & Fresnet.

PAissez douces brebis, paissez ceste herbe tendre,
Ne pardonnez aux fleurs: vous n'en sçauriez tant prendre
Par l'espace d'vn iour, que la nuict ensuyuant
Humide n'en produise autant qu'au-parauant.
De là vous deuiendrez plus grasses & plus belles,
L'abondance de laict enflera vos mammelles,
Et suffirez assez pour nourrir vos aigneaux,
Et pour faire en tout temps des fromages nouueaux.
Et toy mon chien Harpaut, seure & fidele garde
De mon troupeau camus, leue l'œil & pren garde
Que ie ne sois pillé par les loups d'alentour,
Ce-pendant qu'en ce bois ie me plaindray d'Amour.
Or-sus mon Aluyot, allon ie te supplie
Soulager en chantant le soin qui nous ennuye,
Allon chercher le frais de cet Antre moussu,
Creusé dedans le flanc de ce tertre bossu:
Et là nous souuenans de nos cheres amies,
Qui sont de nos langueurs doucement ennemies,
Tous deux en deuisant par ordre nous dirons
Nos plaintes aux rochers qui sont aux enuirons,
Afin que quelque vent rapporte à leurs oreilles

Les soucis que nous font leurs beautez nompareilles.
Nous sommes arrivez dedans l'Antre sacré:
Ie m'en vay le premier (ainsi te vient à gré)
Te chanter ma complainte: ayant ouy la mienne,
Secondant ma douleur tu me diras la tienne.

Fresnet.

Ma belle Marion, dont le cher souvenir
Me fait comme Niobe en rocher devenir,
Pour l'absence de toy ie hay ma propre vie,
Qui desdaignant mon cœur maugré moy t'a suivie,
Pour loger en tes yeux qui ores de si loin
Me remplissent le cœur de tristesse & de soin.
Rien ne m'est agreable apres si longue absence,
I'espere sans espoir: la peur & l'esperance
Combatent ma raison, mais l'amoureuse peur
Assaut ma patience & veinc tousiours mon cœur.
Rien ne me resiouist: soit que la ieune Aurore
De roses & d'œillets l'Orient recolore,
Soit que le Soleil pousse en la mer ses chevaux,
Il void mes yeux en pleurs & mon cœur en travaux.
Quand le soir est venu ie conte ma fortune
Maintenant aux forests maintenant à la Lune:
I'erre de bois en bois, car en lieu de dormir
Impatient d'Amour ie ne fais que gemir:
Si ie dors de fortune, & si celuy qu'on nomme
Le frere de la Mort, me deçoit par le somme,
Cent fantosmes divers s'apparoissent à moy,
Qui me font en dormant trembler le cœur d'effroy:
Ie ravasse en esprit, ie bâille, ie m'allonge:
Tantost ton beau portrait qui me revient en songe,
Me fuit, me suit, me tient, & en le poursuivant
En lieu de l'embrasser ie ne pren que du vent.

C'est grand cas que d'aimer! vne amoureuse playe
Ne se guarist iamais pour chose qu'on essaye:
Plus on la veut guarir, & plus le souuenir
La fait tousiours plus viue en nos cœurs reuenir.
I'ay beau me promener au trauers d'vn bocage,
I'ay beau paistre mes bœufs le lóg d'vn beau riuage,
I'ay beau voir le Printemps ames des arbrisseaux,
Ouyr les Rossignols, gazouiller les ruisseaux,
Et voir entre les fleurs par les herbes menues
Sauter les aignelets sous leurs meres cornuës,
Voir les boucs se choquer, & tout le long du iour
Voir les beliers ialoux se battre pour l'amour.
Ce plaisir toutefois non-plus ne me contente
Que si du froid Hyuer la sifflante tourmente
Auoit terni les champs, & en mille façons
Rué dessus les fleurs la neige & les glaçons,
Et que le sainct troupeau de cét Nymphes cópaignes
Ne vinssent plus de nuict danser en nos montaignes.
Bien que mó parc foisonne en vaches & toreaux,
Et que sous ma faueur viuent cent pastoureaux
Qui sçauent tous iouër des douces Cornemuses,
Les mignons d'Apollon, de Mercure & des Muses:
Bien que mó doux Flageol sur tous le mieux appris,
Quand il me plaist chanter, seul emporte le prix:
Bien qu'en nulle saison le doux laict ne me faille,
L'vne part deuient cresme & l'autre part se caille,
L'autre deuient fromage, vn mol, l'autre seiché.
Le mol est pour manger, le sec pour le marché:
Et bié que mes brebis ne soyent iamais brehaignes,
Bien que mille troupeaux beslent par mes cápaignes,
Ie voudrois n'auoir rien, Marion, sinon toy
Que ie voudrois pour femme en mó Antre-chez moy,

Et parmi les forests loin d'honneur & d'enuie,
Vser en te baisant le reste de ma vie.
L'orage est dangereux aux herbes & aux fleurs,
La froideur de l'Autõne aux raisins qui sont meurs,
Les vẽts aux bleds de May: mais l'absence amoureu-
A l'amant qui espere est tousiours dangereuse. (se
I'ay pour maison vn Antre en vn rocher ouuert,
De Lambrunche sauuage & d'Hierre couuert,
Qui deçà qui delà leurs grans branches espandent,
Et droit sur le milieu de la porte les pendent.
Vn Meslier noüailleux ombrage le portail,
Où sans crainte du chaud remasche mon bestail:
Du pié naist vn ruisseau dont le bruit delectable
S'enrouë entre-cassé des cailloux & du sable,
Puis au trauers d'vn pré serpentant de maint tour,
Arrouse doucement le lieu de mon seiour.
De là tu pourras voir Paris la grande ville,
Où de mes pastoureaux la brigade gentille
Porte vendre au marché ce dont ie n'ay besoing,
Et tousiours argent frais leur sonne dans le poing.
Là s'il te plaist venir tu seras la maistresse,
Tu me seras mon tout ma Nymphe & ma Déesse:
Nous viurons & mourrõs ensemble, & tous les iours
Vieillissans nous verrons raieunir nos amours:
Tous deux nous estendrons dessous vn mesme om-
brage,
Tous deux nous menerons nos bœufs en pasturage
Dés la poincte du iour, les remenant au soir
Quand le Soleil tombant en l'eau se laisse choir:
Tous deux les menerons quand le Soleil se couche,
Et quand de bon matin il sort hors de sa couche:
A toute heure en tous lieux ensemble nous irons,
Et dessous mesme loge ensemble dormirons.

Puis au plus chaud du iour estãs couchez à l'ombre,
Apres auoir conté de nos troupeaux le nombre,
Pour chasser le sommeil ie diray des chansons
Que pour toy ie compose en diuerses façons.
Alors toy doucement sur mes genoux assise,
Maintenant tu ferois d'vne douce feintise
Semblant de sommeiller, maintenant tu ferois
Semblant de t'esueiller, puis tu me baiserois,
Et presserois mon col de tes bras en la sorte
Qu'vn orme est enlacé d'vne vigne bien forte:
Maintenant tu romprois mon chant de ton baiser,
Maintenant tu voudrois ton ardeur appaiser
En m'ostant le flageol hors de la léure mienne,
Pour y mettre en son lieu le coural de la tienne:
Puis me rebaiserois, & me voulant flater
Tu voudrois quelquefois auecque moy chanter:
Quelquefois toute seule, & comme languissante
Ie te verrois mourir en mes bras pallissante,
Puis te ressusciter, puis me faire mourir,
Puis d'vn petit sou-ris me venir secourir,
Puis en mille façons de tes léures vermeilles
Me re-suçer les yeux, la bouche, & les oreilles,
Et coup sur coup ietter des pommes sur mon sein,
Que i'aurois & d'œillets & de roses tout plein,
Pour reietter au tien qui maintenant pommelle
Comme fait au Printemps vne pomme nouuelle:
Sein où logeoit Amour, qui le trait me tira
Au cœur, qui autre nom depuis ne souspira
Que le tien Marion: tesmoin en est ce Chesne,
Où ces vers l'autre iour i'engrauay d'vne alesne:

Les ondes refuiront contremont, les ruisseaux

Sans

Sãs fueilles au Printẽps serõt les arbrisseaux,
Ven⁹ sera sans torche, & Amour sans sagette,
Quãd le Pasteur Fresnet oubli'ra Mariette.

Sus troupeau d'eslogeon, i'ay d'esclisse & d'osier,
Acheuant ma chanson, acheué mon panier.
Voici la nuict qui vient, il me faut mener boire
Mon grand bouc escorné qui a la barbe noire.
Or adieu Marion ma chanson & le iour:
Le iour me laisse bien, mais non pas ton amour.
Ainsi disoit Fresnet: Aluyot au contraire
Pour l'amour de sa Dame vne chanson va faire.

Aluyot.

Ma Ianette mon cœur, dont ie n'ose approcher,
Tant les yeux sont ardans, plus polie à toucher
Que la plume d'vn Cygne, & plus fresche & plus belle
Que n'est au mois d'Auril vne rose nouuelle:
Plus douce que le miel plus blanche que le lait,
Plus vermeille en couleur que le teint d'vn œillet:
Voici (il m'en souuient) le mois & la iournée
(O douce souuenance heureuse & fortunée!)
Où premier ie te vey peigner tes beaux cheueux,
Ainçois filets dorez, mes liens, & mes nœuds.
Ie vy de sa main propre Amour les mettre en ordre,
Et filet à filet en deux tresses les tordre:
I'en coupay les plus blonds & les plus crespelets:
Les tournant en cordons i'en fy des brasselets
Que ie porte à mes bras, signe que tu tiens prise
En tes crespes cheueux mon cœur & ma franchise:
Ie les garde bien cher, car en nulle saison
Ie ne veux eschapper de si belle prison.
Mainte fille en voyant ma face ieune & tendre,

Où la barbe commence encores à s'estendre,
M'a choisi pour amy : hier mesme Margot
Qui fait sauter ses bœufs au son du harigot,
Tu la cognois, Ianette, enuoya Iaqueline
Vers moy, pour me donner de sa part vn beau Cygne,
Et me dist, Ceste là qui te donne ceci,
Auecque son present à toy se donne aussi:
Pren son present & elle, assez elle merite,
Ayant les yeux si beaux, d'estre ta fauorite.
Mais ie la refusay : car plutost que d'aimer
Autre que toy mon cœur, douce sera la mer,
Le doux miel coulera de l'escorce d'vn Fresne,
Et les roses croistront sur les branches d'vn Chesne,
Les buissons porteront les œillets rougissans,
Et les haliers ronceux les beaux lis blanchissans.
D'autant que du Printemps la plaisante verdure,
Est plus douce aux troupeaux que la triste froidure,
D'autant qu'vn arbre anté rend vn iardin plus beau
Que le tige espineux d'vn rude sauuageau,
D'autant qu'vn Oliuier surpasse en la campagne
D'vn saule pallissant la perruque brehagne,
Et d'autant qu'au matin la belle Aube qui luit,
Surmonte de clarté les ombres de la nuict:
D'autant ma Ianeton, desur toute pucelle
Tu sembles à mes yeux plus gentille & plus belle:
Ces Houx m'en sont tesmoings, & ces Pins que tu vois
Surmonter en hauteur la cyme de ces bois,
Où m'esbatant vn iour i'engrauay sur l'escorce
D'vn Chesne non ridé, cest Epigramme à force.
Quand Aluyot viura sans aimer Ianeton,
Le Bouc se vestira de la peau d'vn Mouton,
Et le Moutō prendra la robbe d'vne Chéure.

Et aura cõme vn Bouc barbe dessous la léure.

I'ay l'ame toute esmeuë & le cœur tout raui,
Quand ie pense en ce iour où premier ie te vy
Porter vn beau panier (ainsi qu'vne bergere)
Allant cueillir des fleurs au iardin de ma mere:
Si tost que ie te vy si tost ie fu deçeu,
Ie me perdi moy-mesme, & depuis ie n'ay sçeu
Soulager ma douleur : tant l'amoureuse flame
Descendant iusqu'au cœur m'auoit embrasé l'ame.
Tu auois tes cheueux sans ordre desliez,
Frizez crespez retors primes & deliez
Comme filets de soye: & de houpes garnie
Te pendoit aux talons ta belle souquenie.

Ta sœur alloit apres, i'allois apres aussi:
Et comme ie voulois te conter mon souci,
Las! ie m'esuanouy, & l'amoureux martyre
Qui me pressoit le cœur ne me laissa rien dire.

A la fin reuenu de telle pasmaison,
Le bouillant appetit surmonta la raison,
Ie te contay mon mal : mais toy sans estre attainte
De ma triste douleur te moquas de ma plainte.

Or comme tu cueillois vne fleur de ta main
Par feintise, vn bouquet te tomba de ton sein
(Où mainte fleur estoit l'vne à l'autre arrengée)
Lié de tes cheueux & de soye orengée:
Ie l'amasse & l'attache au bord de mon chapeau,
Et bien qu'il soit fany, tousiours me semble beau,
Comme ayant la couleur de ma face blesmie,
Qui maugré mon Printemps se flestrist pour m'amie.

Ainsi que ie pleurois pour mon mal appaiser,
Tu sautes à mon col me donnant vn baiser:
Ha ie meurs quand i'y pense! & de ta bouche pleine

De roses, me versas en l'ame ton haleine.
Ce doux baiser passa (dont i'ay vescu depuis)
Soudain de nerfs en nerfs, de conduis en conduis,
De veine en veine apres de mouelle en mouelle,
M'allumant tout le sang d'vne chaleur nouuelle:
Si bien qu'en toutes pars, en toute place & lieux
I'ay tousiours ton baiser au deuant de mes yeux:
I'en sens tousiours l'haleine, & depuis ma Musette
N'a peu chanter sinon le baiser de Ianette.
Doux est du Roßignol la rustique chanson,
Et celle du Linot & celle du Pinçon:
Doux est d'vn clair ruisseau le sautelant murmure,
Bien doux est le sommeil sur la ieune verdure:
Mais plus douce est ma flute & les vers que de toy
Ie chante dessous l'ombre aßise aupres de moy.
I'oy tousiours dans mon Antre vne belle fonteine,
De roses est mon lict, ma place est toute pleine
De toisons de brebis, que le vent fit broncher
L'autre iour contre bas du feste d'vn rocher.
De l'ardeur du Soleil autant ie me soucie,
Qu'vn amant enchanté des beautez de s'amie
Se soucie d'ouyr son pere le tanser:
Car Amour ne le fait qu'en sa Dame penser.
Autant qu'on peut songer en dormant de richesses,
Autant i'ay de troupeaux: sur leurs toisons espesses
En hyuer ie m'endors sans me donner esmoy
Du froid: car la froideur ne vient pas iusqu'à moy.
Mais cependant qu'en vain ie chante ma Ianette,
Vesper reluit au Ciel d'vne clarté brunette:
Le temps coule si tost que ie ne le sens point,
Le Soleil est couché: mais l'ardeur qui me poingt,
Ne se couche iamais, & iamais ne s'alente

(Donnant tréue à mon cœur) tant elle est violente.
Remede contre Amour ie ne sçaurois trouuer,
Voire eussé-ie auallé tous les torrens d'Hyuer,
Et beu tous les glaçons des montaignes Rifées,
Tant i'ay de sa chaleur les veines eschaufées.
Ie ne puis qu'en chantant ma douleur contenter:
Par la langue mon cœur peut son mal enchanter.
La Cigale se plaist du chant de la Cigale,
Et Pasteur i'aime bien la chanson pastorale:
L'aigneau suit l'herbe courte, & le doux Chéurefueil
Est suiui de la Chéure, & le bois du Chéureil:
Chacun suit son desir, & i'aime ma Musette
Pour y chanter dessus les amours de Ianette.
Or adieu Ianeton, le iour, & ma chanson:
D'vn ruisseau murmurant si plaisant n'est le son,
Le sommeil n'est si doux ny les tendres fleurettes
Du Printemps ne sont point si douces aux Auettes,
Que les vers me sont doux, voire autant que tes yeux
Qui font tousiours Amour de moy victorieux.





ECLOGVE III.

OV

CHANT PASTORAL SVR LES NOPCES DE Monseigneur Charles Duc de Lorraine, & Madame Claude, fille deuxiesme du Roy Henry II.

LES PASTEVRS.
Bellot, Perrot, & Michau.



N Pasteur Angeuin, & l'autre Vandomois,
Bien cognus des rochers, des fleuues, & des bois,
Tous deux d'âge pareils, d'habit, & de houlette:
L'vn bon ioüeur de flute, & l'autre de musette,
L'vn gardeur de brebis, & l'autre de chéureaux,
S'escarterent vn iour d'entre les Pastoureaux.
Tandis que leur bestail paissoit parmi la plaine
Tout aupres de Meudon, au riuage de Seine,
Laisserent leurs mastins pour abboyer les loups,
Bien armez de colliers tous herissez de cloux:
Puis grimpans sur le dos d'vne colline droite
Au trauers d'vne vigne, en vne sente estroite,

Gaignerent pas à pas la Grotte de Meudon,
La Grotte que Charlot (Charlot de qui le nom
Est saint par les forests) a fait creuser si belle
Pour estre des neuf Sœurs la demeure eternelle:
Sœurs qui en sa faueur ont mesprisé les eaux
D'Eurote, & de Permesse, & les tertres iumeaux
Du cheuelu Parnasse, où la fameuse source
Prist du Cheual volant & le nom & la course,
Pour venir habiter son bel Antre esmaillé
Vne loge voûtee en vn roc entaillé.
Si tost que ces Pasteurs du milieu de la rotte
Apperceurent le front de la diuine Grotte,
S'enclinerent à terre, & craintifs honoroient
De bien loin le repaire où les Sœurs demeuroient.
Apres l'oraison faite, arriuent à l'entrée
(Nuds de teste & de pieds) de la Grotte sacrée;
Car ils auoient tous deux & sabots & chapeaux,
Reuerans le sainct lieu, pendus à des rameaux.
Eux deuots arriuez au deuant de la porte
Saluerent Pallas qui la Gorgonne porte,
Et le petit Bacchus qui dans ses doigts marbrins
Tient vn pampre chargé de grappes de raisins:
Se lauent par trois fois de l'eau de la fonteine,
Se serrent par trois fois de trois plis de veruene,
Trois fois entournent l'Antre & d'vne basse vois
Appellent de Meudon les Nymphes par trois fois,
Les Faunes, les Syluains, & tous les Dieux sauuages
Des prochaines forests, des monts, & des bocages:
Puis prenans hardiesse ils entrerent dedans
Le saint horreur de l'Antre, & comme tous ardans
De trop de Deité, sentirent leur pensée
De nouuelle fureur brusquement insensée.

Ils furent esbahis de voir le partiment
En vn lieu si desert d'vn si beau bastiment:
Le plan, le frontispice, & les piliers rustiques,
Qui effacent l'honneur des colonnes antiques:
De voir que l'artifice auoit portrait les murs
De diuers Coquillage en des rochers si durs:
De voir les cabinets, les chambres, & les salles,
Les terrasses, festons, guillochis, & ouales,
Et l'esmail bigarré, qui resemble aux couleurs
Des prez quand la saison les diapre de fleurs:
Ou comme l'Arc-en-ciel qui peint à sa venuë
De cent mille couleurs le dessus de la nuë.
Lors Bellot & Perrot (de tels noms s'appelloient
Les Pasteurs qui par l'Antre en reuerence alloient)
Ne se peurent garder de rompre le silence,
Et le premier des deux Bellot ainsi commence.

Bellot.

Printemps, naissez, croissez, & de mille façons
Couurez les ieunes prez de fleureuses moissons,
Afin qu'en les cueillant & tirant ie façonne
Pour le front de Charlot vne belle couronne.
Pasteurs puis que Charlot nous daigne regarder,
Comme nous soulions faire il ne faut plus garder
Pour la crainte des loups nos brebis camusettes.
Qui sans crainte paistront au bruit de nos musettes.
Car eux & nos aigneaux ensemble coucheront,
Nos toreaux leur viande à l'ombre mascheront
Deux fois en escoutant les chansons de Tityre:
Et nous autres bergers ne feront plus que rire,
Que iouër, que fluter, que chanter, que dancer
Comme si l'âge d'or vouloit recommencer
A regner dessous luy comme il regnoit à l'heure,

Que Saturne faisoit en terre sa demeure.
Nous ferons de gazons son autel comme à Pan,
Nous chommerons sa feste, & au retour de l'an
Tout ainsi qu'à Palés ou à Cerés la grande,
Trois vaisseaux pleins de laict verserõs pour offrande,
Innoquerons son nom : & boiuant à l'entour
De l'autel nous ferons vn banquet tout le iour,
Où Ianot Limosin pendra sa chalemie
A tous Bergers venans pour l'amour de s'amie:
Car c'est vn Demi dieu à qui plaisent nos sons,
Qui fait cas des Pasteurs, qui aime leurs chansons,
Qui garde leurs brebis de chaud & de froidure,
Et en toutes saisons les fournist de pasture.
Quelque part que tu sois Charlot, pour ta vertu
En tes léures tousiours sauourer puisses-tu
Le doux succre & la mãne, & manger tout ensemble
Le miel qui en douceur à tes propos resemble:
Et tousiours quelque part que tu voudrois aller
Puissent dessous tes pieds les fontaines couler
De vin & de Nectar, & loin de ton herbage
Le Ciel puisse ruer sa foudre & son orage:
Les cornes de tes bœufs se puissent iaunir d'or
D'or le poil de tes boucs, & la toison encor
De tes brebis soit d'or, & les peaux qui herissent
De tes chéures le dos, de fin or se iaunissent.
Pan le Dieu chéure-pied des pasteurs gouuerneur,
Augmente ta maison, tes biens, & ton honneur:
Tousiours puisse d'aigneaux peupler ta bergerie,
De ruisseaux argentins arroser ta prairie,
Et tousiours d'herbe espaisse emplir tes gras herbis,
De toreaux ton estable & ton parc de brebis,
Puis que tu es si bon, & que tu daignes prendre

Quelque soin des Pasteurs & leurs flutes entendre,
A-tant se teut Bellot, & à peine auoit dit,
Qu'en pareille chanson Perrot luy respondit.

Perrot.

Nymphes filles des eaux, des neuf Muses compagnes,
Qui habitez les bois, les monts, & les campagnes,
Permettez moy chanter vostre Antre de Meudon,
Que des mains de Charlot vous receustes en don.
Comme Amphion tira les gros cartiers de pierre
Pour emmurer sa ville au son de sa guitterre:
Ainsi ce beau seiour Charlot vous a construit
De rochers qui suiuoient de sa voix le doux bruit.
Ceux qui viendront Charlot, ou boire en ta fonteine,
Ou s'endormir aux bords, se voirront l'ame pleine
De saincte Poësie, & leurs vers quelquefois
Pourront bien resiouyr les oreilles des Rois.
Ici comme iadis en ces vieux tabernacles
De Delphe & de Delos, se rendront les oracles:
Et à ceux qui voudront à la Grotte venir,
Phebus les instruira des choses à venir.
Charlot ie te suppli' ne rougis point de honte
De nous simples Bergers faire vn petit de conte:
Apollon fut Berger, & le Troyen Páris:
Et le ieune amoureux de Venus Adonis,
Ainsi que toy portoit au flanc la panetiere,
Et par les bois sonna l'amour d'vne Bergere:
Mais nul des Pastoureaux en l'antique saison
Comme toy n'a basti des Muses la maison.
Tousiours tout à l'entour la crespe mousse y naisse,
Le Thym, le Poliot, la Marjolaine espesse:
Le Lierre Bacchiq replié de maint tour

Puiſſe au hault de ſon front grimper tout à l'entour,
Et la lambrunche errante enſemble entortillée,
Laiſſe courir ſes bras ſur la Grotte eſmaillée:
L'auette en lieu du ruche agence dans les troux
Des ruſtiques piliers ſa cire & ſon miel roux,
Et le freſlon armé qui les raiſins moiſſonne,
De ſon bruit enroüé par l'Antre ne bourdonne:
Mais bien les Greſillons qui de leurs cris trenchans
Salu'ront les Paſteurs à leur retour des champs.
Mainte gentille Nymphe & mainte belle Fée,
L'vne aux cheueux pliez, & l'autre deſcoifée,
Auecque les Syluains y puiſſe toute nuit
Fouler l'herbe des pieds au ſon de l'eau qui bruit.
Touſiours ceſte maiſon puiſſe auoir arroſée
Le pied d'vne fontaine, & le chef de roſée:
Touſiours ſoit aux Paſteurs ſon taillis ombrageux,
Sans crainte de la foudre, ou du fer outrageux:
Et iamais au ſommet quand la nuict eſt obſcure,
Les Choüans annonceurs de mauuaiſe aduenture
Ne s'y viennent percher, mais les Roßignolets
Voulans chanter plus haut que tous nos flageolets,
Y deſgoiſent touſiours par la verte ramée
Du bon Paſteur Charlot la belle renommée,
Afin que to⁹ les vents l'emportent iuſqu'aux Cieux,
Et du Ciel puiſſe aller aux oreilles des Dieux.
Ainſi finiſt Perrot, & l'vn & l'autre enſemble,
(A qui tout le pied droit par bon augure tremble)
Sortent hors de la Grotte, & à fin de pouuoir
Mieux chanter à loiſir, s'en-allerent aſſoir
L'vn deſſus vn billot, l'autre ſus vne ſouche:
Et lors de tels propos Bellot ouurit ſa bouche.

Bellot.

Perrot, tous les Pasteurs ne te font que louer,
Te vantent le premier, soit que vueilles iouer
Du Cistre ou du Rebec, & la Musette tienne,
Tant ils sont abusez, comparent à la mienne:
Ie voulois dés long temps seul à seul te trouuer
Loin de nos compagnons à fin de t'esprouuer,
Pour maistre te monstrer qu'autant ie te surpasse
Qu'vne haute montagne vne colline basse.

Perrot.

Mon Bellot, il est vray que les Pasteurs d'ici
M'estiment bon Poëte, & ie le suis aussi:
Mais non tel qu'est Michau, ou Lancelot qui sonne
Si bien de la Musette aux riues de Garonne,
Et mon chant au prix d'eux est pareil au Pinçon,
Qui veut du Rossignol imiter la chanson.
Toutesfois mon Bellot, ie ne te veux desdire:
Si tu es bon Thyrsis, ie seray bon Tityre.
Commence, ie n'ay point le courage failli:
L'assailleur bien souuent vaut moins que l'assailli.
Il faut pour le veinqueur que nous mettiõs vn gage:
Quant à moy, pour le prix ie depose vne cage
Que ie fis l'autre iour voyant paistre mes bœufs,
Deuisant à Thoinet qui s'egale à nous deux:
Les barreaux sont de Til, & la perchette blanche
Qui trauerse la cage est d'vne Coudre franche:
De pelures de Ionc i'ay tissu tout le bas:
A l'vn des quatre coings la coque d'vn Limas
Pend d'vn crin de cheual, voire de telle sorte
Qu'on diroit à la voir qu'elle mesme se porte.
I'ay creusé d'vn Sureau l'auge bien proprement,
Et les quatre pilliers du petit bastiment

Sont d'vne grosse ronce en quatre parts fendue:
Et le cordon tressé duquel elle est pendue,
Belin me l'a donné houpé tout à l'entour
Des couleurs qu'il gaigna de Caton l'autre iour.
I'ay dedans prisonniere vne ieune Aloüette,
Qui desgoise si bien, qu'hier ma Cassandrette
Que i'aime plus que moy, m'en offrit vn veau gras
Au front desia cornu, voire & si ne l'eut pas:
Toutefois tu l'auras si tu as la victoire:
Mais plustost que l'auoir, la nege sera noire.

Bellot.

Pour la cage & l'oiseau ie veux mettre vn panier
D'artifice enlacé de vergettes d'ozier,
Large & rond par le hault, qui tousiours diminüe
En tirant vers le bas d'vne poincte menüe:
L'anse est faite d'vn bous qu'à force i'ay courbé:
En voulant l'atenvir le doigt ie me coupé
Auecque ma serpette: encores de la playe
Ie me deuls, quand du doigt mon flageollet i'essaye.
Tout ce gentil panier est portrait par-dessus
De Mercure & d'Io, & des cent yeux d'Argus.
Io est peinte en vache, & Argus en vacher:
Mercure fait le guet qui du haut d'vn rocher
Roulle le corps d'Argus, apres auoir coupée
Son col du fer courbé de sa trenchante espée:
Vne Nymphe est aupres en simple corset blanc,
Qui tremble de frayeur de voir iaillir le sang.
Il me sert à serrer des fraizes & des roses,
Il me sert à porter au marché toutes choses:
Mon Oliue, mon cœur, desire de le voir,
Elle me veut donner son mastin pour l'auoir,
Et si ne l'aura pas: ie te le mets en gage,

I'en refuse trois fois la vente de ta cage.
Mais qui nous iugera ? qui en prendra le soin?
Vois tu ce bon vieillard qui vient à nous de loin?
A luy voir au menton la barbe venerable,
Le chef demi-couuert d'vn poil gris honorable,
La houlette en la main d'vn noüailleux cormier,
Le hauqueton d'vn Daim, c'est Michau le premier
Des Pasteurs en sçauoir, auquel font reuerence
Quand il vient en nos parcs, tous les Bergers de Frãce.

Perrot.

Ie le cognois, Bellot, ie l'ay ouy chanter:
Autant comme tu fais, ie l'ose bien vanter.
Car il a bien souuent daigné prendre la peine
De louer mes chansons à Charlot de Lorraine.

Michau.

Que dites-vous, garçons des Muses le souci?
Ici le bois est verd, l'herbe fleurist ici,
Ici les petits monts les campagnes emmurent,
Ici de toutes parts les ruisselets murmurent:
Ne soyez point oisifs, Enfans, chantez tousiours,
Mais comme auparauant ne chantez plus d'amours,
Eleuez vos esprits aux choses bien plus belles,
Qui puissent apres vous demeurer immortelles.
N'auez-vous entendu comme Pan le grand Dieu,
Le grand Dieu qui preside aux Pasteurs de ce lieu,
Par mariage assemble à sa fille Claudine
Le beau Pasteur Lorrain de telle fille digne?
C'est le ieune Charlot tige de sa maison,
Parent de ces Pasteurs qui portent la Toison,
Et cousin de Charlot le bon hoste des Muses,
Duquel tousiours le nom enfle vos cornemuses:
Et de ce grand Francin qui à coups de leuiers,

De fondes & de dars a chaßé les bouuiers
Qui venoient l'outre mer saccager nos riuages,
Et menoient maugré nous leurs bœufs en nos herbages.
Là ne se doit dresser vn vulgaire festin:
Depuis le soir bien tard iusqu'au premier matin
La feste durera, & les belles Naiades,
Les Faunes, les Syluains, Dryades, Oreades,
Les Satyres, les Pans tout le iour balleront,
Et de leurs pieds fourchus l'herbette fouleront.
De ce beau mariage entonnez vos Musettes,
Monstrez-vo⁹ auiourd'huy tels sõneurs que vous estes,
Chantez ceste alliance & cet accord sacré:
Les deux freres Lorrains vous en sçauront bon gré.
Pan y tiendra sa Court en maiesté Royale,
Aupres de luy sera son espouse loyale,
Et son fils desia Roy, & sa diuine Sœur
Qui passe de son nom & la perle & la fleur.
Sus donc chante Bellot, & ta musette appreste:
Dy le lict nuptial, Perrot dira la feste:
Car il vaut mieux, Enfans, celebrer ce beau iour,
Qu'vser vos chalumeaux à chanter de l'Amour.

Bellot.

O Dieu qui prens le soin des nopces, Hymenée,
Laisse pendre à ton dos ta chape ensafranée,
Ton pied soit enlacé d'vn beau brodequin bleu,
Et portes en ta main vn clair flambeau de feu:
Esternuë trois fois: ta teste cheuelue
Esbranle par trois fois, trois fois à ta venuë
Voy Claudine & Charlot, à fin que desormais
Le mariage soit heureux pour tout iamais.
Ameine auecques toy la Cyprienne sainte
D'vn demi-ceinct tissu dessus les hanches ceinte,

Et son enfant Amour tenant l'arc en ses mains,
Pour se cacher és yeux du Prince des Lorrains.
Ce n'est pas vn Berger qui vulgaire & champestre
Meine aux gaiges d'autruy vn maigre troupeau paistre:
Mais qui a cent troupeaux de vaches & de bœufs,
De boucs & de beliers paissant les prez herbeus
De Meuse & de Moselle, & la fertile plaine
De Bar qui se confine aux terres de Lorraine.
Il s'eleue en beauté sur tous les pastoureaux
Comme vn braue toreau sur les menus troupeaux:
Ou comme vn Pin gommeux au resonnant fueillage
Tient son chef pommelu par-dessus vn bocage.
Qui plus est son menton en sa ieune saison
Ne se fait que cresper d'vne blonde toison.
Bergers, faites ombrage aux fontaines sacrées,
Semez tous les chemins de fleurettes pourprées,
Despandez la Musette, & de bransles diuers
Chantez à ce Charlot des chansons & des vers.
Qu'il te tarde beaucoup que Vesper ne t'amein
Desia la nuict pour mettre vne fin à ta peine!
Soleil haste ton cours, accourci ton seiour,
Charlot a plus besoin de la nuict que du iour.
L'amitié la beauté la grace & la ieunesse
Apresteront ton lict, & par grande largesse
Vne pluye d'œillets dessus y semeront,
Et d'ambre bien-sentant les draps parfumeront.
Mille Amours emplumez de leurs petites ailes
Voleteront dessus, comme és branches nouuelles
Des arbres au Printemps voletent les oiseaux,
Qui se vont esgayant de rameaux en rameaux.

La vigne à son ormeau si fort ne soit liée,
Qu'alentour de ton col ta ieune mariée
Qui d'vn baiser permis ta bouche embasmera,
Et d'vn autre plaisir ton cœur allumera.
C'est vne prime fleur encores toute tendre:
Espoux, garde toy bien brusquement de la prendre.
Il la faut laisser croistre, & ne faut simplement
Que tenter ceste nuict le plaisir seulement.
Côme tes ans croistront, les siens prendrôt croissance:
Lors d'elle à plein souhait tu auras iouyssance,
Et trouueras meilleur mille fois le plaisir:
» Car l'attente d'vn bien augmente le desir.
Or le soir est venu, entrez en vostre couche,
Dormez bras contre bras & bouche contre bouche:
La concorde à iamais habite en vostre lit:
Chagrin, dissension, ialousie, & despit
Ne vous troublent iamais, ains d'vn tel mariage
Puissent naistre bien tost vn genereux lignage
Meslé du sang Lorrain & du sang de Valois,
Qui Parthenope vn iour remette sous ses lois,
Et puisse couronner ses royales armées
Sur le bord du Iourdain de palmes Idumées.
A-tant se teut Bellot, & Perrot tout gaillard
Enflant son chalumeau luy respond d'autre-part.

Perrot.

O Lucine Iunon, qui aux nopces presides,
Et de Paons acouplez, où il te plaist, tu guides
Ta Coche comme vent sur terre & sur les Cieux,
Braue de Maiesté comme Royne des Dieux,
Amene Pasithée & la Muse diuine
Qui preside aux banquets, aux nopces de Claudine.
Comme vne belle rose est l'honneur du iardin,

Qui aux rais du Soleil est esclose au matin,
Claudine est tout l'honneur de toutes les Bergeres,
Et les passe d'autant qu'vn Chesne les fougeres :
Nulle ne l'a gagnée à sçauoir façonner
Vn chapelet de fleurs pour son chef couronner:
Nulle ne sçait mieux ioindre au lis la fraische rose,
Nulle mieux sur la Gaze vn dessein ne compose
De fil d'or & de soye, & nulle ne sçait mieux
Conduire de Pallas les arcs ingenieux.
Comme parmi ces bois volent deux tourterelles
Que ie voy tous les iours se caresser des ailes,
Se baiser l'vne l'autre & ne s'entre-eslongner,
Mais constantes de foy tousiours s'accompagner,
Qui de leur naturel iusqu'à la mort n'oublient
Les premieres Amours qui doucement les lient:
Ainsi puisses-tu viure en amoureux repous
Iusqu'à la mort Claudine, auecque ton espous.
Ie m'en-vay sur le bord des riues plus secrettes
Cueillir en mon panier vn monceau de fleurettes,
A fin de les semer sur ton lict genial,
Et chanter à l'entour ce beau Chant nuptial.
D'vne si belle fille est heureuse la mere,
Ton pere est biẽ-heureux, biẽ-heureux est ton frere,
Mais plus heureux cent fois & cent encor sera,
Qui d'vn masle heritier enceinte te fera :
Heureux sera celuy qui aura toute pleine
Sa bouche de ton ris, & de ta douce haleine,
Et de tes doux baisers, qui passent en odeur
Des prez les mieux fleuris la plus souaue fleur :
Heureux qui dans ses bras pressera toute nuë
Toy Claudine aux beaux yeux du sang des Dieux venuë,

Qui hardi tastera tes tetins verdelets
Qui semblent deux boutons encore nouuelets:
Et qui licencié d'vne liberté franche,
Rebaisera ton front, & ta belle main blanche,
Et qui démeslera fil à fil tes cheueux
Follastrant toute nuict, & faisant mille ieux:
Celuy pri'ra la nuit que cent nuits dure encore,
Ou bien que de cent iours ne s'esueille l'Aurore,
Afin que paresseux long temps puisse couuer
Ses amours en ton sein, & point ne se leuer.
Mais le soir est venu, & Vesper la fourriere
Des ombres a versé par le Ciel sa lumiere:
Il faut s'aller coucher. Quoy? tu fremis du cœur
Ainsi qu'vn petit Fan qui tremble tout de peur
Quand il a veu le loup, ou quand loin de sa mere
Il s'effroye du bruit d'vne fueille legere.
Il ne sera cruel: car vne cruauté
Ne sçauroit demeurer auec telle beauté.
Demain apres auoir son amitié cognuë,
Tu voudrois mille fois que la nuict fust venuë
Pour retourner encore aux amoureux combas,
Et pour te rendormir dans le pli de ses bras.
Sus des-habille toy, & comme vne pucelle
Qui de bien loin sa mere à son secours appelle,
N'appelle point la tienne, & vien pour te coucher
Pres du feu qui te doit tes larmes desecher.
Celuy puisse conter le nombre des arenes,
Les estoiles des Cieux, & les herbes des plaines,
Qui contera les jeux de vos combats si dous,
Desquels pour vne nuict vous ne serez pas saouls.
Or sus esbatez-vous, & en toute liesse
Prenez les passe-temps de la courte ieunesse

Qui bien tost s'enfuira, & au nombre des ans
Qui vous suiuent tous deux egalez voz enfans.
Ton ventre desormais si fertile puisse estre,
Que d'vn sang si diuin puisse en bref faire naistre
Des filles & des fils : des fils qui porteront
Les vertus de leur Pere empreintes sur le front,
Et qui dés le berceau donneront cognoissance
Que d'vn Pere tres-fort auront pris leur naissance
Les filles en beautez en grace & en douceur
Par signes donneront vn tesmoignage seur
De la pudicité de leur mere diuine,
Qui de nostre grand Pan reçoit son origine.
Ainsi disoit Perrot, qui retenant le son
De son pipeau d'auoine acheua sa chanson.
Echò luy respondoit: les bois qui rechanterent
Le beau chant nuptial iusqu'au ciel le porterent.
Lors Michau s'escriant s'asseit au milieu d'eux,
Puis dit en approuuant la chanson de tous deux.

Michau.

Vostre fleute, garsons, à l'oreille est plus douce
Que le bruit d'vn ruisseau qui iaze sur la mousse,
Ou que la voix d'vn Cygne, ou d'vn Roßignolet
Qui chante au mois d'Auril par le bois nouuelet.
De Manne à tout iamais vos deux bouches soient pleines,
De roses vos chapeaux, vos mains de mariolaines:
Iamais en vos maisons ne vous defaille rien,
Puis que les chalumeaux vous entonnez si bien.
Que chacun par accord s'entre-donne son gage:
Perrot, pren le panier, & toy Bellot la cage :
Retournez mes enfans conduire vos toreaux,
Et viuez bien-heureux entre les Pastoreaux.



MONOLOGVE, OV CHANT PASTORAL, A TRES-ILLVSTRE ET vertueuse Princesse Madame Marguerite de France Duchesse de Sauoye.

IE me faschois de la pompe des Rois,
Et pour la Court i'errois entre les bois
Seul à par-moy sauuage & solitaire,
Loin des Seigneurs, des Rois, & du vulgaire:
Plus me plaisoit vn Rocher bien poinctu,
Vn Antre creux de mousse reuestu,
Vn long destour d'vne seule valée,
Vn vif sourjon d'vne onde reculée,
Vn bel esmail qui bigarre les fleurs,
Voir vn beau pré tapissé de couleurs,
Ouyr jazer vn ruisseau qui murmure,
Et m'endormir sur la douce verdure,
Qu'estre à la Court, & mendier en vain
Vn faux espoir qui coule de la main.
Au mois de May que l'Aubé retournée
Auoit esclose vne belle iournée,

Et que les voix d'vn million d'oiseaux
Comme à l'enuy du murmure des eaux,
Qui hault qui bas contoient leurs amourettes
A la rousée, aux vents, & aux fleurettes,
Lors que le Ciel au Printemps se sou-rit,
Quand toute plante en ieunesse fleurit,
Quand tout sent bon, & quand la mere Terre
Ses riches biens de son ventre desserre
Toute ioyeuse en son enfantement.
Errant tout seul tout solitairement
I'entre en vn pré, du pré en vn bocage,
Et du bocage, en vn desert sauuage,
Et là i'auise vn Pasteur qui portoit
Dessus le dos vn habit qui estoit
De la couleur des plumes d'vne Gruë:
Sa panetiere à son costé penduë
Estoit d'vn Loup, & l'effroyable peau
D'vn Ours pelu luy seruoit de chapeau.
Luy appuyant vn pied sur sa houlette,
De son bissac aueind vne Musette
La meit en bouche & ses lévres enfla,
Puis coup sur coup en haletant soufla,
Et resoufla d'vne forte halenée
Par les poumons reprise & redonnée,
Ouurant les yeux & dressant le sourcy:
Mais quand par tout le ventre fut grossy
De la Chévrette, & qu'elle fut egalle
A la rondeur d'vne moyenne balle,
A coups de coude en repoussa la vois,
Puis çà puis là faisant saillir ses doits
Sur les pertuis de la Musette pleine,
Comme saisi d'vne angoisseuse peine,

Palle & pensif auec le triste son
De sa Lourette ourdist telle chanson
Petits aigneaux qui paissez sous ma garde,
Plus que deuant il vous faut prendre garde
De vostre peau pour la crainte des loups,
Et de bon heure au soir retirez vous:
Plus ne verrez sauter parmy les prées
Ny les Syluains ny les Muses sacrées:
Car nos pastis ne sont plus habitez
Comme ils souloient des sainctes Deitez.
Plus ne paistrez polıot ny lauande,
Le dur chardon sera vostre viande:
Et si verrez en toutes les saisons
La ronce aiguë escarder vos toisons.
Et toy Harpaut, qui te soulois defendre
Contre les loups, maintenant faut apprendre
D'estre humble & doux & ne plus abboyer:
Il faut apprendre à fléchir & ployer,
Et te couchant (puis qu'il n'y a plus d'ordre)
Flatter les loups quand ils te voudront mordre.
Et toy Musette, à qui presque i'auois
Par sept conduits donné la mesme vois
Qu'à son flageol auoit donné Tityre,
Plus tu n'auras ce plaisir d'ouyr dire,
La belle Nymphe a fait cas de tes chants,
Car sa grandeur abandonne nos champs.
Plus ne voudra ceste Nymphe diuine
A son grand Pan qui la France domine,
Comme autre fois tes chansons celebrer.
Que tardes-tu? va-t'en te démembrer
De piece à piece, & si tu peux transforme
Ton corps venteux en sa premiere forme:

(Tu fus iadis sur la riue d'vne eau,
S'il m'en souuient, de pucelle vn roseau)
Et là tousiours quand tu seras attainte
Du premier vent ne sonne que ma plainte.
Dedans le creux d'vn rocher tout couuert
De beaux Lauriers estoit vn Antre vert,
Où au milieu sourdoit vne fonteine
Tout à l'entour de violettes pleine:
Là se trouuoient toutes Saisons de l'an
Deux belles fleurs, la Rose, & le Safran,
L'vne honteuse, & l'autre que l'on donne
Pour sacrifice à la Nymphe Pomonne:
Et l'Ancolie en semence s'enflant,
Et le Narcis que le vent va souflant,
Le blanc Neufart à la longue racine,
Et le Glayeul à sa fleur arc-quencine.
Ceste fontaine en ruisseaux separée
Baignoit les fleurs d'vne course esgarée,
S'entre-lassant en cent mille tortis,
Que ny chéureaux, ny vaches, ny brebis
D'ergots fourchus n'auoient iamais foullée.
Ny les Pasteurs de leurs léures souillée,
Vn iour d'Esté qu'encores le Soleil
N'a ses cheuaux deuallez au sommeil,
Et qu'il se monstre encor plus haut qu'vne aulne
Dedans le ciel tout bigarré de iaulne,
De pers, de bleu: ie vey prés d'vn rocher
Vn grand troupeau de Nymphes s'approcher,
Toutes ayans en leurs fresches mains blanches
Vn beau cosin tissu de ieunes branches.
En ce-pendant que l'vne se baignoit,
L'autre sautoit & l'autre se peignoit,

Ie veis

Ie veis venir vne belle Charite,
Que les humains appelloient Marguerite,
Des immortels Pasithée auoit nom,
Toute diuine en faicts & en renom.
Elle marchant à tresses descoiffées
Apparoissoit la Princesse des Fées:
Vn beau surcot de lin bien replié,
Frangé, houpé, luy pendoit iusqu'au pié:
Et ses talons qui fouloient la verdure,
Deux beaux patins auoient pour couuerture:
Vn Carquan d'or son col enuironnoit,
Et son beau sein sans branler se tenoit
Pressé bien haut d'vne boucle azurée,
Ainsi qu'on peint la belle Cytherée.
Elle cent fois d'vn seul trait de ses yeux
Auoit flechy les hommes & les Dieux
Sans se flechir: car la fleche poussée,
De l'arc d'Amour ne l'auoit point blessée,
Et sienne & franche auoit tousiours esté
Parmy les fleurs en toute liberté.
A peine auoit dans les ondes voisines
Laué ses bras & ses iambes marbrines,
Que tout soudain (ou soit qu'il vinst des cieux,
Ou soit qu'il fust vn Faune de ces lieux)
Ie veis venir par estrange auenture
Vn Dieu caché sous mortelle figure,
Qui resembloit le pasteur Delien
Gardeur des bœufs au bord Amphrysien,
Où le Troyen dont l'ardente ieunesse
Donna la pomme à Venus la Déesse.
Ses beaux cheueux sous vn Zephyre mol
En petits flots ondoyoient à son col:

Ses yeux, son front, son allure, & son geste
Estoient pareils à Iunon la celeste.
Comme vn Pasteur portoit dedans sa main
Vne houlette à petits cloux d'airain,
Où sur le bout dessus l'escorce dure
De deux beliers fut peinte la figure
Qui se choquoient, & aupres d'eux estoit
Vn gros mastin qui les loups aguettoit.
Si tost qu'il veid ceste belle Dryade,
Blessé d'amour en deuint tout malade.
Or comme vn feu qui aux buissons se prend,
Puis souffleté par les vents se respand
De tous costez trouuant pasture preste,
Et des forests vient embrazer la teste:
Ainsi l'amour tellement l'embrasa,
Que ceste Nymphe à la fin il osa
Rauir au dos, l'enleuant en Sauoye
Comme vn Lyon le doux suc d'vne proye.
Seulement foible on entendit la vois
Esuanouye au milieu de ces bois,
Qui paruenoit aux oreilles à peine,
Comme le plaint de quelque Nymphe en peine.
Or en voyant en ces champs l'autre iour
Vn pigeon blanc empieté d'vn Autour,
Qui l'emportoit dedans sa serre aiguë
En la Sauoye, vn Atlas porte-nuë,
Ie preuy bien l'infortune futur,
Et l'engrauay dedans le tige dur
De ce coudrier : encor l'escorce verte
De l'engraueure apparoist entre-ouuerte:
Y adioustant ces vers pleins de soucy
Qu'encore vn coup ie vais redire icy:

A ton depart les gentilles Naiades,
Faunes, Syluains, Satyres, & Dryades,
Pans, Ægipans de ces Antres reclus
Sont disparus & n'apparoissent plus.
Loin de nos champs Flore s'en est allée,
D'vn habit noir Pomone s'est voilée,
Et Apollon qui fut iadis berger,
Dedans nos champs ne daigne plus loger,
Et le troupeau des neuf Muses compagnes
Ainsi qu'en friche ont laissé nos montaignes
Pour le regret de leur dixieme Sœur
Qui les passoit de chant & de douceur:
Bref de nos bois toutes Deitez saintes,
Cypris la belle & ses Graces desceintes
En nous laissant pour si piteux depart
La larme à l'œil habitent autre part.
Plus les rochers ny les Antres rustiques
Ne seront pleins de fureurs Poëtiques:
Echon se taist & ne veut plus parler,
Tant a regret de te voir en-aller.
Las! maintenant en ta fascheuse absence
Le champ ingrat trompera la semence
Se démentant, & en lieu de moissons
Ne produira que ronces & buissons:
Si que ie crains que malheur ne vous vienne,
Qu'en fleur nouuelle vn Aiax ne deuienne,
Et que Narcisse encor' ne soit mué,
Et d'Apollon Hyacinthe tué,
Et qu'en Soulsy ne iaunisse Clytie,
Et que la peau du Satyre Marsye
Ne saigne tant que du dos escorché
Ne se reface vn grand fleuue espanché,

Puis que Manton,& la Nymphe Egerie
N'ont plus le soin de nostre bergerie.
O demy-Dieux,ô gracieux esprits
Qui de pitié le cœur auez épris,
O monts,ô bois,ô forests cheuelues,
O rouges fleurs,iaunes,palles,& bluës,
O terre,ô ciel,ô fontaines & vens,
Faunes,Syluains & Satyres,& Pans,
Et toy Clion qui fus iadis ma Muse,
En çent morceaux casse ma Cornemuse,
Puis qu'außi bien sans faueur & sans los
Pendroit en vain vne charge à mon dos.
Pasteurs François n'enflez plus les Musettes,
Pour son depart elles seront muettes:
En l'air venteux leur chant esuanouy,
Comme il souloit ne sera plus ouy.
Si m'en croyez, allon en Arcadie,
Et flechisson de nostre melodie
Roches,& bois,tygres,lyons,& loups,
Puis que la France est ingrate vers nous:
Puis que la Nymphe en qui fut l'esperance
Des bons sonneurs,s'absente de la France,
Allon nous-en,sans demourer icy
Pour y languir en peine & en soucy.
Qui fera plus d'vn annuel office
Parmy les bois aux Muses sacrifice?
Qui plus de fleurs les ruisseaux semera?
Qui plus le nom de Palés nommera
Parmy les champs?& qui plus aura cure
De nos troupeaux pour leur donner pasture?
Qui plus à Pan daignera presenter
Les Pastoureaux pour les faire chanter?

Qui de leur flute appaisera les noises?
Qui iugera de leurs chansons Françoises?
Qui donnera le prix aux mieux-disans,
Et sauuera leurs vers des mesdisans?
Adieu troupeau qui pres moy soulois viure,
Adieu Vandome, adieu ie la veux suiure
Par les rochers, les antres & les bois,
Sauoisien en lieu de Vandomois.
Dans le pays où la belle Atalante
Mettra les pieds, tousiours dessous sa plante
Fust-ce en hyuer les roses s'esclou'ront,
Et de laict doux les fontaines courront,
Les chesnes creux parleront les oracles,
Plus que iamais on voirra de miracles.
Car les rochers nostre langue apprendront,
Et les pinçons rossignols deuiendront:
Tous les pasteurs au retour de l'année
Luy dedi'ront vne feste ordonnée,
Feront des vœux & donneront le prix
A qui sera de chanter mieux appris:
Si qu'à iamais comme vne colombelle
Par les Pasteurs volera toute belle
De bouche en bouche, & par mille beaux vers
Son non croistra dedans les arbres verds,
Qui garderont dans l'escorce entamée
A tout iamais sa viue renommée,
Pour deuenir plus vieille quelque iour
Que ces rochers nos rempars d'alentour.
Tant qu'on voirra sur les Alpes chenuës
Ou s'appuyer ou degouter les nuës:
Tant qu'en hyuer les torrens rauageux
Tomb'ront des monts à gros bouillons neigeux:

Tant que les cerfs aimeront les bocages,
L'air les oiseaux, les poissons les riuages:
Tant que mon sang mon corps animera,
Tant que ma main ma Musette aimera,
Tousiours par tout sans repos & sans cesse
Ie chanteray ceste belle Déesse
La MARGVERITE, *honneur de nostre temps,*
Dont la vertu fleurist comme vn Printemps.
Et toy Chanson si rudement sonnée,
Demeure icy où ie t'ay façonnée
Dedans ce bois, au pied de ce rocher:
Il ne faut plus de la Cour approcher,
Où sans appuy tu rougirois de honte,
Et de ta voix on feroit peu de conte.
Or sus paissez paissez pauures brebis,
Allez par l'herbe, emplissez-vous le Pis,
Broutez rongez ceste douce verdure
Pour emporter aux aigneaux nourriture,
Qui en beslant dans le toict ont desir
De vous succer le laict tout à loisir.
Et quoy troupeau! tu es insatiable,
La nuict arriue, il faut gaigner l'estable:
Voicy les loups qui ont accoustumé
De brigander quand le iour est fermé,
Ils font le guet & plus de rien n'ont crainte,
Car la bonté par les champs est estainte.
A tant le iour peu à peu s'embrunit,
Et le Pasteur comme le iour finit
Son chant rural: des-enfla sa Musette,
Dedans sa main empoigna sa houlette,
Chassant deuant le troupelet menu
Harpant son chien & son belier cornu.



ECLOGVE IIII.

OV

DV-THIER.

LES PASTEVRS.

Bellot, Perrot, Bellin.



E fortune Bellot & Perrot dessous l'ombre
D'vn vieil chesne touffu auoient conté par nombre,
L'vn à part ses brebis, & l'autre ses chéureaux,
Et tous deux sur la léure auoient des chalumeaux:
L'vn & l'autre tenoit son eschine appuyée
Sur l'escorce d'vn chesne, & la iambe pliée
En croix sur la houlette, & leur mastin estoit
Couché pres de leurs pieds qui les loups aguettoit.
Ce-pendant que Bellot chantoit sa Dianette,
Et que Perrot faisoit apprendre à sa Musette
Le sainct nom de Charlot, & d'Annot, que les bois,
Les fleuues & les monts ont ouy tant de fois
Redire à son flageol, que mieux ils le cognoissent
Que ne font les troupeaux le Thym dont ils se paissent:
Voicy venir Bellin qui seul auoit erré

Tout vn iour à chercher son belier adiré,
Qu'à peine il ramenoit ayant lié sa corne
A vn lasset coulant d'vn tortis de viorne.
Or ce Bellin estoit de chanter bon ouurier,
D'habits & de façons resembloit vn cheurier.
Il auoit en la main vne houlette dure,
Sa Musette pendoit au long de sa ceinture,
De moëlle de ionc il portoit vn chapeau
En lieu d'vn paletoc se vestoit de la peau
D'vn cheureul marqueté de couleur noire & blanche,
Qu'vne boucle d'airain luy serroit sur la hanche:
D'vne chéure à long poil vn baudrier il auoit:
Son mastin à gros poil pas à pas le suiuoit,
Qui aboyoit son ombre & mordoit à la fesse
Le belier qui trainer par la corne se laisse.
Si tost que ie le vy si tost ie le cognu,
Et luy criay de loin: Tu sois le bien-venu,
Couche toy pres de nous, ou si le mol ombrage
Du chesne te desplaist, voy cest Antre sauuage,
Au fond de ce vallon nous irons si tu veux,
Et là tu chanteras le tiers auec nous deux.
Au bout de l'Antre sonne vne viue fontaine,
Ses bords sont pleins de mousse & le fond d'vne arene
Que l'onde en sautelant fait iaillir çà & là,
Et dit-on qu'autrefois la fontaine parla.
Vne vigne sauuage est rampant sur la porte,
Qui d'vn nœud replié sur le ventre se porte,
D'vne longue trainée, & du haut iusqu'à bas
D'infertiles raisins laisse pendre ses bras.
Les sieges sont de tuf, & autour de la pierre
Comme vn passement verd court vn sep de lierre.
L'Antre n'est guiere loin, tu le verras d'ici

Si tu veux t'ergotter, ou te tenir ainsi
Debout comme ie suis, ou grimper à ce saule,
Ou bien d'vn sault leger monter sur mon espaule.
Mais ne bougeon d'icy, c'est ombrage est bien frais,
Et bien frais est le vent qui vient de ces forés:
Bien doux est ce ruisseau, bien douces ces Bergeres
Qui desgoisent leur chant aupres de ces fougeres:
Ton belier les oyt bien, qui ne fait qu'escouter,
Et depuis leur chanson n'a soucy de brouter.

Bellin.

Ne bougeõ mõ Perrot, l'ombre du chesne est bõne:
Icy parmy les prez la belle herbe fleuronne,
Icy les papillons peints de mille couleurs,
Et les mousches à miel volletent sur les fleurs :
Icy sur les ormeaux se plaint la tourterelle,
Icy le colombeau baise sa colombelle,
Philomele se deult, & d'vn gentil babil
Progné d'vne autre part lamente son Ityl.
De vous deux vne Eclogue à l'enuy soit ioüée:
Perrot, les Loups m'ont veu ma voix est enroüée,
Ie ne sçaurois chanter, & quand ie le voudrois
(Ie iure par ton bouc) qu'encor ie ne pourrois:
Car on m'a pris d'emblée à ceste matinée
L'anche de mon bourdon que tu m'auois donnée.
I'ay bien veu le larron qui s'enfuyoit de moy,
Et tant plus à Thenot ie le monstrois au doy,
Plus il gaignoit le bois & se cachoit derriere
(Afin qu'on ne le vist) d'vne espesse ronciere.

Perrot.

Ce n'est pas d'auiourd'huy qu'on void force larrons
Entre les Pastoureaux: par tous les enuirons
De ces prochains taillis on ne void autre chose.

C'est pourquoy mon mastin toute nuict ne repose
Et ne fait qu'abayer. Bellot encore hier,
Comme il dormoit seulet sous l'ombre d'vn coudrier,
Perdit sa chalemie & son pipeau d'auaine,
Qui valoyent bien d'achat quatre toisons de laine.
Depuis ie vy Thoumin qui dans le carrefour
Où tu vois ceste coudre, enfloit tout à l'entour
Les veines de son col pour vouloir contrefaire
Bellot: mais le pipeau ne le vouloit pas faire,
Ains d'vn son miserable irritoit par les champs
Les Geais & les Piuers à respondre à ses chants.
Et moy, i'ay bien perdu ma Loure toute entiere,
Que Pernet desroba dedans ma panetiere.
Ie haslay mon mastin apres le larronneau,
Qui si pres le suyuit, qu'il le prist au manteau:
Il se sauua pourtant & de la Loure mienne
Sonne tousiours depuis & iure qu'elle est sienne.
Ianot sçait bien que non, car il me la bailla,
Et de nuict & de iour curieux trauailla
Pour m'en faire iouër contrefaisant la Muse
Du Pasteur qui fleutoit aux bords de Syracuse.
Ne laisse pour cela mon Bellot, de chanter:
Les bois ne sont pas sourds, tu les puis enchanter.
Echon nous respondra, & nous ferons egales
Nos rustiques chansons à la voix des Cigales.
Chanton l'vn apres l'autre, & en ceste façon
Que Phœbus aime tant, dison vne chanson.

Bellot.

Mes vers au nom de Pan il faut cõmencer, Muses:
Pan est Dieu des Pasteurs, & d'eux il a souci,
Il daigne bien danser dessous mes cornemuses,
Il a soin de la France & de mes vers aussi.

Perrot.

Au sainct nom de Palés il faut que ie commence:
Palés ainsi que Pan aime les Pastoureaux,
Au bruit de mon flageol bien souuent elle danse,
Elle a soin de mes vers & de tous mes toreaux.

Bellot.

Diane qui les cerfs va suiuant à la trace,
A qui tout le beau front en Croissant apparoist,
Ne cognoist pas si bien en courant à la chasse
La meute de ses chiens comme elle me cognoist.

Perrot.

Phœbus le cheuelu Dieu qui preside à Cynthe,
M'aime plus que son Luth: ie fais sa volonté,
Tousiours ses dons ie porte, au sein son Hyacinthe,
Son Laurier sur le front, sa trousse à mon costé.

Bellot.

Deux petits ramereaux ie porte à mon Oliue,
Denichez d'vn grand orme à grauir mal-aisé,
Afin de la baiser s'elle veut que ie viue:
Autrement ie mourray si ie n'en suis baisé.

Perrot.

Ie portay l'autre iour deux tourtres à Cassandre,
Et mon present & moy beaucoup elle prisa:
De sa blanchette main l'oreille me vint prendre,
Et plus de mille fois doucement me baisa.

Bellot.

Il ne faut comparer ma Bergere à la tienne,
Non plus qu'vne fleur viue à des boutons cueillis:
La tienne est toute brune, & tu sçais que la mienne
(Tu la vis l'autre iour) est plus blanche que lis.

Perrot.

La couleur blanche tombe, & la couleur brunette

Est tousiours en saison & ne se flestrit pas:
On cueult du Baciet la fleur toute noirette,
Le Liz qui est tout blanc, tombe souuent à bas.

Bellot.

Ie ne veux plus aller où ma Nymphe seiourne,
I'y pers tousiours mon cœur qui fantaste la suit,
Comme vn bouc adiré qui le soir ne retourne
A l'estable, & d'amour s'esgare tout nuit.

Perrot.

Ie n'ose voir la mienne, elle m'a fait malade
Plus de trois iours entiers en extreme langueur:
Ie ne sçay quels Amours sortoyent de son œillade,
Qui de cent mille traits me percerent le cœur.

Bellot.

Mon mastin garde bien de mordre ma mignonne
Si elle vient me voir, ains baise luy les pieds:
Mais abaye de loin si de quelque personne
Au milieu de nos jeux nous estions espiez.

Perrot.

I'ayme bien mon mastin, par luy ie vy m'amie
L'autre iour que le chaut me faisoit sommeiller:
Elle iettoit des fleurs sur ma bouche endormie,
Mon mastin abayoit à fin de m'esueiller.

Bellot.

Que tousiours Auanson maugré l'âge fleurisse:
Car il aime les vers & tous ceux qui les font.
Ie nourris pour sa feste vne noire Genisse,
Qui de blanche couleur porte vne estoile au front.

Perrot.

Du-thier dedans le Ciel puisse prendre sa place,
Il ayme mes chansons, & les met en auant:
Ie luy pais vn Toreau qui les Pasteurs menace

De la corne & du pied pousse l'arene au vent.

Bellot.

Quiconque aime Auanson, toutes heureuses choses
Luy puissent à souhait venir de toutes pars:
Quelque part qu'il ira les œillets & les roses,
Et fust ce aux iours d'hyuer luy naissent sous les pas.

Perrot.

Quiconque aime Du-thier*, qu'il flechisse les marbres,*
Qu'en parlant le doux miel luy coule de la vois,
La Regelice soit racine de ses arbres,
De succre ses rochers, de canelle ses bois.

Bellot.

S'il est vray que ie chante aussi bien, qu'és mõtagnes
Chantent au mois de May les doux rossignolets,
Nymphes ie vous suppli' paissez par ces campaignes
D'herbettes & de fleurs mes petits aignelets.

Perrot.

S'il est vray que ie chante aussi bien que Tityre,
Et que mes vers sans nom ne se trainent croupis,
Nymphes ie vous suppli' que mon troupeau n'empire,
Paissez-le de bonne herbe & luy enflez le Pis.

Bellot.

De laict puisse couler les ondes de mon Loire,
Ses bords soient pour iamais d'hyacinthes semez,
Et de ces belles fleurs qui gardent la memoire,
Et le beau nom des Rois en elles transformez.

Perrot.

Mon Loir coule de miel, son arene soit pleine
De perles & rubis, & sa riue d'esmail,
Ses coustaux de raisins & de froment sa plaine,
De manne ses forests & ses prez de bestail.

Bellot.

Mais d'où vient que mõ bouc qui sautoit si alaigre,
Qui gaillard dans ces prez cossoit contre mes bœufs,
Depuis qu'il vid ta chéure est deuenu si maigre?
Ie ne sçay qu'il auroit, s'il n'estoit Amoureux.

Perrot.

La chéure que tu dis, sur vne pierre dure
Auorta l'autre iour: depuis elle ne paist
Ny saule ne souteau, c'est vn mauuais augure:
Bellot si tu le sçais dy le moy s'il te plaist.

Bellot.

Ie cognois des Pasteurs qui nos bœufs ensorcellent
De regards enchantez: puissent ils arriuer
Auecque leurs troupeaux quãd les fleurs renouuellẽt
Au Printemps en Afrique, en la Thrace l'Hyuer.

Perrot.

De ce taillis prochain deux vieilles sont sorties,
Qui m'ont ensorcellé mon pauure toreau blanc:
Puissent elles dormir au milieu des orties,
Apres auoir gratté leurs corps iusques au sang.

Bellot.

Si i'auois mon Oliue, & les barbes des léures
De mes boucs estoyent d'or, & si tant d'or i'auois
Que de poil se herisse en la peau de mes chéures,
Ie ne voudrois pas estre vn Faune de ces bois.

Perrot.

Si mes brebis portoyent vne toison dorée,
Si i'auois ma Cassandre, & mes beliers cornus
Auoyent les ergots d'or, au cœur de ceste prée
Ie bastirois vn Temple à la belle Venus.

Bellot.

Ia la chaleur se passe & le Soleil s'abaisse,

Les vents sont assoupis, les bois dorment sans bruit:
Mais le brazier d'amour qui iamais ne me laisse,
Plus s'allume en mon cœur plus s'approche la nuict.

Perrot.

La nuict nourrit le mien que ie ne puis esteindre,
Toute l'eau de la mer aualler me faudroit:
Mais pour boire la mer il ne seroit pas moindre,
Plus ie l'arrouserois & plus il reuiendroit.

Bellot.

Desur deux chesneteaux hier à toute force
Auanson ie grauay auecques vn poinçon:
Les deux chesnes croistront & la nouuelle escorce
Portera iusqu'au Ciel le nom de d'Auanson.

Perrot.

A la Déesse Echon qui par les bois resonne,
I'aprens le nom Du-thier si souuent & si bien,
Que parmy les forests ceste Nymphe ne sonne
Ny entre les rochers autre nom que le sien.

Bellot.

Hou mastin! fay venir mon bouc que ie voy pendre
Sur le haut de ce roc, il pourroit trebucher.
Qu'il vienne icy brouter où le saule est bien tendre.
Si ie prens ma houlette, il se fait bien chercher.

Perrot.

Pres des meres paissez paissez parmy l'herbette
Petit troupeau d'aigneaux, pour la crainte des loups:
Tousiours deuers le soir la beste vous aguette,
Ne vous eslongnez pas, elle courra sur vous.

Bellot.

Dy moy quelle herbe fait les hommes inuisibles
Mise desur la langue, auant que desieuner,
De qui Catin faisoit des choses impossibles:
Tu me seras vn Dieu si la peux deuiner.

Perrot.

Mais deuine toy-mesme, & tu seras Prophete
Le plus grand des Pasteurs, de quelle herbe est chãgé
Le cœur d'vne pucelle, & de cruelle est faite
Plus douce à son amy quand elle en a mangé?

Bellin.

Il ne faut point entrer en si longue dispute,
Mon Bellot mon amy prens de moy ceste Flute:
Fredel ce bon ouurier de Buis la façonna,
Et par quatre pertuis le vent il luy donna.
Toy Perrot, prens en don ceste belle Chéurette:
Son ventre est fait de Cerf, son anche de Coudrette,
Son bourdon de Prunier: iamais ne perd le vent:
Car elle est bien cirée & derriere & deuant.

Perrot prist la Chéurette, & seul par les valées
Et les bords plus secrets des riues reculées
Alloit sonnant Du-thier: Du-thier sonnoit sa vois,
Et Du-thier respondoient les antres & les bois.
Il le sonnoit au soir quand le Soleil se couche,
Le sonnoit au matin quand il sort de sa couche,
Le sonnoit à midy alors que les troupeaux
Remaschent leur viande à l'ombre des ormeaux.
Car il aymoit Du-thier autant que les Auettes
Ayment au mois d'Auril le doux suc des fleurettes,
Le Tresle les brebis: & dés ceste heure-là
Perrot laissa les bois & aux Rois s'en-alla.



ECLOGVE V.

LES PASTEVRS.

Carlin, Xandrin, Lansac.

Noms qui representent le Roy Charles IX. & le Roy qui regne auiourd'huy, Henry III qui auoit nom en son premier aage Alexandre, representé par Xandrin, Lansac, Gentilhomme Sainctongeois, assez cognu pour ses rares vertus, pour lors Gouuerneur du Roy Charles IX.

DEux freres Pastoureaux qui auoient pris naissance
De Pan qui commandoit n'aguere à la France,
Tous deux d'âge pareils, se rencontrans vn iour
Apprindrent aux Forests à parler de l'amour:
Tous deux auoient appris d'enfler les cornemuses,
L'vn dessous Amyot grand Ministre des Muses,
Et l'autre dessous Selue, à qui Phebus donna
Sa Lyre & son Laurier quand il le couronna.
Tous deux estoient sçauãs, bien appris à semõdre,
Bien appris à chanter, bien appris à respondre:
Tous deux apparoissoient miracle de leur temps,
Faisans naistre des fleurs plustost que leur printẽps.

Comme Carlin vn iour retournoit de la chasse
(L'vn auoit nom Carlin, l'autre Xandrin) il passe
Aupres d'vne fonteine, où son frere Xandrin
Paissoit ses gras aigneaux de verd tresle & de thym:
Aussi tost que Carlin l'apperceut, il s'escrie:

Carlin.

Xandrin gentil Pasteur chanton ie te supplie:
Tous les Bergers de France ont estimé de toy
Que tu es plus sçauant à bien chanter que moy:
Ie viens pour t'essayer & te faire cognoistre
Qu'en l'art de bien chanter ie ne trouue mō maistre.

Xandrin.

Carlin gentil Berger ie suis prest de chanter:
Mais auant le combat il ne faut te vanter.
Approche, ie suis prest: ie te feray cognoistre
Qu'en l'art de bien chanter ie ne trouue mō maistre.
Mais que veux-tu gager ?

Carlin.

Tout ce que tu voudras:
Ie gage deux aigneaux, gage deux chéureaux gras.

Xandrin.

En lieu de tes aigneaux ie veux mettre vne Tasse
Qui quatre-fois le pris de ton gage surpasse,
Nouuellement tournée: encores elle sent
La cire & le burin: vne vigne descent
Tout à l'entour des bords qui de raisins chargée
Est de quatre ou de cinq pucelles vendangée:
L'vne tient vn panier, l'autre tient vn couteau,
Et l'autre à pieds deschaux cache le vin nouueau,
Qui semble s'escouler en la tasse profonde.
A l'ombre de la vigne est vne Nymphe blonde
A cheueux deliez, qui se couure le flanc

Les cheueux & le sein d'vn petit linge blanc:
Deux Satyres cornus sont aupres de la belle,
Qui ont les yeux enflez de trop veiller pour elle,
Blessez de son amour: mais peu se challant d'eux,
Quelquefois desur l'vn, quelquefois sur les deux
Mignotte son regard, & se prend à sou-rire
Leur donnant le martel, & ne s'en fait que rire.
Vn pescheur est aßis au bord du Gobelet,
Qui courbé fait semblant de ietter vn Filet
En la mer, desployant les plis de son entorce,
Puis de mains & de nerfs & de veines s'efforce
Le retirer sur l'eau: ses muscles grands & gros
S'enflent depuis son chef iusqu'au bas de son dos:
Tout le front luy degoute, & bien qu'il soit vieil homme,
Le labeur toutefois ses membres ne consomme,
Tant il est cru vieillard, & diriez à le voir
Qu'il sue & qu'il ahanne, & ne le peut r'auoir;
Ma léure au Gobelet n'a touché pour y boire:
Tu l'auras toutefois si tu as la victoire.

Carlin.

Ie gage vne Musette au lieu de ton vaisseau,
Qui me couste en argent la valeur d'vn Toreau,
Que d'vn ligneul ciré au genouil i'ay fait coudre:
Son vẽtre est peau de Cerf, ses anches sõt de Coudre,
Son bourdon est de Buis, son pipeau de Prunier.
C'est vn chef-d'œuure grand: Seluin ce bon ouurier
En ces bois l'autre iour me la vendit bien chere:
Ie la voulois donner à Margot la Bergere,
Margot qui par les bois garde icy comme nous
Les troupeaux de Catin, & fait la guerre aux Loups.
Ou bien si tu ne veux, ie mets ma panetiere;

D'vn auorton de Biche est la peau toute entiere:
Et te diray comment le Sort qui les humains
Gouuerne comme il veut, la mist entre mes mains.
L'autre iour en gardant mes bœufs en ce bocage,
Ie vy qu'vn Loup suiuoit vne Biche sauuage,
Et la pressoit si fort que desia la tenoit,
Et d'haleine & de pouls moindre elle deuenoit:
Elle battoit des flancs, sa langue estoit tirée,
Comme estant ja du Loup la proye desirée:
Quand en prenant mon arc ie le banday soudain,
Ie le courbe en Croissant de la senestre main,
Ie l'eslongne du front, puis comme bien adextre,
De l'autre ie l'approche à la mammelle dextre.
L'arc soudain se desbande, & le trait fait vn son,
Qui passant comme vent de buisson en buisson,
Siflant & fendant l'air, entama d'auenture
La Biche sous le cœur de mortelle ouuerture
Vn peu dessous l'espaule: elle tombe à genoux,
Et le Loup s'enfuit fremissant de courroux.
I'approche & la decoupe, & comme ie m'arreste
A vouloir décercler les tripes de la beste,
Ie vy trembler vn Fan, lequel me sembla beau,
De taches marqueté: i'en escorchay la peau,
I'en fis ma panetiere, où quatre ou cinq cachettes
Se trouuent là dedans comme belles chambrettes,
L'vne à mettre du pain, l'autre à mettre des noix,
L'autre à mettre la fonde & mon vaisseau de bois.
Or tienne elle sera, si Pan te fauorise,
Estant victorieux de si belle entreprise.

Xandrin.

Qui sera nostre iuge, & voudra sans faueur
Donner au mieux-disant la victoire & l'honneur?

Appellon ce Pasteur qui est docte en Musique,
Qui de tels differents entend bien la pratique:
C'est celuy que mon chien abbaye: vois-tu pas
Comme gaillard il vient deuers nous le grand pas?
A voir sa panetiere & sa grise iaquette,
Son chapeau fait de ionc, sa fonde & sa houlette,
C'est le Pasteur Lansac, des Muses le soucy,
Dont le renom s'honore en autre part qu'icy:
Le Tybre l'a cognu, & les eaux argentines
De la Touure qui court toute blanche de Cygnes.

Carlin.

Iuge-nous sans faueur, donne à celuy le prix
Qui sera de nous deux à chanter mieux appris:
Nos chants ne sont combats, riotes ne finesses,
C'est pour guerir l'amour de nos ieunes Maistresses.
" Tous deux ne sommes qu'vn: bien souuét l'amitié
" Par vn ioyeux combat renforce de moitié.

Lansac.

Or-sus assisez-vous, icy l'herbe est fleurie,
Icy la vigne tendre aux ormeaux se marie,
Icy l'ombrage est frais, icy naissent les fleurs,
Icy le Rossignol rechante ses douleurs,
Icy l'onde murmure, & le gentil Zephyre
Au trauers de ce bois par les fueilles souspire.
Carlin, chante premier, & toy Xandrin apres
Fais en luy respondant retentir ces forests.

Carlin.

Du puissant Iupiter les Princes ont leur naistre,
Les Rois aux temps passés estoient des Pastoureaux:
Apollon & Mercure autrefois ont fait paistre,
(Fils de Dieux comme nous) icy bas les troupeaux.

Xandrin.

Pan preside aux Pasteurs, du ciel il me regarde,
Il entend ma priere, il escoute mes chants :
Sur la France & sur moy de bon œil il prend garde,
Il nourrist mes troupeaux, & augmente mes champs.

Carlin.

Depuis le mortel coup, qui (tout le cœur me serre
Las! quand il m'en souuiët, d'angoisses & de pleurs)
Enuoya Pan au ciel, la plus fertile terre
N'a produit que halliers en lieu de belles fleurs.

Xandrin.

En lieu de bon Froment est sorty la Nielle,
Chardons pour Artichaux, Chenarde pour Safran:
Toute chose est changée, & la Rose nouuelle
Et les Lis sont flestris aux plus beaux iours de l'an.

Carlin.

Que vous estes heureux d'auoir pris accroissance,
Chesnes qui faites ombre à ces petits Cyprés !
Les petits buissonnets n'ont sêue ny puissance :
Ie voudrois estre grand comme ces grands forests.

Xandrin.

L'âge ne sert de rien pourueu que le courage
Soit grand & genereux: ces buissons que tu vois
Qui ne font auiourd'huy sinon vn peu d'ombrage,
Diuiendront quelquefois aussi hauts que ces bois.

Carlin.

Paissez douces brebis, paissez en ceste plaine
Du tresle, & toy mõ chien garde bien mon troupeau
Quand i'auray le loisir, toutes en la fontaine
Ie vous iray lauer pour vous blanchir la peau.

Xandrin.

Bouc qui frappes du pied, & de la corne pousses

Le front de mes chéureaux, sois desormais plus dous:
Il ne faut irriter mes chéures qui sont douces,
Autrement tu serois la pasture des Loups.

Carlin.

Ne reuiendra iamais ceste saison dorée
Où les Pasteurs Charlots par les champs fleurissoiēt?
Quand la terre portoit sans estre labourée
Les bleds qui de leur gré par les champs iaunissoient?

Xandrin.

Entre les hommes vifs tousiours vit l'esperance,
Pren courage Carlin, ce bon temps reuiendra:
Les eaux courrōt de laict, le miel prendra naissance
Des Chesnes, & l'Hyuer le Printemps deuiendra.

Carlin.

Fleuues, enfās de l'Air, & vous fleurs biē-aimées,
Si dessous mon flageol raieunir ie vous voy,
Paissez à mon souhait mes brebis affamées,
Et si Xandrin y vient, faites luy comme à moy.

Xandrin

Herbes qui boutonnez vertes ames sacrées,
Si sous mon larigot reuerdir ie vous voy,
Paissez à mon souhait mes troupeaux par ces prées,
Et si Carlin y vient, faites luy comme à mo y.

Carlin.

Nymphes, mon cher soucy, permettez que ie face
Des vers tels que Francin ce grand Pasteur diuin:
Ou bien s'il ne vous plaist me faire ceste grace,
En vœu ie luy pendray mon flageol à ce Pin.

Xandrin.

Bergers, en ma faueur faites vne couronne
De l'Hierre à mon front: si le Ciel n'est jalous
De mon âge nouueau, qui comme vn pré fleuronne,

I'espere quelque iour me voir Maistre de vous.

Carlin.

De la Musette vn iour puissé-ie tant apprendre,
Que ie chante à l'enuy les honneurs de Catin
Qui douce m'a nourry, comme vne mere tendre
Son enfant le plus cher nourrist de son tetin.

Xandrin.

Ie veux ainsi que toy chanter les honneurs d'elle,
I'espere de sa main des Lauriers triomphans:
Douce elle m'a nourry, comme autrefois Cybelle
Sur les monts Ideans nourrissoit ses enfans.

Carlin.

Ie veux de gazons verds, pour mieux luy faire hommage,
Luy dresser vn Autel couuert de Poliot,
Où de Cormier taillé ie mettray son image,
Celle des deux Francins, celle de Henriot.

Xandrin.

Ie veux chanter des vers sur mon tuyau d'auéne:
Le vent les portera le long de ces pastis:
Catin tẽporisant souffrit beaucoup de peine
Pour garder nos troupeaux quand nous estions petits.

Carlin.

Que ne tiens-ie en mes bras la douce Pastourelle
Qui le cœur m'a rauy d'vn regard gracieux?
Qui de corps & de taille & de face est si belle,
Que ie suis trop heureux de languir pour ses yeux?

Xandrin.

Ie ne voudrois auoir les troupeaux d'Arcadie,
Ny des plus riches Rois les tresors plantureux:
Si i'auois seulement vn baiser de m'amie

Dessous

Dessous ces verds coudriers, ie serois trop heureux.

Carlin.

Si tost que dans ces champs arriue Galatée,
Les herbes & les fleurs naissent par tout icy:
Mais si tost qu'autre part sa veuë est escartée
Pour s'en aller de moy, les fleurs s'en vont aussi.

Xandrin.

Si tost que dans ces champs arriue Pasithée,
Par tout où elle va le beau Printemps la suit:
Mais si tost qu'autre part sa veuë est escartée
Pour s'enfuyr de moy, le beau Printemps s'enfuit.

Carlin.

Ie garde à Galatée vn bel essein d'abeilles,
Qui bruyant doucement la belle endormiront:
Ie luy garde vn Chéureau qui desia fait merueilles
De bondir dessus l'herbe, & de cosser du front.

Xandrin.

Ie garde à Pasithée vne Linote en cage,
Que i'ay prise à la glus, & si bien l'autre iour
Ie luy fis oublier son naturel langage,
Que maintenant son chant n'est sinon que d'amour.

Carlin.

Bouc, Colonnel barbu de mon troupeau champestre,
Va dire à Galatée à fin de l'enflamer,
Que le diuin Protée a souuent mené paistre
Du grand Prince Neptun les troupeaux sous la mer.

Xandrin.

Belier, fidele guide à mes brebis fertiles,
Va dire à Pasithée (elle chante icy pres)
Que Pallas toute seule aille habiter les villes,
Ie veux auecques Pan habiter les forests.

Carlin.

C'est vne chose triste au bois que la froidure,
Aux Merles l'Esprenier, aux Riuieres l'Esté,
Au Pasteur amoureux vne Maistresse dure
Qui garde apres la mort à Pluton sa beauté.

Xandrin.

Seul ie ne sens d'amour les fleches trop cruelles:
O pere Iupiter, ô Deesses, ô Dieux,
Vous auez tous aimé, & les beautez mortelles
Vous ont fait autrefois abandonner les Cieux.
Xandrin auoit finy, quand Carlin qui s'auance
D'enfler vne autre flute, à chanter recommence.

Carlin.

Loups amis de ces bois, qui de iour & de nuit
Aguettez le troupeau qui par l'herbe me suit,
Pardonnez à mes bœufs, pardonnez à mes chéures
Et à mes boucs cornus qui portent barbe aux léures.
Et quoy mon chien Harpaut, te faut-il sommeiller,
Estant pres d'vn enfant quand tu deusses veiller?
Brebis mangez broutez, n'espargnez mon herbage:
Tant plus il est tondu il reuient d'auantage.
Paissez-vous de bonne herbe & vous enflez le Pis:
Le laict que vous aurez sera pour vos petits
Qui beslent dans le tait. Quoy? vous ne faites conte
De les aller penser? n'auez vous point de honte
De vouloir tout le iour par les prez seiourner?
Voicy la nuict qui vient, il s'en faut retourner.
Carlin vouloit partir, quand Xandrin qui entonne
Vn autre Chalumeau, telle Chanson en sonne.

Xandrin.

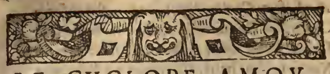
Ainsi qu'vne belle ante est l'honneur d'vn verger,
Et le troupeau bien gras est l'honneur du Berger:

Ainsi, frere Carlin, l'honneur de nostre enfance
C'est nostre Catherine, ainçois de toute France.
Le miel puisse couler dessus elle en tout temps,
Naisse dessous ses pieds à iamais vn Printemps,
Que iamais le malheur son Altesse n'abaisse,
Qu'elle soit des François la nouuelle Déesse,
Qu'elle escoute du ciel nos plaintes & nos vœux,
Et soit garde à iamais de France & de nous deux.

Lansac.

C'est plaisir qu'ouyr plaindre vne belle Genisse,
D'ouyr le Rossignol, d'ouyr l'onde qui glisse
A val d'vn haut rocher, d'ouyr contre les bords
Les flots de la grãd' mer quand les vents ne sont forts.
Mais c'est plus grand plaisir d'entendre vos Musettes:
Qui passent en douceur les douceurs des Auettes.
Vos bouches à iamais se remplissent de miel,
Et tousiours sains & gais vous maintienne le ciel.
En honneurs, en vertus, & en forces egales,
Puisque vos deux Chansons surmontent les Cigales.
Que l'vn donne son gage à l'autre de bon cœur,
Car l'vn n'a point esté dessus l'autre veinqueur:
Viuez par les forests sans haine & sans reproche,
Adieu Gentils Pasteurs, adieu la nuict s'approche.





LE CYCLOPE AMOVREVX.



Ontre le mal d'amour qui tous les maux excede,
L'artifice n'inuente vn plus present remede,
Soit pillule ou breuuage, emplastres ou liqueurs,
Que la science apprinse à l'eschole des Sœurs.
Vn chacun en chantant veut soulager sa playe:
Mais Amour de chansons friuoles ne se paye,
Et ne preste l'oreille à tous les importuns:
Puis des sçauantes Sœurs les arts ne sont communs.
Et suffit si Nature en ses œuures sacrée,
Fait naistre vn bon ouurier en toute vne contrée.
Ie sçay bien d'Espinay que vous sçauez comment
On se peut alleger d'vn si gentil tourment:
Apollon vous honore & ceste belle trope
Qui suit par les rochers les pas de Calliope:
Puis vous estes courtois, & ie sçay bien aussi
Que rien ne vous plaist tant qu'vn amoureux souci:
Vous ne prinstes naissance en vn desert rustique,
Germe d'vn Tigre fier, ou d'vn Lion d'Afrique.
C'est pourquoy de Sicile au riuage Breton
I'enuoy ce Polyseme à qui tout le menton
Rude s'espaississoit d'vne longue filace,
Qui luy couuroit le front, les temples, & la face.

„ *Amour qui rechatouille en nous les appetits,*
„ *Domte aussi bien les grands comme il fait les petits.*
Par luy vous apprendrez que les Rois & les Princes
Et les grands Gouuerneurs des Royales Prouinces,
Qui ont le cœur hautain & le sang genereux,
Ne sont pas seulement des beautez amoureux:
Mais ceux qui les troupeaux conduisent en pasture,
Les pauures Idiots, les monstres de nature
Cachent en la poitrine vn vlcere arresté,
D'esperance & d'ardeur ieunement allaicté:
Comme vn Cyclope fit, qui l'ame auoit domtée
De l'amour qu'il portoit à vne Galatée,
Naiade de la mer dont il estoit espoint,
Et pour sa recompense elle ne l'aimoit point.
Or ce grand Polyfeme, horreur de la Sicile,
Enfant Neptunien, aux hostes difficile,
Pour se faire plus beau, d'vn rateau se peignoit,
Et d'vne faux sa barbe & ses ongles rongnoit,
Qui d'vn taillis de poil herissoit sa poitrine,
Et qui n'auoit mirouer que l'eau de la marine:
Son corps estoit Géant, & au milieu du front
Contournoit vn grand œil cõme vn grãd boucler rõd:
Il tenoit en son poing au lieu d'vne houlette
Vn sapin esbranché: il auoit sa Musette
Bruyante à cent tuyaux, & du haut du collet
Iusqu'au bas des genoux pendoit son flageolet,
Qu'il enfloit du matin iusqu'au soir, menant paistre
Sur le bord de la mer son gras troupeau champestre.
Sa Maistresse il n'aimoit comme pour des bouquets,
Pour de petits anneaux, pour vn tas d'affiquets
Que donne le berger simplement à s'amie:
Ains comme hors du sens & tout plein de furie

Apres elle enrageoit : les Muses à la fin
A l'aide des beaux vers mirent son mal à fin.
Vn iour voyant du bord sa cruelle Maistresse
Qui se peignoit sur l'onde ainsi qu'vne Déesse,
S'aßist sur vn rocher, & d'vn larmoyant son
Tourné deuers la mer chanta ceste chanson.
O belle Galatée ensemble fiere & belle,
Pourquoy ieune beauté m'estes-vous si cruelle?
Pourquoy me tuez-vous? ne vaudroit-il pas mieux
Me meurdrir de cent morts qui viennent de vos yeux
Mourant aupres de vous, que languir en seruage
Banny de vostre grace au bord de ce riuage?
Vos yeux dedans les miens ont versé tant d'amour
Que pour eux ie souspire & de nuict & de iour,
Et suis tant allumé d'vne fiéure incurable,
Que mon troupeau tout seul s'en retourne à l'estable
Quand Vesper est venue, & dés l'Aurore außi
Sans conduite reuient tout seul repaistre icy.
Les grands vaisseaux chargez, qui me seruoient de proye,
Leur coupant le chemin au milieu de leur voye,
Serrez entre mes bras comme dans vn lien,
Font voile au gré du vent, sans plus ne craindre rien,
Puis qu'il vous plaist, Maistresse, & si n'auez enuie
D'vn seul petit baiser me soulager la vie,
A qui ia la vigueur & la force defaut:
Et ce qui plus me deult, c'est qu'il ne vous en chaut!
O montaigne d'Etna que d'ici ie regarde
Vomir à chauds bouillons vne flame qui garde,
Sa nourriture en soy ! comme vous au dedans,
Amour m'a tout bruslé de ses flambeaux ardans,
Dont on peut la chaleur par mes souspirs comprendre;

Helas! vostre brasier se couure d'vne cendre
Qui par fois se rallume, & couurir ie ne puis
D'vne cendre le feu dont embrasé ie suis.
O fontaine Arethuse, amoureuse ancienne
De ce Dieu qui preside à l'onde Alpheïenne,
Ie suis esmerueillé qu'en boiuant de vostre eau,
Et m'y baignant souuent, ie n'esteins le flambeau
Qu'amour autour du cœur si chaudement m'allume,
Et que vostre froideur ma chaleur ne consume!
O rochers endurcis au bord de cette mer,
Ie voudrois me pouuoir en pierre transformer
Pour ne sentir plus rien comme chose inutile,
Non plus que fait Niobe au rocher de Sipyle!
O forests que ie porte enuie à vostre bien!
Et d'autant ô forests que vous ne sentez rien,
Et d'autant que tousiours vostre chef renouuelle
De Printemps en Printemps sa perruque nouuelle,
Mais ie ne puis changer mon amoureux esmoy
Qui tousiours m'accompagne & vieillist auec moy.
O mer bien que soyez & cruelle & amere,
Ie ne vous puis haïr: car vous este la mere
De celle qui me tue: on chante que Venus
Nasquit d'escume blanche entre vos flots chenus:
Toutefois elle est calme: & par nulle priere
Ie ne puis adoucir ceste autre mariniere,
Ceste Venus seconde en qui la cruauté
De la mer apparoist auecques la beauté.
I'aime pour mon confort de voir la pierre ponce
Qui nage dessus l'eau & iamais ne s'enfonce
Non plus que mon penser qui çà qui là noüant
Ainsi que Galatée en l'eau se va ioüant.
I'aime bien des Daufins l'amoureuse nature,

Qui sous le froid des eaux, ont senti la pointure
D'aimer ainsi que moy : mais leur sort amoureux
Est trop plus que le mien en amour bien-heureux.
I'aime l'esponge aussi, d'autant qu'elle est utile
A m'essuyer le pleur qui de mes yeux distile.
I'aime aussi le coural d'autant qu'il est pareil
Aux léures de m'amie & à son teint vermeil:
Seulement ie me hay, desesperé pour n'estre
Aimé de ces beaux yeux qui du mien se font maistre.
O *Nymfe qui m'auez tout le cœur embrasé,*
Tendez-moy vostre bouche à fin d'estre baisé.
On dit qu'au ciel là haut vn grand Iupiter tonne,
Qui de ses feux ardans tous les peuples estonne:
Vostre œil m'est Iupiter qui tout m'a foudroyé
D'vn regard que m'auez dans le cœur enuoyé,
Et si n'auez souci d'esteindre en nulle sorte,
Non d'vn petit sou-ris la flame que ie porte.
Las! vous venez ici pour iouer sur les bords
Quand seule vous voyez que tout seul ie m'endors,
Et pour me resueiller vous me tirez l'oreille,
Puis en l'eau vous fuyez si tost que ie m'esueille:
Seulement mes Harpaux qui gardent mon troupeau,
Courent apres vostre ombre & l'aboyent sur l'eau.
Que maudit soit le iour que ie vous vis premiere
Cueillir parmi ces prez des fleurs auec ma mere!
Ie vous seruois de guide, ah, ie n'ay sceu depuis
Moy mesme me guider, tant esgaré ie suis.
De teste & d'estomach ie deuins tout malade,
Mon œil deuint terni, ma couleur deuint fade:
Ma mere sceut mon mal qui iamais ne voulut
Tant seulement vous dire vn mot pour mon salut.
Si elle vous eust dit ma passion nouuelle,

Peut estre qu'eussiez fait quelque chose pour elle.
Hà que ie suis marry qu'en naissant ie ne pris
La forme d'vn poisson à fin d'auoir appris
A bien nager, pour voir dessous les eaux profondes
Quel plaisir vous auez à iouer sous les ondes!
Tousiours à pleines mains ie vous eusse porté
Des roses au Printemps, des œillets en Esté,
Du safran en Autonne, & non pas tout ensemble,
Mais comme la saison diuerse les assemble.
Au-moins i'eusse baisé vostre main & vos bras:
Car baiser vostre bouche il ne m'appartient pas.
Sortez de l'eau Maistresse, & sortant qu'on oublie
De plus s'en retourner, comme Amour qui me lie
Me fait ici pour vous sur ce bord seiourner,
Oubliant vers le soir de plus m'en retourner:
Et souffrez desormais, que sans vous, le riuage
De ceste grande mer soit batu de l'orage.
Mieux vaudroit en mõ Antre auec moy demeurer
Pour faire du fromage & du laict pressurer,
Tirer deuers le soir le Pis aux vaches pleines,
Conduire les aigneaux par les herbeuses plaines,
Voir sauter les chéureaux, cosser les bouuillons,
Qu'habiter de la mer les steriles sillons.
Sortez de vostre mer, venez à la bonne heure
Habiter le seiour de ma douce demeure:
Vous serez à mes yeux plus blanche que les Lis,
Plus vermeille qu'œillets nouuellemẽt cueillis,
Plus droite que le jonc, plus tendre & plus fleurie
Que n'est au mois d'Auril vne ieune prairie,
Qu'vn iardin arrousé: qu'vn pré tondu de frais
Que l'ombrage en Esté des espaisses forés.
Sinon, vous me serez plus fiere, ô Galatée,

Qu'vn aspic, qu'vne mer, qu'vne flame esuentée,
Plus fier que n'est vn Pan, plus volage que vent,
Plus fuyarde qu'vn Cerf que les chiens vont suiuāt:
Plus sourde qu'vn rocher, & plus fausse & mēteuse
Que n'est de vostre mer l'apparence venteuse:
Si vous m'auiez pour vostre entre vos bras receu,
Vous viendriez heberger en mon Antre moussu.
Ie suis riche en troupeaux soit à corne ou à laine,
Les vns errent aux bois, les autres en la plaine,
Les autres plus legers grimpent sur le rocher,
Et les autres s'en-vont sur les fleurs se coucher,
L'vn repose à l'estable, & l'autre dessous l'ombre:
Bref i'ay tāt de troupeaux que ie n'en sçay le nōbre,
Aussi sans les conter ie sçay que tout est mien:
» Pauure est celuy qui sçait le nombre de son bien.
Ie trouuay l'autre iour le cauerneux repaire
D'vne Ourse bien pelue, & dedans vne paire
De petits Ourselets qui desia pourront bien
Se iouer auec vous sans auoir peur de rien:
Ils sont bien esueillez, peu farouches, & semblent
Estre freres bessons, tant fort ils se resemblent:
Ie les trouuay pour vous, ie les vous garde aussi
S'il vous plaist de venir sur ceste riue ici
Me serrer en vos bras & pousser hors de l'onde
De vostre chef marin la belle tresse blonde.
Venez donq' m'embrasser sans vouloir destourner
Vos yeux des beaux presents que ie vo⁹ veux dōner:
Certes ie me cognois, ma face n'est difforme,
Ie prens plaisir extreme à contempler ma forme.
L'autre iour tout mon chef & mon corps ie lauay,
Quand la mer estoit calme, & beau ie me trouuay.
Si ma teste aux lōgs crins cōme vn taillis ombrage

Mon espaule & mon dos, en suis ie plus sauuage?
Si de crains espoissis mon estomac est plein,
Ne pensez que Nature ait rien fait de vilain.
Vn arbre n'est point beau sans espaisse fueillée,
Vn cheual sans longs crins: la laine entortillée
Fait belle la brebis, les plumes les oiseaux,
Longue barbe & long crin font les hommes plus
beaux.
Ie n'ay qu'vn œil au front: le Soleil qui nous darde
Le iour de ses rayons d'vn seul œil nous regarde.
La Lune n'a qu'vn œil, ie n'ay qu'vn œil aussi:
Compaignon du Soleil i'allege mon souci.
Adioustez d'autre part que Neptune est mon pere
Qui cõmande à vos eaux: vous l'aurez pour beau-
pere
S'il vous plaist m'espouser, & si par amitié
De ce pauure Cyclope auez quelque pitié,
Qui ne trouue allegeance au mal qui le trourmente,
Sinon quand il vous void, ou bien quand il vous
chante.
Pauure Cyclope helas! quelle fureur a pris
Fureur de trop aimer follement tes esprits?
Il vaudroit mieux penser à ton petit affaire,
Allaiter tes aigneaux & tes genices traire,
Et lacer tes paniers sur ce bord tout le iour,
Que d'estre sans rien faire à chanter de l'amour
Ou en aimer vne autre, ou feindre dans toymesmes
Que tu es bien aimé de celle que tu aimes.
Car feindre d'estre aimé (puis que mieux on ne peut)
Allege bien souuent l'amoureux qui se veut
Soy-mesmes se tromper, se guarissant la playe
Aussi bien par le faux que par la chose vraye.



ECLOGVE VI.

SVR LA MORT DE MARGVERITE DE France, sœur du Roy François premier.



IEN-HEVREVSE & chaste Cendre,
Que la Mort a fait descendre
Dessous l'oubly du tombeau:
Tombeau qui vrayment enserre
Tout ce qu'auoit nostre terre
D'honneur, de grace & de beau.
Comme les herbes fleuries
Sont les honneurs des prairies
Et des prez les ruiſſelets,
De l'orme la vigne aimée,
Des boccages la ramée,
Des champs les bleds nouuelets:
Ainsi tu fus, ô Princesse
(Ainçois plustost, ô Deesse)
Tu fus la perle & l'honneur

Des Princesses de nostre âge,
Soit en splendeur de lignage,
Soit en biens, soit en bon-heur.
Il ne faut point qu'on te face
Vn sepulchre qui embrasse
Mille termes en vn rond,
Pompeux d'ouurages antiques,
Et braue en piliers Doriques
Elleuez à double front.
L'airain, le marbre, & le cuiure
Font tant seulement reuiure
Ceux qui meurent sans renom,
Et desquels la sepulture
Presse sous mesme closture
Le corps, la vie, & le nom.
Mais toy, dont la renommée
Porte d'vne aile animée
Par le monde tes valeurs,
Mieux que ces poinctes superbes
Te plaisent les douces herbes,
Les fontaines & les fleurs.
Vous Pasteurs, que la Garonne
D'vn demy-tour enuironne,
Au milieu de vos prez vers,
Faites sa tombe nouuelle,
Grauez vn tableau sus elle
Du long cercle de ces vers:
Icy la Royne sommeille
Des Roynes la nompareille,
Qui si doucement chanta:
C'est la Royne MARGVERITE,
La plus belle fleur d'elite

Qu'onque l'Aurore enfanta.
Puis sonnez vos cornemuses,
Et menez au bal les Muses
En vn cerne tout-autour,
Soit aux iours de la froidure,
Ou quand la ieune verdure
Fera son nouueau retour.
Aux rais cornus de la Lune
Assemblez sous la nuict brune
Sur les bords d'vn ruisselet
Vos Nymphes & vos Dryades,
Donnez-luy dix mille aubades
Au doux son du flageolet.
Tous les ans soit recouuerte
De gazon sa tumbe verte,
Et qu'vn ruisseau murmurant
Neuf fois recourbant ses ondes,
De neuf torches vagabondes
Aille sa tombe emmurant.
Dites à vos brebiettes,
Fuyez-vous-en camusettes,
Gaignez l'ombre de ce bois:
Ne broutez en ceste prée,
Toute l'herbe en est sacrée
A la Nymfe de Valois.
Dites qu'à tout iamais tumbe
La manne dessus sa tumbe:
Dites aux filles du ciel,
Venez mousches mesnageres,
Pliez vos ailes legeres,
Faites icy vostre miel.
Dites leur, Troupes mignonnes,

Que vos liqueurs seroient bonnes,
Si leur douceur egaloit
La douceur de sa parole,
Lors que sa voix douce & molle
Plus douce que miel couloit !
Dites que les mains auares
N'ont pillé des lieux barbares
Telle MARGVERITE *encor*
Qui fut par son excellence
L'Orient de nostre France,
Ses Indes & son tresor.
Ombragez d'herbes la terre,
Tapissez-la de lierre,
Plantez vn Cyprés aussi :
Et notez dedans à force
Sur la noüailleuse escorce
De rechef ces vers icy.
Pasteurs, si quelcun souhéte
D'estre fait nouueau Poëte,
Dorme au frais de ces rameaux :
Il le sera sans qu'il ronge
Le Laurier, ou qu'il se plonge
Sous l'eau des tertres jumeaux.
Semez aprez mille roses
Mille fleurettes décloses,
Versez du miel & du laict :
Et pour annuel office,
Respandez en sacrifice
Le sang d'vn blanc aignelet.
Faites encor' à sa gloire
(Pour en fester la memoire)
Mille ieux & mille esbats:

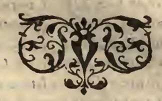
Vostre Royne saincte & grande
Du haut ciel vous le commande,
Pasteurs n'y faillez donc pas.
Iô, iô MARGVERITE,
Soit que ton esprit habite
Sur la nuë, ou dans les champs
Que le long oubly couronne,
Oy ma Lyre qui te sonne,
Et fauorise mes chants.

Fin des Eclogues.

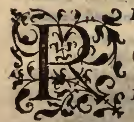


SONNET.

Mascarade & Cartels ont prins leur nourriture,
L'vn des Italiens, l'autre des vieux François,
Qui erroient tous armez per deserts & par bois,
Accompagnez d'vn Nain cerchans leur auenture.
L'honneur des nobles cœurs genereuse poincture,
Les faisoit par Cartels desfier aux tournois,
(Ou nuds en vn duel, ou armez du pauois)
Ceux qui forçoient les loix, le peuple & la droicture.
L'accort Italien quand il ne veut bastir
Vn Theatre pompeux, vn cousteux repentir,
La longue Tragedie en Mascarade change.
Il en est l'inuenteur: nous suyuons ses leçons,
Comme ses vestemens, ses mœurs & ses façons,
Tant l'ardeur des François aime la chose estrange.



A TRES-ILLVSTRE ET MAGNANIME PRINCE, Henry de Lorraine, Pair de France, & Duc de Guise.



Rince, dont le vieil sang des Rois de France part,
(Puis que tu as esté la plus gaillarde part
De ces Tournois, Cartels & Mascarades, pleines
De ieunesse & d'Amour & d'honorables peines,
Comme estant de Venus & de Mars bien chery,
Et entre les Lauriers dés le berceau nourry,
Que ton pere t'acquist, te laissant en partage
Et à toute ta race vne ardeur de courage
De vouloir imiter ses faicts victorieux,
Ou bien les egaler, ou bien de faire mieux)
Pren d'vn bon œil ce Liure, & desormais endure
Qu'on inuoque ton Nom, ou soit par Escriture
Appenduë à ton Temple aupres de ton Castor,
Soit par vœux solennels escrits en lettres d'or,
Afin que par les ans ne soient point estoufees
Les vertus des Lorrains, illustres de trophees,
Dont l'honneur & le bruit ne trouuent leur pareil,
Non plus que sans pareil au monde est le Soleil.



LES MASCARADES, COMBATS ET CARTELS. faicts à Paris & au Carnaual de Fontaine-bleau.

Dediez à tres-vertueux, tres-victorieux, & tres-magnanime Prince, Henry de Lorraine, Duc de Guise, & Pair de France.

CARTEL I.



Pres auoir pour l'Amour combatu,
Suiuant le train d'hôneur & de vertu,
Et fait sçauoir d'vne main valeureuse
Que peut l'ardeur d'vne flame amoureuse:
Apres auoir les Dames sçeu vanger
Et trauersé maint pays estranger:
Plein de ieunesse & d'amitié loyale
Ie viens d'Irlande en ceste Cour Royale,
Où de tout temps on void de toutes pars
Des Cheualiers aussi vaillans que Mars.
Amour qui peut les plus vaillans contraindre,
Ne m'a conduit ici pour me contraindre,
Pour accuser ses traits ou sa rigueur:

Car son bel arc n'offense point mon cœur,
Ny le souci qui fait naistre les larmes,
De larges pleurs ne baignent point mes armes.
Vertu qui est nourrice de mon feu,
M'a tellement d'vne Dame pourueu,
Qu'en la seruant ie ne veux autre attente:
De ses beaux yeux sans plus ie me contente.
En desirant ie ne desire rien,
Ne iouyssant ie iouys de mon bien,
Tout mon parfait habite en ma parfaite,
Ma volonté de son vouloir est faite.
Ie vis en elle, elle vit dedans moy,
Ce n'est qu'vn cœur, qu'vne ame & qu'vne foy,
Et qu'vn esprit qui tient liez ensemble
Vn double corps, qui du tout se resemble:
Elle est heureuse, & ie suis bien-heureux,
Et bien-aymé ie suis bien amoureux.
En son penser vit tousiours ma pensée,
Son ame en moy, la mienne en soy passée
Fait que cherchant ie me trouue en ses yeux,
Et m'y trouuant ie ne cherche pas mieux.
Ainsin Amour qui a toute puissance,
Fait de nos cœurs & de nous vne essence:
Car ie ne veux pour mon contentement
Sinon l'aimer & la voir seulement
Et l'honorer comme chose tressaincte.
Et c'est pourquoy ie n'ay point l'ame attainte
De triste ennuy comme vn tas d'amoureux
Qui sans espoir sont tousiours langoureux.
Donc si quelqu'vn de la troupe veut dire
Que la beauté dont la grace m'attire,
Toutes beautez ne surpasse d'autant

Que desur tous ie m'estime contant,
Vienne au combat tenter ma hardiesse:
Auant partir il faudra qu'il confesse
Que rien n'approche au pris de sa beauté,
Ny nulle foy pres de ma loyauté.



CARTEL II.



Yant l'œil triste & pesant le sourci,
I'ay mille fois tout rempli de souci,
Entre les bois les monts & les riuages
Conté ma plainte aux bestes plus
sauuages,
Eschaufant l'air de souspirs amoureux,
Pensant au bien qui me fait malheureux.
Il n'y a bois ny roche tant soit dure,
Antre, desert, ny ruisseau, ny verdure
Las! qui ne soit tesmoin bien asseuré
Du mal que i'ay si long temps enduré.
Mais cognoissant que les roches desertes,
Antres & monts, & hautes forests vertes,
(Comme n'ayans ny cœur ny sentiment)
N'auoient pouuoir d'entendre mon tourment:
Ie viens des bois aux hommes pour me faire
Entendre d'eux, qui seuls de mon affaire
Peuuent iuger blasmant la cruauté
D'vne si ieune & parfaite beauté.
Quelle asseurance est seure entre les Dames,

Si leur donnant le sang, le corps, les ames,
Si leur prestant & faueur & support,
Pour recompense on n'a rien que la mort?
O sexe ingrat & remply de malice,
Indigne helas qu'on luy face seruice!
O fier destin! ô ciel infortuné!
Pourquoy m'as-tu cruellement donné
Pour me tuer, vne Dame si belle?
Elle sçait bien que ie languis pour elle,
Que ie l'adore & que ie l'aime mieux
Cent mille fois que ie ne fais mes yeux,
Mon cœur, mon sang: car ie n'ayme ma vie
Sinon d'autant qu'elle en sera seruie.
Douce beauté qui fais honte au Soleil,
Regarde vn peu mon trauail nompareil,
Ne sois ensemble & si belle & si fiere:
„ Toute rigueur s'amollit par priere:
„ Tout gentil cœur s'eschauffe d'amitié:
Sois donc plus douce & prens de moy pitié.
Garde toy bien que Dieu ne te punisse:
„ L'ingratitude est vn horrible vice,
„ Vice cruel meschant, & malheureux,
„ Et non logeable en vn cœur genereux.
Las! si ma foy, si ma douleur extrême,
Si t'aimer plus mille fois que moy-mesme,
Si mes souspirs, mes plaintes, & mes pleurs
Pour recompense ont cent mille douleurs,
Mauuaise chere, esperances trop vaines,
Refus, desdains, paroles incertaines,
Et vn propos non iamais asseuré,
Et vn espoir qui est desesperé:
Si i'ay senti les ruses dont les femmes

Sçauent tromper les plus gentilles ames,
Ie veux mourir pour ne nourrir au cœur
Plus longuement vne telle langueur:
» Car par la mort l'ennuy se peut desfaire.
Et toutesfois la mort ne sçauroit fa re
Que ie n'honnore & prise mon trespas,
Et qu'aux esprits ie ne conte là bas
Que la beauté pour qui ie meurs, est telle
Qu'on n'en void point au monde de plus belle.
Donq' si quelqu'vn veut soustenir ici
Que la douleur où ie suis endurci,
Ne vaille mieux que toute iouyssance,
Vienne au combat esprouuer ma puissance:
Ie soustiendray que telle cruauté
Me rend heureux pour si grande beauté.



CARTEL III.

SI le renom des Cheualiers François,
Et la vertu des magnanimes Rois
Dont vous tirez vostre race si belle,
N'eussent voulu de tout temps soustenir
Les affligez, vous ne voirriez venir
Vers vous ici ceste humble Damoiselle:
Laquelle vient Sire, vous requerir
De nous vouloir au besoin secourir,
Nous redonnant la liberté rauie:

Et pour auoir de nous compaßion,
Vous plaise ouyr de quelle oppreßion
Vn fier Tyran tourmente nostre vie.

D'illustre sang & d'antique maison
Fusmes deux sœurs qui viuons en prison,
En bonne grace & en vertus parfaites:
Heureuses las! si nous n'eußions porté
Desur le front tant de ieune beauté,
Et si le Ciel plus laides nous eust faites!

Nostre beauté nous a fait vn grand tort:
Car pour auoir trop de beautez, trop fort
D'vn grand Tyran helas! sommes aimées,
Qui ne pouuant nos chastetez forcer,
Son trop d'amour en haine à fait passer,
Nous retenant en prison enfermées.

Ce glorieux d'Arcalaüs yssu,
Par artifice edifier a sçeu
Vne grand tour inacceßible & forte,
Où il nous fait cent mille maux sentir,
Et pour n'auoir liberté de sortir,
Deux Cheualiers a mis deuant la porte.

Or nous auons par Vrgande entendu
Que le malheur dessus nous descendu,
Et la misere où nostre vie abonde,
Ne se perdra sinon par les efforts
De deux guerriers ieunes courtois & forts,
Enfans d'vn Roy le plus vaillant du monde.

Et pour-autant Sire, que la vigueur
Qui de prouësse allume vostre cœur,
Et celle außi de Henry vostre frere
Vous font ensemble & vaillans & courtois,
Nous esperons qu'en vestant le harnois

Tous

Tous deux pourrez l'entreprise parfaire.
Et ne pourront ces deux grands Cheualiers,
Bien qu'on les vante aux armes les premiers,
Vous resister que n'ayez la victoire
Digne du lieu dont vous estes venus :
Ainsi serez par le monde cognus
Deux grands guerriers pleins de force & de gloire.



CARTEL IIII.

Demeure Cheualier, & en la mesme place
Arreste ton cheual & retiens ton audace:
Car soit que la fortune, ou soit que le malheur,
Ou soit que le desir d'esprouuer ta valeur
Te meine à ce Chasteau, entens les auentures
Que tu dois acheuer, difficiles & dures.
Encores que tu sois vaillant & martial,
Si tu n'es Cheualier à ta Dame loyal,
Tu ne pourras passer vne arche qui se treuue,
Où la fidele amour des Cheualiers s'espreuue.
Donques de passer outre essayer il ne faut,
Si la ferme amitié dans le cœur te defaut,
Et si perfaitement celle tu n'as seruie
Que tu deuois tenir plus chere que ta vie.
Ce Chasteau que tu vois n'a seulement le mur
Sauuage solitaire inaccessible & dur,

Mais il est par dedans encores plus terrible
Plein de peur & d'effroy & d'vne crainte horrible
De fantômes d'esprits & de brasiers ardans:
Toutefois agreable à ceux qui sont dedans
Autant que par dehors à tous il est estrange.
Six vaillans Cheualiers d'eternelle louange,
Fauorisez de Mars, ieunes auantureux,
Magnanimes & forts & loyaux amoureux,
Le gardent nuict & iour, & d'vne estrange sorte
Contre tous assaillans en defendent la porte.
Or toy quiconque sois animé de vertu,
Qui as en mille lieux pour l'amour combatu,
Regarde en quel danger follement tu te iettes,
Et au pris de ta vie vn repentir n'achettes.
Regarde Cheualier, auant que t'esprouuer,
Le moyen d'en sortir si tu en peux trouuer.
Voy le camp plein de sang de tāt de forts gēdarmes,
Bordé de tous costez de toutes sortes d'armes,
Piques, haches, poignards : de toutes tu prendras
Pour venir au combat celle que tu voudras.
A cheual & à pied esprouuant ta prouësse
Contre vn des six, armé d'amour & de ieunesse.
Or si tu es veincu, l'Amant victorieux
Portera pour trophé hautain & glorieux
Ta despouille à sa Dame : & si ton bras surmonte,
Tu porteras la sienne à celle qui te donte:
Et ton corps enchaisné prisonnier demourra,
Qui sans pouuoir mourir cent mille fois mourra.
I'ay veu maints Cheualiers dōt la fiere asseurāce,
Les gestes & le port donnoient quelque esperance
D'efforcer le Chasteau, qui en fin s'en reuont
Remportans pour l'honneur la honte sur le front,

Et en lieu de la gloire, hà ! recompense rude,
De libres Cheualiers sont mis en seruitude,
Et tousiours abaissant vers la terre les yeux
N'osent plus regarder leur Dame ny les cieux.
Ce Chasteau que tu vois par armes n'est forçable,
Par fraude ou par surprinse : il est inuiolable,
Il l'a tousiours esté, & le sera tousiours,
Comme estant le seul fort des fideles amours.
Pource mon Cheualier arreste ta furie,
Et par le sang d'autruy sois sage ie te prie,
Ne combas point, à fin que n'estant le plus fort
T'achetes vne honte aux despens de la mort,
Ou pense bien deuant qu'essayer l'entreprise:
" Trop tard on se repent quand la faute est cõmise.



LE TROPHEE D'AMOVR A LA COMEDIE DE Fontaine-bleau.

IE suis Amour le grand maistre des Dieux,
Ie suis celuy qui fait mouuoir les Cieux,
Ie suis celuy qui gouuerne le monde,
Qui le premier hors de la masse esclos
Donnay lumiere & fendi le Chaos
Dont fut basti ceste machine ronde.
Rien ne sçauroit à mon arc resister,

Rien ne pourroit mes fleches euiter,
Et en fant nud ie fais tousiours la guerre:
Tout m'obeyst, les oiseaux esmaillez,
Et de la mer les poissons escaillez,
Et les mortels heritiers sur la terre.
La paix, la tréue, & la guerre me plaist,
Du sang humain mon appetit se paist,
Et volontiers ie m'abreuue de larmes:
Les plus hautains sont pris à mon lien,
Le corselet au soldart ne sert rien,
Et le harnois ne defend les gend'armes.
Ie tourne & change & renuerse & desfais
Ce que ie veux, & puis ie le refais,
Et de mon feu toute ame est eschaufée:
Ie suis de tout le Seigneur & le Roy:
Rois & Seigneurs vont captifs deuant moy,
Et de leurs cœurs i'enrichis mon trofée.
De Iupiter le Sceptre i'ay donté,
Iusqu'aux enfers i'ay Pluton surmonté,
Et de Neptune ay blessé la poitrine:
De rien ne sert aux ondes la froideur,
Que les Tritons ne sentent mon ardeur,
Et que mon feu n'embrase la marine.
La volupté, la ieunesse me suit,
L'oisiueté en pompe me conduit,
Ie suis aueugle, & si ay bonne veuë,
Ie suis enfant & suis pere des Dieux,
Foible, puissant, superbe, gracieux,
Et sans viser ie frappe à l'impourueuë.
L'homme est de plomb, de rocher & de bois,
Qui n'a senti les traits de mon carquois:
Seul ie le fais & courtois & adestre:

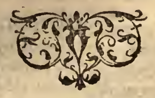
Les cœurs ſans moy languiſſent refroidis,
Ie les rends chauds, animez & hardis,
Et bref ie ſuis de toute choſe maiſtre.
Qui ne me void, au monde ne void rien:
Ie ſuis du monde & le mal & le bien,
Ie ſuis le doux & l'amer tout enſemble,
Ie n'ay patron ny exemple que moy,
Ie ſuis mon tout, ma puiſſance & ma loy,
Et ſeulement à moy ſeul ie reſemble.



LE TROPHEE DE LA CHASTETÉ EN LA meſme Comedie.

POur mon Trophée en ce char triomphãt
Pris & captif ie meine ceſt Enfant
Qui des mortels a ſurmonté la gloire:
Ie vous diray comme ie l'ay veincu
Par la vertu d'vn merueilleux eſcu
Qui de ce Dieu m'a donné la victoire.
Amour voyant que ſeule entre les Dieux
I'auois vn trait du ſien victorieux,
Et que du tout ie n'eſtois ſa ſuiette,
Pour me donter priſt l'arc en vne main,
Le feu dans l'autre, & m'aſſaillant en vain,
Perdit d'vn coup ſa flame & ſa ſagette.

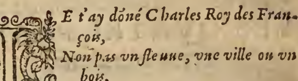
Pour resister à ce Prince animé
D'vn fort bouclier l'estomac ie m'armé,
Fait de constance & de perseuerance,
Où l'Amoureux au trauers se miroit,
Et tellement iusqu'en l'ame esclairoit,
Qu'il cognoissoit d'vn regard son offense.
Voulant son arc contre moy descocher,
Trouua l'escu aussi dur qu'vn rocher
Tout à l'entour enuironné de glace,
Qui de son arc la puissance amortit,
Et son ardeur en froideur conuertit,
Et tous ses traits brisa desur la place.
Lors le voyant sans armes & tout nu,
Pour prisonnier ie l'ay depuis tenu,
En le menant deuant mon char en pompe:
Et par despit i'ay cassé son carquois,
Esteint son feu, rompu son arc Turquois:
C'est bien raison que le trompeur on trompe.



MASCARADES FAITES A BAR-LE-DVC.

LES QVATRE ELEMENS parlent au Roy.

LA TERRE.



E t'ay dõné Charles Roy des François,
Non pas vn fleuue, vne ville ou vn bois,
Mais en t'ouurant ma richesse feconde,
De tous les biens que i'auois espargné
Depuis mille ans, ie t'ay accompagné
Pour estre fait le plus grand Roy du monde.

LA MER.

AVtant que i'ay d'escumes & de flos
Lors que les vents cheminent sur mon dos,
Et que le Ciel à Neptune fait guerre,
Autant de force & d'honneur i'ay donné
A ce grand Prince heureusement bien-né,
Pour estre Roy le plus grand de la terre.

L'AIR.

IE nourris tout, tout es choses i'embrasse,
Et ma vertu par toute chose passe,
Ie serre tout, ie tiens tout en mes mains:
Et tout ainsi que de tout ie suis maistre,
Pour commander au monde i'ay fait naistre
Ce ieune Roy le plus grand des humains.

LE FEV.

CE que i'auois de clair & de gentil,
De prompt, de vif, de parfait, de subtil
Ie l'ay donné à Charles Roy de France,
Pour illustrer son Sceptre tout ainsi
Qu'on void le Ciel de mes feux esclairci,
Et que Dieu mesme a de moy son essence.

LES QVATRE PLANETES respondent.

LE SOLEIL.

CE n'est pas toy Terre, qui ce grand Roy
As tant rempli de puissance, c'est moy
De qui l'aspect aux Roys donne la vie,
Et peut leur Sceptre en gloire maintenir:
Donc si tu veux ton dire soustenir,
Vien au combat, ici ie te desfie.

MERCVRE.

IE donne aux Roys l'aduis & la prudence,
Et le conseil qui passe la puissance,
Comme i'ay fait à Charles ce grand Roy
Pour gouuerner la terre vniuerselle:
Et si la Mer veut dire que c'est elle,
Ie dy que non, soustenant que c'est moy.

SATVRNE.

IE fais long temps les Royaumes durer,
Et les grands Roys longuement prosperer,

Quand d'vn bon œil i'esclaire à leur naissance,
Comme à ce Roy que i'ay fait de ma main,
Et non pas l'Air mol variable & vain:
S'il le soustient, qu'il se mette en defense.

MARS.

IE fais les Rois valeureux & guerriers,
Et sur leur front ie plante les Lauriers,
Quand en naissant mon flambeau leur esclaire:
Le feu n'a fait vn Prince si gentil:
Car le feu est de nature infertil,
Et s'il le dit ie soustiens le contraire.

LE IVGEMENT DE IVPITER.

APpaisez-vous, ne iouez plus des mains
Vous Elemens & vous quatre Planetes
Qui sous mon Sceptre aussi humbles vous estes
Que dessous vous sont humbles les humains.
I'ay, non pas vous, par mes propres dessains
Mis en ce Roy tant de vertus parfaites
Pour gouuerner les terres qui i'ay faites:
» Car du grand Dieu les œuures ne sont vains.
Et bien qu'il soit encore ieune d'âge,
Dés maintenant ie veux faire vn partage
Auecque luy de ce Monde diuers:
I'auray pour moy les Cieux & le Tonnerre,
Et pour sa part ce Prince aura la Terre:
Ainsi tous deux partirons l'Vniuers.

STANCES A CHANTER SVR LA LYRE, POVR L'AUANT-VENUE DE LA ROYNE D'ESPAIGNE À BAYONNE.

I.



Oleil la vie & la force du monde,
Grand œil de Dieu, Soleil pere du iour,
Monte à cheual & tire hors de l'onde
Ton char qui fait pour nous trop de seiour:
Haste ton cours & en France accompagne
L'autre beau iour qui reluit en Espagne.

II.

Lune ornement & l'honneur du silence,
Qui par le Ciel erres en cent trauaux,
Retien la nuict & arreste la dance
Des Astres clairs conduits par tes cheuaux:
Fay place au iour dont le bon-heur assemble
Fils, mere & fille & deux Sceptres ensemble.

III.

Il ne faut point qu'au iour de la venue
Le Soleil luise, vn autre iour viendra,
Qui de l'Europe esclaircira la nue,
Et tout le monde en lumiere tiendra:
Tant les vertus du fils & de la mere
Et de la fille espandront de lumiere.

IIII.

O siecle heureux & digne qu'on l'appelle
Le siecle d'or si oncque en fut aucun,
Où l'Espagnol d'vne amitié fidelle
Aime la France, & les deux ne sont qu'vn:
C'est vn plaisir qu'en l'esprit il faut prendre,
Le corps n'est pas digne de le comprendre.

V.

Le Ciel despit de si belle assemblée,
Comme ialoux s'en vouloit irriter:
Ayant de l'air la fureur redoublée,
Faisoit gresler & pleuuoir & venter:
Le mois de Iuin qui desire la gloire
De telle veuë a gaigné la victoire.

VI.

Parmi les champs croissent les fleurs descloses,
Car telle veuë est digne du Printemps:
Entre les lis, les œillets & les roses
Elle doit estre & non en autre temps.
Comme les fleurs croissent en nos prouinces,
Ainsi croistra l'amitié de ces Princes.

VII.

L'autre Printemps la Royne vit sa fille,
Et ce Printemps son autre elle verra:
Vne est desia la mere de famille,
L'autre bien tost d'vn beau fils le sera:
En-ce-pendant sa France elle visite,
Et par exemple à bien faire l'incite.

VIII.

Vn Astre heureux ô Royne te fist naistre:
Car seulement tu n'es mere d'vn Roy,
Qui des François tient le Sceptre en la destre,

Et d'vn grand Duc qui promet tant de ſoy:
Mais tu es ſeule entre tant de Princeſſes
Mere de Rois de Roynes & Ducheſſes.

IX.

Par les chemins où paſſeront les Dames,
Naiſtront les fleurs & les ruiſſeaux prendront
Le gouſt de miel, les odeurs & les bâmes
Et les parfums par les champs s'eſpandront:
Deſſous leurs pieds la campagne arroſée
S'eſiouyra de manne & de roſée.

X.

Le vent tiendra ſon haleine endormie,
Vulcan és mains n'aura point de marteaux:
Tant ſeulement auec Flore s'amie
Zephyre ira parmi les prez nouueaux:
Tout ſera plein de ioye & d'allegreſſe
A l'arriuer d'vne telle Princeſſe.

XI.

La charité & l'amour maternelle
Se desfi'ront d'vn combat genereux,
La mere ayant ſes enfans autour d'elle,
Et les enfans leur mere à l'entour d'eux:
C'eſt paßion qui ſi fort nous enflame,
Qu'on ne peut dire & qu'on ſent dedans l'ame.

XII.

Si le Lion & le Tigre effroyable
Par les rochers deſirent voir leurs fans,
Hà, combien donc l'homme plus raiſonnable
Doit deſirer de reuoir ſes enfans!
Qui fuit les ſiens, eſt digne qu'on le nomme
Vn monſtre fier ſous la forme d'vn homme.

XIII.

Chasse la nuict & te monstres Aurore,
Et de la mer apportes en ton sein
Le iour heureux que par penser i'honore
Comme propice à tout le genre humain:
Puis vole au Ciel & d'vne aile legere
De ce beau iour sois aux Dieux messagere.

XIIII.

Hà le voici, ja voici la barriere
Du iour déclose & le ciel s'espanir.
Sus enuieux reculez vous arriere,
Ce n'est pour vous que ce iour doit venir,
Qui d'vn nœud ferme estreindra l'alliance
Plus que iamais de Castille & de France.

LES SEREINES REPRESENTEES AV CANAL de Fontaine-bleau.

La premiere parle.



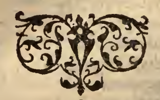
E l'immortel les Rois sont les enfans,
Ils ont par luy leurs Lauriers triomphans,
Ils sont par luy reuerez en la terre
Ils ont de Dieu le portrait sur le front,
Dieu les inspire, & tout cela qu'ils font

Vient du grand Dieu qui darde le tonnerre.
Or ce grand Prince à l'exemple de soy
Fist pour miracle en France naistre vn Roy,
Dont la semence à nulle autre seconde
Estoit parfaite, & comme le Soleil
Qui de clarté ne trouue son pareil,
Vesquit sans pair, tant qu'il vesquit au monde.
Ce fut Henry de tous biens accompli,
D'vne ame viue ayant le corps rempli,
Semblable aux Dieux de façons & de gestes:
Son esprit fut embelli de vertu:
Car en naissant du Ciel il auoit eu
Tout le bon-heur des lumieres celestes.
Il fut en guerre vn Prince tres-vaillant,
Soigneux, actif, diligent & veillant,
Voire & sembloit que Mars luy fist seruice:
En temps de paix son peuple corrigeoit,
Chassoit le mal de sa terre, & logeoit
Par les citez la crainte de Iustice.
Or tout ainsi comme il estoit parfait,
Tel comme luy son peuple s'estoit fait,
Vertu regnoit par toute sa contrée,
Qui d'vn chacun le rendoit honorée
Et bref c'estoit le bel âge doré
Où fleurissoit Saturne auec Astrée.
Pour faire honneur à vn siecle si beau
(Qui ressembloit à ce monde nouueau
Quand nos ayeuls n'estoient tels que nous sommes)
Apparoissoient les Nymphes & les Dieux,
Et sans auoir vn voile sur les yeux,
Ne desdaignoient la presence des hommes.
Par les forests les Syluains habitoient,

Faunes & Pans aux bocages chantoient,
Et sur les monts dansoient les Oreades:
La mer auoit son Glauque & son Neptun,
Desur les bords venoit iouër Portun,
Et les ruisseaux abondoient des Naiades.
Mais quand le Ciel qui ne se peut flechir
Par nos souspirs, se voulut enrichir,
O Ciel cruel! de la mort d'vn tel Prince,
Le monde fut despouillé de bon-heur,
Fut déuestu d'ornement & d'honneur,
Et la vertu laissa nostre Prouince.
En lieu de paix, d'amour & de bonté
Vint la malice au visage eshonté,
Haines, discords & factions de villes:
Desir de sang les hommes fist armer,
L'ambition apres vint allumer
Le grand brazier des querelles ciuiles.
Le peuple adonc transporté d'appetit,
Tout insensé d'armes se reuestit:
Lors la raison dessous les pieds fut mise:
Bref le François par sa desloyauté
De son pays arracha la beauté,
Comme vn iardin saccagé de la Bise.
Alors les Dieux d'vn tel fait desplaisans,
Voyans la Royne & ses fils en bas ans
De tous costez tourmentez de la guerre,
Pour ne souiller leurs yeux en regardant
Le sang versé dessous le fer ardant,
Par grand despit se cacherent sous terre.
L'vn s'enferma dans le creux d'vn rocher,
L'autre s'alla dans vn arbre cacher, VI
L'autre en vn antre, & l'autre sous les ondes:

Aux vertus nourri dés ieunesse,
Tu passeras tous les mortels
De bon esprit & de prouësse.
La France se peut asseurer
De se voir soudain estrenée
Des honneurs qu'on doit esperer
D'vne Royauté si bien-née.
Et bien qu'on puisse appercevoir
Par les rayons de ta lumiere,
L'heureuse fin que doit auoir
Vn fils nourri de telle mere:
Si veux-ie encor pour l'auenir
(Des destins Prophetes no⁹ sõmes)
T'ouurir ce qui ne peut venir
En la cognoissance des hommes.
Non seulement pacifiras
Du tout la France discordante,
Mais plus que iamais la feras
De biens & d'honneurs abõdante:
Et menant en guerre auec toy
Ton frere appuy de tes loüanges,
Veinqueur des Rois le feras Roy
De maintes nations estranges.
Sous toy la malice mourra,
L'erreur la fraude & l'impudence,
Et la mensonge ne pourra
Resister deuant ta prudence.
Puis ayant vescu comme il fault,
Despouilleras le mortel voile,
Et pres de ton pere là haut
Tu seras vne belle estoile.
Et toy mere resiouy toy,

Mere sur toutes vertueuse,
Qui as nourri ce ieune Roy
D'vne prudence si soigneuse:
Bien tost auras de tes trauaux
Le loyer que le ciel te donne,
Quand tu verras tous ses vassaux
S'humilier sous sa Couronne.
Et toy son frere en qui respand
L'Astre son heureuse influence,
Ta force & grandeur ne depend
Qu'à luy porter obeyssance.
Ton auantage vient du sien,
Ta gloire sans la sienne est vaine,
Ton bien procede de son bien,
Comme vn ruisseau de sa fontaine.
Viuez donc amiablement
Faisans vos noms par tout espandre,
Viuez tous trois heureusement
Charles, Catherine, Alexandre.



CHANSON RECITEE par les Chantres.



Dieu ressemblent les Rois,
Qui sous l'ordre de ses lois
Le cours des Astres enserre,
Parfait sans fin, sans milieu:
A l'exemple du grand Dieu
Les Rois gouuernent la terre.

Ils ne sont egaux d'honneurs;
Les vns sont pauures Seigneurs
Ou d'vne Isle infructueuse,
Ou d'vn lieu chaud & mal-sain:
Mais le nostre est souuerain
D'vne terre bien-heureuse.

Sous luy sont mille citez,
Peuples en guerre vsitez,
Forests, campagnes, valées,
Et fleuues au large front,
Qui bruyant, Charles, s'en-vont
Fendre les plaines salées.

Luy chassant les estrangers,
Sauuant les siens des dangers
A rendu sa France viue,
A tué Mars son meurdrier,
Faisant naistre d'vn Laurier
Les beaux rameaux de l'Oliue.

Charles des Rois est le grand,
C'est le grand Roy qui respand

Sur la France sa lumiere,
Qui croist ieune, fort & beau
Comme vn clair Soleil nouueau
Qui va prendre sa carriere.
Quand Iupiter maria
Sa Thétis, il conuia
Les plus grans Dieux à la feste,
Pallas, Mercure, Apollon,
Neptune & Mars tout felon
Que mur ny ville n'arreste.
Tout ce que les Cieux pouuoient,
Tout ce que les Dieux auoient
De richesse & d'excellence,
Fut ce iour en appareil:
Mais rien ne se veid pareil
Au grand Monarque de France.
Iô la paix nous chantons,
Et de Charles nous vantons
Le Sceptre inuincible & riche:
Nous rechantons sa douceur,
Sa mere, freres, & sœur,
Et son espouse d'Austriche.



COMPARAISON DV SOLEIL ET DV ROY, recitée par deux ioüeurs de Lyre.

I.



E Soleil & nostre Roy
Sont semblables de puissance:
L'vn gouuerne dessous soy
Le Ciel, & l'autre la France.

II.

L'vn du Ciel tient le milieu,
Des Astres clairté premiere:
Et l'autre comme vn grand Dieu
Aux terres donne lumiere.

I.

L'vn n'est iamais offensé
D'orages ny de tempeste:
L'obscur est tousiours percé
Des beaux rayons de sa teste.

II.

L'autre a tousiours combatu
Les guerres & les enuies,
Et fait sentir sa vertu
Aux puissances ennemies.

I.

L'vn est autheur de la paix
Chassant le discord du monde,
Illustrant de ses beaux rais

La terre, le ciel & l'onde.

II.

Et l'autre ayant du discord
La puissance rencontrée,
A mis les guerres à mort,
Et la paix en sa contrée.

I.

Tout Astre prend du Soleil
Sa lumiere tant soit haute:
Car c'est l'Astre nompareil
Liberal sans auoir faute.

II.

Du Roy vient force & vigueur
Honneur & grandeur royale,
Et tout homme de bon cœur
Cognoist sa main liberale.

I.

Le Soleil est couronné
De feux qu'en terre il nous darde,
Et tout Astre bien tourné
Nostre bon Prince regarde.

II.

De nostre Roy la grandeur
Pareil au Soleil ressemble,
Qui iette plus de splendeur
Que les estoiles ensemble.

I.

Bref le Soleil esclairant
Par tout, qui point ne repose,
De Charles n'est differant
Seulement que d'vne chose.

11.

C'est que le Soleil mourra
Apres quelque temps d'espace,
Et Charles au Ciel ira
Du Soleil prendre la place.

CARTEL POVR LE ROY Charles IX. habillé en forme de Soleil.

Comme le feu surmonte toute chose
Qui deuant luy pour resister s'oppose,
Ainsi du fer de mon glaiue pointu
Tout Cheualier à terre est abatu:
Les plus vaillãs redoutẽt ma puissãce,
Et la mort pend sur le bout de ma lance.
Amour me pousse errant de toutes pars
Pour essayer les fortunes de Mars,
Et de mon nom remplir la terre & l'onde,
Pour auoir place en ceste Table ronde,
Où les vieux Preux autrefois auoient eu
Vn lieu d'honneur, loyer de leur vertu.
Or desdaignant les hazards de la guerre
Comme donteur des monstres de la terre,
Par haut desir au Ciel ie suis monté,
Où du Soleil i'ay l'habit emprunté,
Afin de faire aux estoiles celestes
Comme aux mortels mes vertus manifestes.
Donc si quelqu'vn soit d'enhaut ou d'embas,

Veut esprouuer ma puissance aux combas,
S'adresse à moy, ie luy feray cognoistre
A coups ferrez combien poise ma destre,
En l'vniuers ne trouuant mon pareil,
Qui passeroit de vertu le Soleil.

CARTEL FAIT POVR vn combat que fist le Roy en l'Isle du Palais.

LE fort Soleil ne s'offense des nuës,
Ny mes vertus par la terre cognuës
N'õt iamais peur des cõbats outrageux:
C'est mon desir, mes esbats & mes jeux
Que de porter sur le dos la cuirace,
Mon ennemy renuerser sur la place,
Et bien brosser le destrier aux tournois,
En cent façons esclater le long bois,
Et de gaigner le pris à la carriere,
Et d'estre seul veinqueur en la barriere.
Et si quelqu'vn par vn combat nouueau
Veut essayer ma puissance sur l'eau,
Il sentira qu'autant ie sçay de guerre
Dessus les eaux comme dessus la terre.
Ie suis errant vagabond estranger,
Qui vais cherchant en tous lieux le danger,
Afin qu'au monde en armes on me voye:
Suyure vertu par toute honneste voye:
Mon ennemy (auant que le Soleil

Tombe

Tombe en la mer) de son sang tout vermeil,
A son malheur me pourra bien cognoistre,
Portant au dos les marques de ma destre.
Il ne verra mon courage faillir,
Et l'assaudray en lieu de m'assaillir,
Pour retrancher par le fer son audace:
» Tel a grand peur qui bien souuent menace.

CARTEL CONTRE l'Amour.

DE deux Amours on voit la terre pleine,
L'vn est sans mal, sans trauail & sans peine,
Prompt & soudain, qui loin de ce bas lieu
Nos cœurs esleue aux mysteres de Dieu:
Si que laissant les terres & les nuës,
Cherche du Ciel les traces incognuës,
Et par vn vol à l'esprit coustumier
Reloge l'ame en son logis premier.
Et la ioignant à sa premiere essence,
De ce grand Tout luy donne cognoissance,
Si bien que l'homme en contemplant se fait
Non plus terrestre, ains Celeste parfait.
Telle amour est aux vertueux tres-belle,
Qui d'autant plus toutes Amours excelle,
Que l'esprit est de son bien iouyssant,
Et que le Ciel la terre va passant.
De telle ardeur comme chainons dependent

Cent mille ardeurs qui çà bas se respandent
Dedans nos cœurs, & nous seruent de loy,
Comme de craindre & reuerer son Roy,
Bon citoyen defendre sa patrie,
Et pour les siens abandonner la vie,
Son compagnon en armes secourir,
Pour le renom les Lauriers acquerir,
Et mespriser toute fortune extrême,
Et le publiq' aimer mieux que soy-mesme.
Or ie n'appelle Amour sinon celuy
Qui nous maintient & nous tire d'ennuy,
Nous pousse au ciel, nous fait aimer nos Princes,
Et d'vn grand cœur secourir nos prouinces.
Pour les amis se monstrer hazardeux,
Afin d'auoir le mesme secours d'eux
Quand quelque mal outrageux nous offence:
Pour tel effet l'amitié se commence.
Or l'autre Amour qui maistrise les cœurs,
Est l'artisan de toutes nos douleurs,
Aueugle enfant que l'humaine malice,
A mis au ciel pour fauteur de son vice.
Mille combats au monde sont venus
Par le moyen de la folle Venus:
Thebes & Troye en furent saccagées.
Car de l'Amour les fureurs enragées
Par vn despit s'attizans peu à peu,
D'vn petit bois allument vn grand feu.
L'homme bien-né se souille de diffame,
Idolatrant les beautez d'vne femme
Ieune auiourd'huy, demain vieille, & qui n'est
Belle, sinon d'autant qu'elle nous plaist,
Et par vn teint qui pippe nostre veue:

Au reste elle est de bon sens despourueuë,
Prompte, legere, inconstante & suiuant
Le naturel des vagues & du vent.
Malheureux est & digne de misere,
Qui fait appuy de chose si legere,
Qui momentaine en rien s'esuanouist,
Et de sa fleur douze ou quinze ans iouist.
Toute beauté n'est que chose fardée,
Haye autant comme elle est demandée.
L'homme grossier les femmes aimera,
L'homme gaillard ne les estimera,
Sans valeter vne sotte Maistresse,
Sinon d'autant que l'affaire le presse:
Pour la contrainte il aura d'elle soin
Comme cherchant le remede au besoin,
Se souciant de soy-mesme & non d'elle,
Laisser la vieille, & prendre vne nouuelle,
Sans passion : car c'est vn grand plaisir
En n'aimant rien de changer & choisir.
Donq Cheualiers pour chose malheureuse
Nous detestons vne flame amoureuse,
Et soustiendrons contre tous assaillans
(Quand ce seroient de ces fameux Rolans)
Que Cupidon est vn Dieu d'iniustice,
Qui la ieunesse appaste de tout vice,
Et qu'on le doit comme pernicieux
Banir bien loin de la terre & des Cieux,

AVTRE CARTEL POVR l'Amour.

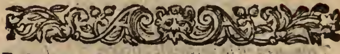
L'Homme qui n'aime est vn Scythe sauuage,
Viuant sans cœur, sans ame & sans courage:
On ne sçauroit se passer de l'Amour
Non plus qu'on fait du Soleil & du iour.
Ainsi que l'ame en nostre corps entrée
Esmeut le corps, ainsi l'Amour sacrée
Entrée en l'ame esmeut l'ame par soy
Pour luy seruir de patron & de loy,
Et la pousser aux plus parfaites choses
Qui soient en terre & dans le ciel encloses.
Or cest Amour, qui gouuerne les cieux,
Comme esloigné de l'homme & de ses yeux,
Visiblement ne se donne à cognoistre
Au sens humain: car il est trop grand maistre.
De sa grandeur on ne sçauroit parler:
Si haut que lui l'homme ne peut voler,
Pour conceuoir ses diuines puissances:
Mais de l'Amour autheur de nos naissances,
Terrestre & bas, qui nostre humanité
Rend presque egale à la Diuinité,
De pere en fils conceuant nos semblables,
Pour reparer les siecles perdurables:
De ce grand Dieu pere de volupté,
Par qui le peuple est doucement donté,
Qui nous chatouille & se mesle en nos veines,
Maistre & seigneur des affaires humaines,

Ie veux parler, & dire que ſans luy
L'homme mourroit plein de ſoin & d'ennuy.
Vn plus grand bien ne ſe trouue en la vie,
De ſoy faſcheuſe & bouillante d'enuie,
D'ambition & d'honneur importun,
Que de trouuer entre mille quelqu'vn
Auquel on puiſſe auecques confiance
Dire ſans fard tout cela que lon penſe.
Amour nous fait tel plaiſir eſprouuer:
L'amitié fait le bon amy trouuer.
Comme pourroit vn homme ſociable
Auoir party qui luy fuſt aggreable
Pour viure enſemble en toute loyauté,
Sans s'allier à la douce beauté
D'vne treſſage & vertueuſe Dame?
Pour n'eſtre plus que deux corps en vne ame,
Vn ſeul eſprit, qui ſe puiſſe enflamer
Tant ſeulement du ſeul honneur d'aimer,
Ne cherchant point de ſon ardeur extréme
Autre loyer ſinon que l'Amour meſme,
Qu'en bien aimant de ſe voir bien aimé?
Qui d'autre ſorte a le cœur allumé
Ou d'auarice, ardeur ou conuoitiſe,
Indigne il eſt qu'Amour le fauoriſe.
Telle Amour eſt pleine de paßion,
Qui ne cognoiſt que la perfection
D'Amour n'eſt rien qu'vne ardeur mutuelle,
Qui ſe commence & ſe finiſt en elle.
Pource Seigneurs, qui les armes ſuiuez,
Et aux Palais des grands Princes viuez
Si m'en croyez, apprenez dés ieuneſſe
A bien choiſir vne belle Maiſtreſſe:

» N'en prenez point de laides: la laideur
» Cache tousiours vne lente froideur,
» Qui hors du cœur la chaleur nous arrache:
» Vn corps difforme vne ame laide cache.
Or tout ainsi qu'vn visage sans fard,
Courtois & beau, tout gentil & gaillard,
Est le miroüer d'vne ame bien parfaite:
Ainsi la face horrible & contrefaite
Est le miroüer où l'on voit par dehors
Estre vn esprit aussi laid que le corps.
Pource autrefois les Muses immortelles
Ont les vertus peintes en Damoiselles,
Pour faire voir clerement à chacun
Que les vertus & les Dames n'est qu'vn.
Les Dames sont des hommes les escolles:
Les chastians de leurs ieunesses folles,
Les font courtois, vertueux & vaillants.
Tels ont vescu ces superbes Rolands,
Renauds, Tristãs, pleins d'vne ame amoureuse,
Qui desireux de gloire auantureuse,
Comme les Dieux s'acquirent des autels,
Faisant par tout des gestes immortels.
Ce fut Amour autheur de telle affaire:
Car sans ce Dieu ils n'eussent sceu rien faire.
Qui voudra donq soy-mesme se donter,
Et iusqu'au ciel par loüange monter,
Et qui voudra son cœur faire paroistre
Grand par-sur tous, & de soy-mesme maistre,
Soit amoureux d'vne Dame qui sçait
Rendre l'Amant vertueux & parfait.
L'homme mal-né qui les Amours mesprise,
N'acheuera iamais belle entreprise,

Ains tout perclus de sens & de raison
Ne bougera poltron de sa maison.
Aux temps passez & Iason & Thesée
De mainte affaire estrange & mal-aisée
Sont retournez enuironnez d'honneur,
Ayant Amour pour guide & gouuerneur.
Les Dames sont pleines de courtoisie,
Ont le cœur haut, haute la fantaisie.
On voit tousiours la femme de moitié
Surpasser l'homme en parfaite amitié:
Tesmoin en est la vertueuse Alceste,
Qui se tua pour son espoux Admete,
Où nul Amant ne se sçauroit trauuer.
Mort de sa main pour sa Dame sauuer.
Tout cœur de femme est armé de fiance:
Celuy de l'homme est plein d'impatience,
Menteur, pariure, incertain & leger,
Double, fardé, trompeur & mensonger.
Or s'il se trouue vne amitié bien faite,
D'âge, de mœurs, en loyauté parfaite,
C'est vn thresor qui bien-heureux se doit
Garder, d'autant que bien rare on le voit,
Et que chacun contemple en sa partie
La saincte amour dont la leur est sortie,
Qu'on ne voit plus comme on souloit icy
Depuis le temps que le peuple obscurcy
D'erreur, de fraude & de vices infames
Ainsi qu'il doit n'honore plus les Dames:
Car tousiours regne au monde le malheur,
Quand plus n'y sont les Dames en honneur.
Si quelque braue ennemy de sa vie,
Ou trop chagrin ou trop enflé d'enuie

Veut souſtenir comme preſomptueux,
Qu'aimer n'eſt point vn acte vertueux,
Et qu'on ne doit ſeruir les Damoiſelles,
Ou les ſeruant en prendre de nouuelles,
Vienne au combat: ie luy feray ſentir
Que le meſdire apporte vn repentir,
Et vergongneux confeſſer par contrainte
Que bien aimer eſt vne choſe ſaincte.



POVR LE ROY HABILLÉ en Hercule, & Pluton trainé deuant luy.

CE Cheualier d'inuincible puiſſance
Eſt Hercules, qui venāt aux Enfers
A mis ma porte & mon Sceptre à l'enuers,
Et moy Pluton ſous ſon obeyſſance.
Luy tout ardant de triomphe & de gloire,
Le triple chef de Cerbere enchainé
Met ſous le ioug, par lequel eſt trainé
Son chariot en ſigne de victoire.
Il a tiré de l'abiſme profonde
Ces Cheualiers que voyez à l'entour,
Et du Tartare où ne luit point le iour,
(En me forçant) les rameine en ce monde.
Leſquels pour rendre eſpoinçonnez d'enuie,
Graces au Dieu qui les a rendus francs,
Tous Cheualiers qui ſeront ſur les rancs
Veulent combatre aux deſpens de leur vie.

Et si leur force au combat ne surmonte
Tous assaillans, luy-mesme sa vertu
Veut employer pour mettre au combatu
Dessus le front la vergongne & la honte.

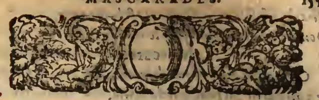


CARTEL POVR LE ROY
HENRY III.

Cest habit blanc que ie porte Madame
Est pour monstrer la blancheur de mon ame,
Et ceste foy parfaite en loyauté
Qu'au cœur ie porte aimant vostre beauté.
Toute vertu, tant soit elle admirable,
Ne fut iamais à la mienne semblable,
D'autant qu'on voit assez d'autres vertus.
» L'homme loyal icy ne se voit plus.
Que l'incarnat tant qu'il voudra se vante,
Le iaune aussi qui l'amoureux contante,
Et le verd-gay que Venus aime tant :
Telles couleurs ne me plaisent, d'autant
Qu'vn temt fardé leurs beautez a souillées
L'vne dans l'autre estrangement meslées.
Comme le simple en tout est plus parfait
Que le meslé qui de plusieurs se fait :
Ainsi le blanc comme simple surpasse
Toute couleur où la mesleure passe.
Simple est le blanc, le reste est composé,

Où l'artifice a le fard apposé:
Car en tombant de sa simple nature
S'est corrompu par diuerse teinture,
Et n'est plus beau par la mutation,
Comme eslongné de sa perfection.
Donq qui voudra, pour accoustrement porte
Vn habit peint de mainte estrange sorte,
Soit bigarré du corps comme du cœur,
Toute couleur sans la blanche couleur
N'est à bon droit parfaite ny loüable:
Le blanc naïf seulement est capable
De receuoir toutes couleurs, & peut
Changer sa forme en tout cela qu'il veut,
Où l'accident des autres n'a puissance
De retourner en vne blanche essence.
Le Ciel est blanc: la Lune & le flambeau
Du grand Soleil pour estre blanc, est beau:
Pour estre blanche est belle la lumiere:
La couleur blanche est tousiours la premiere.

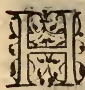




DIALOGVE POVR VNE Mascarade.

AMOVR ET MERCVRE.

Amour.



Erant des Dieux, qu'vne fille d'Atlas
Conceut léger, pren tes ailes cognuës,
Et trauersant le long chemin des nuës
Laisse le ciel, & t'en-vole là bas.

Mercure.

Fils de Venus, qui portes en tes mains
L'arc qui aux Dieux & aux hommes commande,
Pourquoy veux-tu que du ciel ie descende
Pour aller voir la terre des humains?

Amour.

Iupiter veut par le conseil des Dieux,
Qu'ailles trouuer le plus grand de la race
Des trois commis à conquerir la place
Et tous les forts du Chasteau perilleux.

Mercure.

Quelle contrée a produit ce bon heur?
Qui mettra fin à si haute entreprise?
Qui est celuy que le ciel fauorise
Sur tous les trois de proüesse & d'honneur?

Amour.

Ie te diray le pays & le nom
De ce guerrier qui a tant de puissance:

Charle est son nom, son pays est la France,
Dont les vertus surpassent le renom.

Mercure.

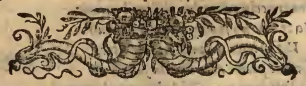
C'est assez dit : tu me donnes la loy,
Ie vais partir, il faut que i'obeysse,
Il faut Amour qu'on te face seruice,
Les plus grands Dieux obeyssent à toy.

MONOLOGVE DE MERcure aux Dames.

DAmes, ie suis le courrier Atlantide,
Qui trauersant le grand espace humide
Comme vn oiseau de son vol soustenu,
Porté du vent suis en France venu
Par le conseil de ce Dieu qui tempere
Hommes & Dieux, de toute chose Pere,
Pour enuoyer vn Cheualier François
Aspre à la guerre & le plus fort de trois,
A qui le Ciel sous bonne destinée
A dés long temps la conqueste ordonnée
Du fort Chasteau perilleux, que l'Amour
Tient remparé de perils à l'entour.
Il ne faut point qu'vn Cheualier s'appreste
Au long labeur d'vne telle conqueste,
S'il n'est aimé des Dieux & du Destin:
Quiconque soit qui la doit mettre à fin,
Sera chery des Cieux & de Nature,
Et reserué pour si haute auanture.

Premierement d'vn courage indonté
Voirra l'Enfer qui flamboye à costé,
Et baignera ses armes homicides
Au tiede sang des fieres Eumenides,
Et des fureurs des Gorgonnes, qui ont
Vn œil farouche enfoncé sous le front.
Rien de Pluton ne vaudra la proüesse,
Soulfre, fumée & grosse flame espesse
Contre celuy dont le puissant bouclair
Ne craint ny feu ny flame ny esclair.
Victorieux du peril de la destre,
L'autre peril l'attend à la senestre:
Ce sont trauaux & labeurs vehemens,
Gennes, horreurs, la maison des tourmens:
Où mainte voix en souspirs estendue
Horriblement de loin est entendue
Des malheureux qui autresfois n'auoient
Gardé la foy qu'aux Dames ils deuoient.
Pource Amoureux gardez l'Amour fidelle
De peur d'entrer en peine si cruelle.
Ayant forcé ce danger par vertu,
Et par l'effort de son glaiue pointu,
Se couronnant de loüange & de gloire,
D'vn tel Chasteau gaignera la victoire:
Puis il doit voir vn beau iardin, ainçois
Vn Paradis, des delices le chois,
Où fleurs & fruicts en abondance naissent,
Et à l'enuy l'vne sur l'autre croissent:
Où les plaisirs & les Amours iumeaux
Vont voletant de rameaux en rameaux.
Là le troupeau des Nymphes & des Fées,
D'œillets, de lis, & de roses coiffées,

Le feront digne au regard de leurs yeux
Et de la table & du Nectar des Dieux,
En luy donnant entiere iouyssance
De tous les biens qui sont en leur puissance:
Voire de ceux que ce grand Vniuers
Fait naistre au iour pour ses tourmens soufferts:
Tant vne fin de tout plaisir est pleine,
Quand la vertu s'achete par la peine.



POVR VNE MASCARADE.

IVPITER.

Ie suis des Dieux le Seigneur & le pere,
Tout element à mon Sceptre obtempere,
Le cours du Ciel m'a reigle va suiuant:
Dedans la nuë armé de mon tonnerre
Ie fais trembler les ondes & la terre,
Haut-esleué sur les ailes du vent.
Bas à mes pieds les peuples ie regarde,
Rois, Empereurs sont en ma sauuegarde,
Et par sur tous Charles que i'aime mieux:
Entre nous deux pour supréme auantage
Du Monde entier auons fait vn partage,
A luy la Terre, & à moy tous les Cieux.
De ma maison, sans me le faire entendre,
Mars & Amour ont bien osé descendre,
Accompagnant trois Cheualiers de nom,
Qui estrangers sont abordez en France
Pour le cognoistre & voir si sa puissance
Estoit pareille au bruit de son renom.

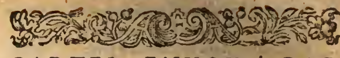
Or ie cognois ce Prince magnanime,
Qui les combats plus que la v e estime:
Il leur voudra son bras faire sentir,
D'vn braue cœur assaillant ces gend'armes,
Et par l'effort de toutes sortes d'armes
Leur attacher au front le repentir.
Pource ie vien le soustien de ce Prince,
Sans endurer qu'en sa mesme Prouince,
Des estrangers puisse estre combatu:
Pour son secours Pallas ie luy ameine,
Qui punira de vengeance soudaine
Mars par la lance, Amour par la vertu.

PALLAS.



V haut du Ciel ie suis icy venuë
Dessus le dos d'vne legere nuë,
Traçant en l'air vn voyage nouueau,
Par la priere en courroux animée
De ce grand Dieu qui me fist toute armée
Malgré Iunon, naistre de son cerueau.
Moy sœur des Rois en armes ie proteste
Donner secours à ma race celeste,
Et d'enfermer mon corps de toutes pars
De deux harnois: l'vn est fait de sagesse,
L'autre trempé d'ardeur & de prouësse,
L'vn contre Amour, & l'autre contre Mars.
Mars furieux tout allumé de rage
A mille fois prouoqué mon courage,
Et mesprisé ma force en se brauant:
Mais quand ma lance au combat le menace,

Il perd le cœur & s'enfuit de la place,
Loin de mes bras comme vne poudre au vent.
Quand Cupidon par blandisse ou cautelle
Me veut blesser de sa fleche cruelle,
Ou de mon corps finement approcher,
Deuant ses yeux ie monstre ma Gorgonne,
Qui d'vn regard telle crainte luy donne,
Que froid, sans ame, il deuient vn rocher.
Ces ieunes Dieux contre Charles mon frere
Ont fait armer vne force contraire:
Seule ie puis empescher leur moyen,
En luy donnant & secours & remede,
Comme ie fis au vaillant Diomede
Qui combatoit deuant le mur Troyen.
Ie veux ruer ainsi que d'vne foudre
Ce gentil Mars terrassé sur la poudre,
Et en despit de ses trois Combatans
Le desarmer au milieu de la guerre,
Ou l'enuoyer là bas dessous la terre
Bien loin du Ciel auecques les Titans.
Et si Amour approche de ma lance,
A ses despens cognoistra ma vaillance,
Bien qu'autre part mon bras il ait cognu:
Ie briseray son carquois & ses fleches,
Fendray son arc, esteindray ses flamesches,
Rompray son aile & l'ennoyray tout nu.

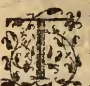


CARTEL ENVOYE' PAR le Nain des huict Cheualiers estranges.

HVict Cheualiers de nation estrange,
Autãt vaillans qu'amoureux de louãge,
Rauis du nom qui par le monde court
De vos vertus, Sire, & de vostre Court,
Estoient partis espoinçonnez de gloire
De r'emporter des combats la victoire:
Mais le chemin & le trop long seiour
Les a trompez: car ne venant au iour
De vos Tournois, ont perdu l'esperance
De plus monstrer en armes leur vaillance,
S'il ne vous plaist leur faire ouurir le Pas,
Et commander autres nouueaux combas.
Donques, grand Roy, que tout le peuple estime
Enfant de Mars, si l'honneur vous anime,
Si la vertu vous eschauffe le cœur,
Ne permettez que leur ieune vigueur
Se refroidisse, & leur chaude prouësse
Sans l'employer se rouille de paresse:
Ils sont tous prests aux combats de monstrer
Que plus vaillans on ne peut rencontrer.
Ils combatront comme hardis gendarmes
Iusqu'à la mort de toutes sortes d'armes,
Et à cheual & à pied: car ils ont
La force en main, l'audace sur le front,

Ils sont vestus d'vne diuerse sorte:
L'vn du haut Ciel la riche couleur porte
Le bleu, qui est signe certain aux yeux
Que son esprit est fauory des Cieux.
L'vn la couleur d'vne Colombe a prise,
Pour tesmoigner qu'Amour le fauorise:
L'autre accoustré d'vn habillement blanc,
Apparoist iuste & magnanime & franc:
L'autre qui prend la noire couuerture,
Se monstre ferme & constant de nature:
Le Cheualier paré d'vn habit verd,
Est d'esperance & d'amitié couuert:
L'autre accoustré de couleur grise, monstre
Qu'en bien aimant toute peine on rencontre:
Celuy qui a l'incarnat dessus soy,
Monstre du cœur la constance & la foy:
Et le dernier qui l'habit iaune porte,
D'vn bon espoir son amour reconforte.
Voyla les huict qui veulent batailler,
S'il vous plaist, Sire, en armes leur bailler
Lieu de Tournoy, & ne vouloir defendre
Que dessous vous la guerre on puisse apprendre.
Or pour-autant que les ieunes soudars
Sans Cupidon ne sont cheriz de Mars,
Ie suppli'ray les Dames fauorables
A ce besoin leur estre secourables:
Car bien souuent le plus fort est donté,
Si l'art d'Amour ne defend son costé.

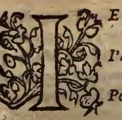
AVTRE CARTEL.



Rois guerriers incogneus de nation estrange,
Ont laissé leur pays desireux de louange,
Pour venir esprouuer auecque le harnois
La force & la vertu des Cheualiers François:
Afin qu'en acquerant honneur par leurs prouësses
Soiēt dignes d'estre aimez de leurs belles Maistresses.
Chacū courra trois coups en masque, & qui mettra
Plus de fois en la bague, Amour luy permettra
De gaigner seul le pris, n'estant pour rien contées
Les attaintes qui sont sans effect emportées:
Et quand les assaillans & les tenans seront
Egaux & non veincus, derechef ils pourront
Recommencer la course & retenter la gloire,
Tant que l'vn dessus l'autre emporte la victoire.
Premier que de courir, ces guerriers bien appris
Iront autour du camp, & toucheront les pris
Tels qu'ils voudrōt choisir sans respect de personne,
Qui seront attachez au haut d'vne Colonne:
La main victorieuse aura le pris touché,
Que le veincu payera honteux de son peché:
Suppliant humblement que le Roy nous ordonne
Des Iuges pour garder nostre droict, & qu'il dōne
Faueur à la valeur du Cheualier veinqueur.
„ La faueur d'vn grād Prīce est l'ame d'vn bō cœur

MASCARADE POVR LES Nopces de Monſeigneur de Ioyeuſe, Admiral de France.

Aux Dames.



E voirrois à regret la lumiere du iour,
I'aurois ingrat ſoldat cõbatu ſous Amour,
Porté ſes estẽdars, & ſuyui ſes armées,
Si voyant maintenant ſes armes diffamées,
Et luy fait priſonnier, lié contre vn rocher,
Ie ne venois icy ſes liens détacher,
Et luy rendre auiourd'huy ſa liberté paſſée,
Comme Andromede l'euſt par les mains de Perſée.
C'eſt bien fait de domter ces cruels animaux,
Et ces monſtres qui font aux hommes tant de maux,
Qui de ſang & de meurtre ont ſanglante la face:
Mais d'outrager Amour pere de noſtre race,
Le mener en trofée, & luy ſerrer les mains,
C'eſt enſemble offenſer les Dieux & les humains.
Celuy ſuça le laict d'vne fiere Lionne,
Qui Venus iniurie, & ſon fils empriſonne,
Sans reſpecter ce Dieu qui vengeur doit venir
Bien toſt l'arc en la main à fin de le punir.
Dés le premier regard ſans autre teſmoignage,

Voyant son poil, son front, ses yeux & son visage,
Il deuoit bien penser qu'vne diuinité
Estoit en cest enfant : mais trop de vanité
Auengla sa raison pour ses fautes accroistre,
Comme aux Tyrrheneans qui ne peurent cognoistre
Bacchus en leur nauire, & depuis en la mer
Se veirent par leur faute en Daufins transformer,
Ainsi Niobe apprist par son orgueil funeste
Qu'on ne doit offenser la puissance celeste.
Est-ce pas faire au ciel iniure & deshonneur
De dire que l'Amour, du Monde gouuerneur,
Soit meschant & cruel & autheur de tout vice?
Et luy attribuer nostre propre malice?
Contre sa Deïté Geans nous bataillons:
Amour ne faut iamais, nous sommes qui faillons.
C'est luy qui de grossiers nous a rendus honnestes,
Qui nous apriuoisant nous separa des bestes,
Et de ses beaux desseins remplissant nos raisons,
Nous apprist à bastir bourgades & maisons.
C'est luy qui des vertus nous enseigne la voye,
C'est luy qui par esprit aux Demons nous enuoye,
Qui nous rauist de nous, & qui nous loge aux Cieux,
Et nous repaist de manne à la table des Dieux.
Porté dessus son aile, esclairé de ses flames,
Couuert de vos faueurs, ie viens icy, mes Dames,
Pour venger son iniure, & l'oster hors d'esmoy.
» Le deuoir d'vn sujet c'est aider à son Roy.

CARTEL POVR LE COMbat à cheual, en forme de Balet.



Es nouueaux Cheualiers par moy vous font entendre
Que leurs premiers ayeuls furent fils de Meandre,
A qui le fleuue apprit à tourner leurs cheuaux
Comme il tourne & se vire & se plie en ses eaux.
Pyrrhe en celle façon sur le tombeau d'Achille
Feit vne danse armée: & aux bords de Sicile
Enée en decorant son pere de tournois,
Feit sauter les Troyens au branle du harnois;
Où les ieunes enfans en cent mille manieres
Meslerent les replis de leurs courses guerrieres.
Pallas qui les conduit, a de sa propre main
Façonné leurs cheuaux, & leur donna le frein,
Mais plustost vn esprit, qui sagement les guide
Par art obeissant à la loy de la bride.
Tantost vous les voirrez à courbettes danser,
Tantost se reculer, s'approcher, s'auancer,
S'escarter, s'esloigner, se serrer, se reioindre
D'vne poincte allongée, & tantost d'vne moindre,
Contrefaisant la guerre au semblant d'vne paix,
Croizez, entrelassez de droit & de biais,
Tantost en forme ronde, & tantost en carrée,
Ainsi qu'vn Labyrinth, dont la trace esgarée
Nous abuse les pas en ses diuers chemins:
Ainsi qu'on voit danser en la mer les Dauphins,

Ainsi qu'on voit voller par le trauers des nuës
En diuerses façons vne troupe de Gruës.
Or pour voir nostre siecle où preside Henry,
En toute discipline honnestement nourry,
Où la perfection de tous mestiers abonde,
Autant qu'il est parfaict, & le plus grãd du mõde,
Ces Centaures armez à nostre âge incognus,
Au bruit d'vn si haut Prince en France sont venus
Pour les peuples instruire, & les rendre faciles
Autant que sous le frein leurs cheuaux sont dociles,
Et faire de son nom tout le monde rauir,
Afin que toute chose apprenne à le seruir.

CARTEL POVR LES CHEualiers celestes, ou Dioscoures.

Nous sommes ces Gemeaux dõt la valeur extresme
Nous feit estimer fils du grãd Iupiter mesme,
Qui fendismes premiers compagnons de Iason,
Neptune d'auirons allant à la Toison:
Qui par terre & par mer vainquismes les brauades,
Des Colchiens en terre, en mer des Symplegades,
Et qui fuyans le peuple & son chemin battu,
Fusmes astres du Ciel conduits par la vertu,
Dont les rayons pour marque encore sur nos testes
Reluisent redoutez des vents & des tempestes.
Tous deux memoratifs de nos premiers mestiers,
Le Ciel pour ceste nuict nous quittons volontiers,

Et desirons encore immortels que nous sommes,
R'essayer les combats & les trauaux des hommes.
Donc si quelqu'vn vouloit en armes maintenir
Que les ieunes guerriers que le temps fait venir,
Passassent de valeur ceux à qui l'âge antique
Imprimoit dedans l'ame vne ardeur heroïque,
Et vueille les mortels sur les Dieux esleuer,
Qu'il vienne sur les rangs: nous voulõs luy prouuer
A combat de cheual, par lance & par espée,
Que son opinion faussement est trompée,
Et que les demy-Dieux par la vertu nourris,
Sur tous les Cheualiers doiuent gaigner le pris,
Leur faisant confesser par preuue manifeste
Que l'homme doit ceder à la race celeste.

CARTEL POVR LES CHEualiers de la Renommée.

ET ce char triomphant, & sa Dame habillée
D'azur, qui de cét yeux est tousiours esueillée,
Et ce courrier ailé qui seul marche deuant,
Qui enfle la trompette & la fait bruire au vent,
De langues ceste robbe & d'oreilles semée,
Vous enseignent assez que c'est la Renommée,
Et que ces cheualiers qui d'elle ont pris le nom,
Ont par toute l'Europe espandu leur renom.
Voyez comme du chef elle frappe la nue,

Voyez

Voyez comme son pied presse la terre nuë:
Cela dit que l'honneur des cœurs victorieux
Se commence en la terre, & se finit aux Cieux.
La gloire mendiée à l'aide de fortune
Ne dure pas lõg temps comme chose commune:
Mais celle qui s'acquiert par la seule vertu,
Ne vit iamais son bruit par le temps abbatu.
L'vne a pour fondement la force du courage,
Et l'autre vne esperance incertaine & volage.
Ces vaillans Cheualiers des combats desireux,
Et de la renommée immortels amoureux,
Ont suiuant la vertu, la mere des loüanges,
Fait sentir leur proüesse aux nations estranges,
Sectateurs de Thesé, d'Hercule & de Iason,
Et de ces premiers preux de l'antique saison.
Aussi ceste Deesse à sa suite les meine,
D'honneurs & de faueurs recompensant leur peine,
Et de l'amour du peuple, ayant bien merité
Que leur nom soit escrit auecq l'eternité.
Desirans consumer aux faicts d'armes leur vie,
Poussez d'vne feruente & genereuse enuie,
Ils viennent sur les rangs pour la bague courir,
Et le prix & l'honneur par labeur acquerir,
Et faire en ce tournoy de leur ieunesse preuue.
» Iamais sans la sueur la vertu ne se treuue.

CARTEL POVR LES CHEvaliers des Flammes.

SI les yeux penetroiẽt au profond de nos ames,
Nous n'aurions point besoin d'habits chargez de flammes:
Dés le premier regard ils voirroiẽt qu'au dedans
Nous ne sommes que feux & que braziers ardans:
Mais puis que l'œil ne peut nostre accidẽt cognoistre,
Il faut par le dehors le vous faire apparoistre.
Nos pensers qui tousiours tournent tout à l'etour
De la personne aimée & se meuuent d'Amour
(Comme tout mouuement est chaud de sa nature)
Nous enflammẽt le cœur d'vne flamme si pure
Et si belle qu'en lieu de nous faire mourir
Nous sentons son ardeur doucement nous nourrir.
Il ne faut s'esbahir si nostre char se pare
D'artifices de feu: si Vesuue & Lipare
Semblent bruler dedans: chacun suit son desir,
Et nous suiuons le feu comme nostre plaisir.
On dit qu'en Cypre estoit iadis vne fournaise,
En qui la Pyralide au milieu de la braise
Entretenoit sa vie, & se mouroit alors
Que la flamme sa mere abandonnoit son corps.
Nous en sõmes de mesme: ainsi vit & s'engendre
Aux fourneaux les plus chauds la froide Salemãbre.
Ainsi se paissent d'air maintes sortes d'oiseaux,

De terre la Couleuure, & les poissons des eaux.
Animaux qui prenez du feu vos origines,
Venez viure en nos cœurs, venez en nos poictrines,
Paissez vous des ardeurs que l'Amour verse en nous,
Et viuez comme nous, d'vn aliment si dous,
D'vn si doux aliment, que mesme l'Ambrosie
Si doucement au Ciel les Dieux ne ressasie,
Viuans de nostre feu, dont nous sommes contens,
Côme Mousches à miel des moissons du Printemps.
Celuy qui fist d'Amour la premiere peinture,
Luy donnant des brandons, ne fist à l'auenture,
Mais par raison, voyant que ce Dieu de sa main
Bruloit & mer & terre & tout le genre humain.
Escoute grãd Amour, grand Demõ chargé d'ailes
Quand la mort rauira nos despouilles mortelles,
Par ta saincte faueur deuenus transformez
Nous voulõs luire au Ciel deux flãbeaux allumez.
Tu n'auras pas grand' peine à nous changer en flammes,
Puis que les yeux ardans de nos cruelles Dames,
Et ton traict embrazé, qu'au cœur auons receu,
Auoit nos corps viuans desia tournez en feu.

A L'VNIQVE PERLE MARGVERITE DE FRANce, Royne de Nauarre, luy presentant la Charite.

Comme de cent beautez la vostre se varie,
Ce liure qui vous est humblement dedié,
De differents suiects est ici varié,
Telle qu'est en Auril vne ieune prairie.
I'ay vostre Royauté pour defense choisie,
A fin que mon labeur ne soit point oublié,
Ny du peuple mordu, repris ny enuié,
Tant vostre Maiesté luy donnera de vie.
Madame, si le don de ce petit Tableau,
Que ie sacre à vos pieds, n'est ny riche ny beau,
Vous seule en estes cause, & cela me console.
Car voulant à mes vers vos vertus egaler,
Tant s'en faut que ie puisse ou escrire ou parler,
Que ie deuiens muet, sans plume ny parole.

LA CHARITE.


E ieune enfant qui sans raison commande,
Qui par le Ciel, qui par la Terre court,
Voyant vn iour les Dames de la Court,
Remonte aux Cieux, & Venus luy demande:
Dy-moy, mon fils, volant de place en place
Comme tu fais, sans foy, sans loyauté,
As-tu point veu là bas quelque beauté
(Ton œil voit tout) qui la mienne surpasse?
Amour respond: Pren, ma mere, asseurance,
Rien ne sçauroit surpasser ton honneur,
Fors vne Dame, en qui tout le bon-heur
Du plus beau Ciel se versa dés enfance.
Elle rougist: les Dames sont despites
Quand leur renom en beauté n'est parfait:
Et pour sçauoir la verité du fait,
Elle choisit l'vne de ses Charites.
Mon cœur, mes yeux, mon ame & ma pensée,
Si i'ay de toy quelque bien merité,
Descens en France, & me dis verité,
Si ma beauté d'vne autre est surpassée.
Pour obeïr la ieune Pasithée
Toute diuine abandonna les Cieux:
L'air luy fait place, & les vents gracieux
La soustenoient par la vague emportée.
D'vn vol soudain elle fist sa descente,
Fendant le Ciel ainsi qu'on voit la nuit

Couler de loin vne estoille qui luit
Entre deux airs d'vne trace glissante.

Beauté, vigueur, ieunesse & courtoisie,
Le jeu, l'attraict, les delices, l'Amour,
Ainsi qu'oiseaux voloient tout à l'entour
De ce beau corps, leur demeure choisie.

Son chef diuin, miracle de nature,
Estoit couuert de cheueux ondelez,
Noüez, retors, recrespez, annelez,
Vn peu plus noirs que de blonde teinture.

Son front estoit vne table garnie
De marbre blanc, siege de maiesté,
Net & poly, comme aux beaux iours d'Esté
On voit la mer sans ondes toute vnie.

Ses sourcis noirs faits en arche d'Ebene,
De l'arc d'Amour la forme & le portrait,
D'vn beau Croissant contre-imitoiët le trait,
Quand au tiers iour le mois il nous rameine.

Ses yeux estoient d'vne force contraire,
L'vn gracieux & l'autre furieux,
Deux yeux (ie faux, mais deux Astres des Cieux)
L'vn pour chasser, & l'autre pour attraire.

En ses yeux bruns toute delicatesse,
Traicts, hameçons, seruages, & prison,
Qui des plus fins affinent la raison,
Seruoient d'escorte à si belle Deesse.

Toutes beautez en ses yeux sont coulées:
Amour n'auoit d'autre logis trouué:
Son nez sembloit hautement releué
Vn petit tertre enclos en deux vallées.

Sa tendre, ronde & delicate oreille,
Blanche, polie, au bout s'enrichissoit

D'vn beau ruby, qui clair embelliſſoit
De ſes rayons ſon viſage à merueille.
De vif Cinabre eſtoit faite ſa iouë,
Pareille au teint d'vn rougiſſant Oeillet,
Ou d'vne Fraize, alors que dans du laict
Tout au plus haut de la creſme ſe iouë.
Toutes les fleurs du ſang des Princes nées,
Narciſſe, Aiax, n'eurent le teint pareil
Au ſien meſlé de brun & de vermeil,
Qui rend d'Amour les ames eſtonnées.
Telle couleur à la nuict eſt commune,
D'vn peu de noir ſa face embelliſſant,
Quand peu à peu le iour eſt finiſſant,
Et ja de ſoir tire deuers la brune.
Sa bouche eſtoit de mille Roſes pleine,
De Lis, d'Oeillets, où blanchiſſoient dedans
A doubles rangs des perles pour des dents,
Qui embaſmoient le Ciel de leur haleine.
De là ſortoient les ris & les paroles
Fortes aſſez pour les hommes charmer,
Et qui pouuoient les roches de la mer,
En les oyant rendre douces & molles.
Vn rond menton finiſſoit ſon viſage
Vn peu fendu d'aſſez bonne eſpeſſeur,
Gras, en-bon-point, dont la blanche eſpeſſeur
De l'autre enfleure eſt certain teſmoignage.
Son col eſtoit vn pilier de Porphire
En longs rameaux de veines ſeparé,
D'Oeillets, de nege & de Roſes paré,
Soutien du chef que la Nature admire.
Deux mots de laict qu'vn vent preſſe & repreſſe,
Qui ſur le ſein ſans bouger s'esbranloient

Comme deux coings, enflez se pommeloient
En deux tetins messagers de ieunesse.
Du reste, helas! de parler ie n'ay garde,
Dont le regard aux hommes est osté,
Sacré seiour, qu'Honneur & Chasteté
Ainsi qu'Archers en ont soigneuse garde.
Ses mains estoient blanches, longues, douillettes,
Qui tressailloient en veines & rameaux,
Puis se fendoient en cinq freres iumeaux,
Aboutissant en cinq bords de perlettes.
De marbre exquis taillé par artifice
Sa iambe estoit, ses pieds estoient petis,
Tels qu'on les feint à la belle Thetis,
Seur fondement d'vn si bel edifice.
Comme vn esclair la Nymphe qui s'eslance,
Dans le Palais de Charles arriua:
Puis tout d'vn coup inuisible s'en-va
Dedans la salle où se faisoit la dance.
Il estoit nuict, & les humides voiles
L'air espoissi de toutes parts auoient,
Quand pour baller les Dames arriuoient,
Qui de clarté paroissoient des estoiles.
Robes d'argent & d'or laborieuses
Comme à l'enuy flambantes esclattoient:
Vues en l'air les lumieres montoient,
Attraits brillans des pierres precieuses.
Là mon grand Prince & nos Seigneurs ses freres
Estoient venus ornez de maiesté,
Pour compaignie ayant à leur costé
Les loix qui sont plus douces que seueres.
Là Marguerite ornement de nostre âge,
Apparoissant en sa double valeur,

Et tantost perle & tantost vne fleur,
D'vn beau Printemps honoroit son visage.
Si tost qu'au bal la Nymphe bien-aimée
Se presenta, ses deux Astres jumeaux
Feirent au double esclairer les flambeaux,
Et d'vn beau iour la nuict fut allumée.
Dedant sa salle vne odoreuse nuë
Pleine de musq & d'ambre s'espandit:
Par tel miracle vn chacun entendit
Qu'vne Deesse au bal estoit venuë.
Comme vn Soleil sans rompre la verriere
Passe en la chambre ondoyant & pointu,
Sans que l'obiect empesche la vertu
De sa diuine & perçante lumiere:
Ainsi la belle inuisible Charite
Comme vn esclair la salle penetra,
Et toute entiere en se cachant entra
Dedans le corps de nostre Marguerite.
Si bien son ame en son ame est enclose,
Si bien sa vie en l'autre elle logea,
Si bien son sang au sang d'elle changea,
Que les deux corps n'estoiët plus qu'vne chose.
Si que mon Roy d'vn iugement extréme
Bien clair-voyant, germe des Dieux conceu,
Y fut premier en la voyant deceu,
Pensant au vray que ce fust sa sœur mesme.
Serrant sa main la conduit à la dance:
Comme vne femme elle ne marchoit pas,
Mais en roulant diuinement le pas,
D'vn pied glissant couloit à la cadance.
L'homme pesant marche dessus la place,
Mais vn Dieu vole & ne sçauroit aller:

Aux Dieux legers appartient le voler,
Comme engendrez d'vne eternelle race.
Le Roy dançant la volte Prouençalle
Faisoit sauter la Charite sa sœur:
Elle suiuant d'vne graue douceur,
A bonds legers voloit parmy la salle:
Ainsi qu'on voit aux grasses nuicts d'Autonne
Vn prompt Ardent sur les eaux esclairer,
Tantost deçà tantost delà virer,
Et nul repos à sa flamme ne donne.
Elle changeoit en cent metamorphoses
Le cœur de ceux qui son front regardoient:
Maints traits de feu de ses yeux descendoient,
Et sous ses pieds faisoient naistre des Roses.
Au deuant d'elle alloient pour seures guides
Auecq l'Honneur la graue Maiesté,
Et la Vertu, qui gardoient sa beauté,
Comme vn Dragon le fruict des Hesperides.
Incontinent que la douce harmonie
Des violons en l'air plus ne s'ouyt,
Ceste Charite au Ciel s'esuanouyt,
Abandonnant l'humaine compagnie.
Ainsi de nuict la paupiere fermée
D'vn doux sommeil en songeant recognoist
Quelque Demon qui soudain apparoist,
Puis tout soudain se perd comme fumée.
Adieu Charite, adieu Nymphe bien-née,
Ou monte au Ciel, ou vole où tu voudras,
En ceste Cour bien tost tu reuiendras
Dessous le ieug du nopcier Hymenée.
Lors moy remply d'vn plus ardent courage,
Ie doubleray la force de ma vois,

Pour faire aller iusqu'aux champs Nauarrois
L'accord heureux du sacré mariage.

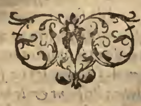
POVR LA FIN D'VNE Comedie.

ICy la Comedie apparoist vn exemple,
Où chacũ de son faict les actiõs cõtemple:
Le Monde est le theatre, & les hommes acteurs,
La Fortune qui est maistresse de la sceine,
Appreste les habits, & de la vie humaine
Les Cieux & les Destins en sont les spectateurs.
En gestes differens, en differens langages,
Rois, Princes, & Bergers ioüent leurs personnages
Deuant les yeux de tous, sur l'eschaufaut commun:
Et quoy que l'homme essaye à vouloir contrefaire
Sa nature & sa vie, il ne sçauroit tant faire
Qu'il ne soit, ce qu'il est, remarqué d'vn chacun.
L'vn vit comme vn pasteur, l'vn est Roy des prouinces,
L'autre fait le marchãd, l'autre s'egale aux Princes,
L'autre se feint content, l'autre poursuit du bien:
Ce-pendant le souci de sa lime nous ronge,
Qui fait que nostre vie est seulement vn songe,
Et que tous nos desseins se finissent en rien.
» *Iamais l'esprit de l'homme icy ne se contente,*
Tousiours l'ambition l'espoint & le tourmente:
Tantost il veut forcer le temps & la saison,
Tantost il est ioyeux, tantost plein de tristesse,
Tantost il est domté d'Amour & de ieunesse,
Contre qui ne peut rien ny conseil ny raison.

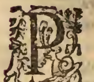
La bonté regne au Ciel, la vertu, la iustice:
En terre on ne voit rien que fraude, que malice:
Et bref tout ce Monde est vn publique marché,
L'vn y vend, l'vn desrobe, & l'autre achette & change,
Vn mesme fait produit le blasme & la louange,
Et ce qui est vertu, semble à l'autre peché.

Le Ciel ne deuoit point mettre la fantaisie
Si pres de la raison: de là la ialousie,
De là se fait l'Amour dont l'esprit est veincu.
Tandis que nous aurons des muscles & des veines,
Et du sang, nous aurons des passions humaines:
Car iamais autrement les hommes n'ont vescu.

Il ne faut esperer estre parfait au Monde,
Ce n'est que vent, fumée, vne onde qui suit l'onde:
Ce qui estoit hier ne se voit auiourd'huy.
„ Heureux trois fois heureux qui au temps ne s'oblige,
„ Qui suit son naturel, & qui sage corrige
„ Ses fautes en viuant par les fautes d'autruy.



SVR LA FONTAINE QVI est au Iardin du S. Regnault, Tresorier & Receueur general des finances de feu Monseigneur frere du Roy, à Baignolet.



Pegase fist du pied la surce d'Hippocrene,
De sa lāce Pallas a faict ceste Fōtene
Pour lauer sa sueur & nettoyer ses bras,
Quand poudreuse & sanglante elle viēt des cōbats:
Aussi pour resiouir son hoste qui caresse
Les doctes seruiteurs d'vne telle Deesse.
Si bien que des neuf Sœurs le sacré troupelet
Est venu de la Grece habiter Baignolet,
Pour accorder sa voix à l'onde qui caquette,
Et pour chāter l'honneur du maistre qui les traicte.
Les Nymphes & Bacchus pour miracle nouueau
Deux doubles qualitez donnerent à ceste eau:
Le iour elle est de vin, & la nuict de l'eau pure,
Et pource si quelqu'vn sans sçauoir sa nature
Entroit en ce logis, tant soit-il caut & fin,
Pensant boire de l'eau ne boira que du vin.

Dialogue du Libraire & du Passant.

P. QVi est ce liure? *L.* Estrãger. *P.* Qui l'a faict?
L. Le grand Osie, en sçauoir tout parfait.
P. Qui l'a conduit des terres Poulonnoises,
Et fait sonner nos parolles Françoises?
L. C'est Lauardin, ce sçauant translateur,
Et docte autant que le premier Autheur.
P. Dequoy discourt ce liure magnifique?
L. De nostre loy, de la foy Catholique,
Tout ce qu'il faut retenir ou laisser,
Et qu'vn Chrestien doit à Dieu confesser,
Pour estre net du fard de l'heresie,
Croyant l'Eglise, & non la fantasie
De ces cerueaux esuantez, esgarez,
Qui par orgueil sont de nous separez.
Et brief, Passant, si le zele t'allume
Des Peres vieux, achete ce volume
Pour viure seur en la ferme vnion.
Mais si tu es de l'autre opinion,
Et si tu veux les mensonges ensuiure
Des nouueaux fols, n'achete pas ce liure,
Pour t'en mocquer: tu porterois en vain
En lieu d'vn liure, vn fardeau dans la main.

Sic vos non vobis fertis aratra boues,
Sic vos non vobis nidificatis aues,
Sic vos non vobis vellera fertis apes.

Fin des Eclogues, Mascarades,
& Cartels.

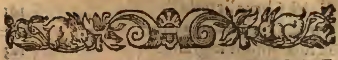


TABLE ALPHABETIQVE du contenu en ce liure.

ECLOGVES.

PLVS,

FIN.